

## **Seconde 9 – Projet culturel**

**« Savoir d'où l'on vient  
pour savoir où l'on va » :  
écrire sur ses origines.**

Lycée Henri Wallon  
Année scolaire 2008-2009

Le projet culturel « Savoir d'où l'on vient pour savoir où l'on va » est né d'une volonté commune : donner aux élèves la possibilité d'écrire dans un cadre souple – le récit de vie – qu'ils puissent *s'approprier*. S'interroger sur ses origines nécessite, en effet, de s'investir dans une démarche qui n'est plus scolaire, mais personnelle, identitaire.

Nombreux sont les élèves qui ont reconnu en début d'année ne pas savoir grand chose de la vie de leurs grands-parents ; d'autres, encore, pensaient que la vie de leurs proches ne pouvait pas faire l'objet d'un récit. Réactions intéressantes qui ont donné à réfléchir : qui sont mes aïeux ? Quelle influence leur histoire a-t-elle sur la mienne ? Qu'est-ce qu'un héros ? La vie de tout individu est-elle intéressante à raconter ? Telles ont été les questions, les réticences sur lesquelles la classe a travaillé en début d'année. Fort heureusement – et on les en remercie – les élèves ont été particulièrement coopératifs et se sont, pour la majorité, prêtés au jeu. Les recherches biographiques se sont faites peu à peu, à un rythme et avec un investissement différents selon les élèves. Il faut dire qu'un tel projet demande du temps mais aussi de la confiance : confiance entre l'adolescent et sa famille, confiance, aussi, entre les élèves et nous.

Par la suite, il a fallu superposer ces recherches à un questionnement plus littéraire : à quelle personne vais-je écrire ? Quelle forme mon récit va-t-il prendre ? Sur quels éléments de la vie de la personne choisie vais-je me focaliser ? Vais-je respecter l'ordre chronologique dans ma narration ? À quels moments vais-je donner la parole aux personnages ? Cette notion de personnage n'est d'ailleurs pas allée de soi d'emblée. Mais peu à peu, au fur et à mesure que les élèves se sont considérés comme des narrateurs, les personnes réelles dont ils racontaient la vie ont pris l'épaisseur de personnages, étape essentielle à tout acte d'écriture biographique libéré.

Ce recueil est composé de différents types de récits (des récits longs et courts, écrits à la 1<sup>ère</sup> personne du singulier ou à la 3<sup>ème</sup> ; on trouve aussi un journal intime fictif, des planches à dessin accompagnées de textes). Cette variété atteste de la liberté laissée aux élèves quant au choix de la forme : il nous semble, en effet, qu'un tel projet, pour être suivi avec enthousiasme, doit laisser une part d'autonomie à ces adolescents qui entrent en terres personnelles. À l'exception de deux élèves – par ailleurs absentéistes –, tous ont rendu un écrit. Certes, cela n'a pas toujours été simple : il a fallu composer avec le manque d'inspiration, les tentatives diverses, conscientes et inconscientes, de fuir la page blanche et le travail de concentration qu'elle requiert. Avec le recul, il nous semble que, pour nous, professeurs, la plus grande difficulté ait été la correction de la langue. Comment l'insérer dans une telle démarche d'écriture ? D'autant que le passage à l'ordinateur ruinait bien souvent le travail de correction fait par l'élève sur le papier. Une grille de relecture grammaticale leur a été proposée. Reste que, comme toujours, l'efficacité d'un tel outil dépend de l'implication qu'y met l'élève. La satisfaction du travail bien fait s'apprend et demande du temps car elle repose sur une représentation de l'écrit que, bien souvent, les élèves n'ont pas.

C'est en ce sens qu'il nous semble que ce projet a pu donner aux élèves une vision autre de l'écriture – ce sont eux les auteurs et ils doivent en assumer les conséquences ! Enfin, ils ont pu s'approprier sous une autre facette, s'inscrire dans une histoire familiale, ce qui, nous l'espérons, les aura aidés à se construire. Lors d'une séance de bilan, si les élèves ont évoqué la difficulté d'engager le dialogue avec leurs parents, celle d'écrire à un rythme régulier durant toute l'année, tous se sont accordés pour dire que ce projet les avaient intéressés, enrichis.

Michèle Molle et Anne-Paule Paes

# L'année de projet selon Sakina Mahfoud.

Nous avons d'abord étudié un extrait d'*Origines* d'Amin Maalouf. Nous avons ainsi vu quel est l'intérêt, selon cet auteur, de s'interroger et d'écrire sur ses origines.

D'après nous, cela nous permet de mieux connaître nos ancêtres, de ne pas les oublier et de construire notre identité en partie autour de la transmission de la culture de nos aïeux.

Nous avons cherché l'origine de notre nom de famille et choisi le membre de notre famille sur lequel on voulait travailler ; puis, nous avons établi une liste de questions concernant cette personne. Par exemple, sa date de naissance (et de mort, si c'était le cas), son métier, les événements de sa vie les plus importants, ses enfants... Pour présenter cette personne, nous avons apporté des objets la caractérisant (photos, livres, chapelet...). Une élève a préféré chanter une musique qui caractérisait bien sa mère.

Nous avons ensuite lu des textes biographiques de Patrick Modiano, *Dora Bruder*, de Stendhal, *La vie de Rossini*, préface, et d'un recueil, *Une enfance outremer*.

Puis, nous avons étudié comment écrire une narration au point de vue externe ou interne ou omniscient afin de choisir celui que nous voulions adopter dans notre écrit. Les élèves ayant choisi d'écrire à la première personne du singulier ont ainsi forcément adopté le point de vue interne.

Les professeurs nous ont donné une grille d'écriture qui nous a servi à composer le récit de vie, ce tableau comportait :

- Le lieu (il a fallu trouver des photos pour qu'on puisse se représenter les scènes)
- Le temps (chacun a cherché à constituer une chronologie de la vie du parent)
- Les personnages (dans un récit, les personnes qui ont existé deviennent des personnages !).
- Les fait(s), les événements à relater.
- Commentaire(s) du narrateur.
- Type(s) de texte.
- Temps verbaux.

Nous avons aussi fait une séance sur le dialogue. Nous avons ainsi étudié comment les intégrer dans le récit.

Lors d'une séance finale, on a lu des textes tirés du recueil, *Cher pays de mon enfance*.

Nous avons terminé par une lecture de dédicaces :

- Cavanna, *Les Ritals*.
- Camara Laye, *L'enfant noir*.
- Atiq Rahini, *Synguè sabour*.
- Daniel Pennac, *Chagrin d'école*.

Voilà pour les principales étapes de ce projet. Toute l'année, nous avons dû faire un travail de correction des productions écrites.

Nous espérons aujourd'hui que le recueil de ces récits de vie vous plaira. Bonne lecture !

# Mohamed Rizki, par son petit-fils, Youssef Aïssa.

---

## *Pages de la vie de mon grand-père.*

Mon grand-père est né au Maroc, en 1924. Ses parents l'ont appelé Mohamed car c'est le nom qu'on donnait au premier garçon qui naissait dans une famille et aussi car c'est le nom du prophète musulman. Il a vécu dans une petite ville appelée Figuig jusqu'à l'âge de quinze ans.

Il habitait avec ses parents, ses frères et sœurs, dans une petite maison avec un jardin où il allait jouer quand il avait le temps. Pendant son enfance, il n'alla pas à l'école. En effet, dès son plus jeune âge, il commença à travailler avec son père, il l'aidait dans tous les métiers qu'il faisait : le jardinage, la maçonnerie et de temps en temps il travaillait avec un de ses amis dans une épicerie près de chez lui. Il aimait jouer au football dans un petit terrain proche de chez lui. Il allait y jouer tous les jours quand il finissait son travail. Ses amis et lui aimaient organiser des tournois avec les enfants des autres quartiers. À chaque tournoi, ils gagnaient et plusieurs personnes venaient les encourager. Ils ne perdaient jamais de match, son équipe était la meilleure et lui, le meilleur buteur : à chaque rencontre, il marquait plus de cinq buts !

À l'âge de quinze ans, il entreprit un voyage en Algérie qui dura un an. Il partit en train. Le jour de son départ, il se leva très tôt, prit son petit déjeuner, puis salua toute sa famille. Il prit son sac puis sortit. Il passa chez ses amis pour leur dire qu'il partait.

Sur le trajet il regarda attentivement tous les détails de son village, tous les palmiers autour des maisons. Il trouvait le paysage très beau, et ne voulait pas le quitter des yeux. Pendant le voyage, il contempla le désert qu'il traversait et les montagnes à côté desquelles le train passait. Il regarda les troupeaux de moutons qui marchaient dans le désert et qui cherchaient un point d'eau pour boire. Ce jour-là, il y avait un ciel bleu sans nuage, et des brises légères qui dessinaient des petits tourbillons au ras du sol.

Il trouva cela très beau et aurait voulu immortaliser ce moment pour le montrer à sa famille et ses amis mais il ne le pouvait pas. Durant le voyage, il repensa aux bons moments qu'il avait passés avec tous ceux qu'il n'allait pas revoir pendant une longue année. À chaque instant, il se disait qu'en Algérie, il allait se retrouver seul, qu'il ne connaîtrait personne. À destination, quelques heures après, il retrouva un de ses amis qui avait pris le train suivant. Il en fut très heureux. Cet ami, il le connaissait depuis qu'il était petit, ils étaient voisins. Ils se dirent qu'il valait mieux rester ensemble plutôt que d'être seuls dans ce pays inconnu. Mon grand-père était parti en Algérie pour travailler dans la menuiserie. Son village natal n'était pas loin de la frontière, puisqu'il est en effet situé au nord-est du Maroc.

Un an plus tard, il revint au Maroc avec son ami. Ils retrouvèrent avec bonheur leurs familles et leurs amis qui leur avaient tellement manqué au cours de cette année.

Mon grand-père, quelque temps après son retour, rencontra une jeune fille qu'il trouvait très belle. À chaque fois qu'il la croisait dans la rue, il la trouvait de plus en plus belle, elle illuminait ses journées.

Un jour, il se dit : « Il faut que j'aille lui parler », et il finit par l'aborder.

Ils devinrent amis et, quelques semaines plus tard, ils commencèrent à s'aimer.

En 1948, ils se marièrent. Le mariage dura trois jours : le premier jour, c'est le jour du henné, le

deuxième, les deux mariés vont voir un imam pour lui faire part de leur mariage, et pour finir, le troisième jour, il y a une soirée pour la famille proche ; cette soirée est appelée « hazama ». À la fin de cette soirée, les mariés partent ensemble et commencent leur vie commune. Ensuite, la mariée ne doit pas voir sa famille proche pendant une semaine, telle est la tradition marocaine. La famille du marié doit offrir un mouton à la mariée avec un tissu pour faire une robe et des bijoux. Quelques années passèrent, mes grands-parents eurent trois enfants : Tijini, Zohra et Fatima.

En 1955, il entreprit un autre voyage, mais cette fois pour aller en France. Il passa à nouveau par l'Algérie et de là, embarqua pour Marseille. Puis, il prit le train jusqu'à Paris. Il m'a dit que sur son trajet, il rencontra un vieux monsieur qui lui raconta toute sa vie mais mon grand-père n'écoula guère ce que disait cet homme ; il sait juste qu'il s'appelait Abdelboutaleb, un nom qui l'a marqué car il ne l'avait jamais entendu. Pendant qu'Abelboutaleb lui parlait, mon grand-père jouait avec son couteau suisse qu'il avait toujours sur lui, c'était comme un porte-bonheur pour lui.

Arrivé à Paris, il fut très content du chemin parcouru. La première chose qu'il remarqua, c'est qu'à Paris il faisait très froid comparé au Maroc et que les nuages étaient tous gris alors qu'à Figui, il n'y en avait presque pas, les seuls nuages présents sont blancs et ne cachent pas le soleil, alors que ceux de Paris empêchent les rayons du soleil d'éclairer la ville. Chez l'ami qui allait l'héberger, il commença par prier Dieu de lui avoir permis de venir jusqu'ici.

Au début, il ne savait pas très bien parler français mais à la longue il parla de mieux en mieux. Dès le lendemain de son arrivée, il se mit à chercher un travail. Il se leva à sept heures du matin. Il n'eut pas à chercher très longtemps... Il entra dans une petite entreprise de maçonnerie où l'entrepreneur l'engagea sans hésitation. Puis il revint chez son ami pour se reposer car il savait que le jour suivant, une longue journée de travail l'attendait.

Le lendemain, il se leva à six heures. La veille, il avait réalisé que s'il arrivait sur le chantier sans outil, il serait renvoyé. Il fit plusieurs magasins de Paris pour s'acheter ses propres outils. Il m'a raconté que sa première journée avait été très dure car il ne réussit pas à s'adapter immédiatement. Il m'a aussi dit qu'il devait faire plusieurs choses en même temps, très rapidement mais il réussit à s'en sortir. Après une période d'essai, un matin, un homme frappa à sa porte. Mon grand-père se leva très vite, enfila son jeans puis ouvrit : l'homme qui se tenait debout devant lui se présenta, c'était un chef de travaux d'une grande entreprise de rénovation. Voici leur échange :

« Nous avons remarqué que vous aviez de très bonnes capacités sur le chantier, que vous êtes vif et efficace.

- Je vous remercie pour ces compliments. Si je comprends bien, vous m'informez que vous voulez m'engager dans votre entreprise.

- Oui, vous avez parfaitement compris ! Nous vous proposons un très bon poste ; c'est très bien payé. »

Mon grand-père réfléchit quelques instants et répondit : « Oui, j'accepte avec grand plaisir votre proposition. »

Cet entrepreneur lui proposa deux semaines de vacances en Espagne, mais mon grand-père préféra aller au Maroc pour revoir sa famille. Et sa demande fut acceptée.

Mon grand-père fit la surprise de son retour à sa famille. Ce fut une très grande joie pour tous, famille, amis et habitants du quartier.

Les deux semaines passèrent très vite. Mon grand-père réfléchit longuement à ce qu'il allait faire : retournerait-il en France seul ou emmènerait-il sa famille ? Finalement, il décida de repartir avec sa femme et ses enfants. Il prit leurs billets d'avion mais une fois encore, il leur fit une surprise et ne le leur annonça qu'un jour avant le départ. Pendant le voyage mon grand-père leur décrivit Paris, le temps qu'il y faisait, ses immeubles et l'appartement fourni par son entreprise...

Quelques heures plus tard mon grand-père, ma grand-mère, mon oncle, ma tante et ma mère arrivèrent à Paris ; c'était comme une nouvelle vie pour eux. Ils étaient très impressionnés par cette ville qui ne ressemblait en rien à Figui.

Ma grand-mère et ses enfants étaient comme mon grand-père à son arrivée ; ils ne savaient pas parler la langue. Comme mon grand-père, avec le temps, ils ont appris. Les enfants sont allés à l'école, mon oncle pas très longtemps, car il a décidé de travailler avec son père pour subvenir aux besoins de toute la famille. Le patron de mon grand-père a accepté d'embaucher mon oncle.

Les années passèrent et mes grands-parents ont eu d'autres enfants qu'ils ont nommés : Latifa, Nasser, Malika, Mohamed, Karima, et Jamila.

Comme ils étaient nombreux dans la famille, leur appartement était devenu trop petit, mon grand-père a décidé de déménager à Aubervilliers dans un pavillon, qu'il a acheté par la suite.

Les enfants ont grandi, se sont mariés, ont eu des enfants dont moi, YOUSSEF. Puis, mon grand-père est arrivé à l'âge de la retraite. Son rêve le plus cher était de repartir dans son beau pays d'origine pour y passer le restant de ses jours, mais il ne le réalisa pas, ce rêve, car il ne voulait pas se séparer une fois de plus de ses enfants et de ses petits-enfants qui vivaient tous en France. Toutefois, pour accomplir une partie de son rêve, il a décidé de passer six mois en France et les six autres mois au Maroc.

« Bonjour papi, comment vas-tu ?

- Je vais très bien, mon petit.

- Papi, pourquoi as-tu changé d'avis, tu préfères rester en France ?

Quelques larmes coulent sur son visage.

« Je veux rester en France pour plusieurs raisons. J'aime ce beau pays qui m'a tout donné ainsi qu'à ma famille. Mais j'ai besoin de temps en temps de partir au Maroc pour voir mon merveilleux petit village natal et tous mes amis.

- Merci, papi, c'est ce que je voulais savoir, je comprends, tu es d'ici et de là-bas... »

**Fin de l'histoire de mon grand-père que j'aime fort.**



# Manuel Gomes

## par son arrière-petite-fille, Elodie Almeida.

À la mémoire de mon arrière-grand-père,  
qu'il repose en paix.

---

### Chapitre 1 : 1<sup>er</sup> janvier 1925, ma naissance

Je suis né en 1925, plus précisément le 1er janvier.

Ma mère accoucha chez elle car à l'époque ma famille disposait de peu d'argent et il était hors de question d'acheter une voiture qui aurait pu amener ma mère à l'hôpital ; ainsi, je suis né à la maison. La pièce où je suis né était la chambre à coucher de mes parents ; le jour de ma naissance, ma mère accrocha au mur *Nossa Senhora*, la Sainte vierge de Fátima. Je peux en parler car ma mère me l'a raconté à plusieurs reprises. Tout le monde était là ; on dit même que mon père, à la vue du sang, s'est évanoui. Il a eu peur de couper le cordon ombilical, c'est donc mon oncle qui l'a fait à sa place. Je ne vous dis pas ! Mon père était un vrai froussard pour ce genre de choses ; pour le reste, non, ça allait. Mes parents se querellaient pour me trouver un prénom, toute la famille cherchait en chœur autour de moi. Ma mère décida finalement de m'appeler comme mon grand-père : Manuel.

Quand j'étais petit, ma mère me disait constamment : « *Que Deus te guarda, meu filho*<sup>1</sup> » car elle ne put avoir d'autres enfants. Elle tenait beaucoup à moi, quand elle me mettait dans mon landau pour m'endormir, elle me chantait : « *Meu filho, eu estarei sempre contigo. Para mim tu és a unica estrela que brilhará todas as noites no céu quando eu irei recolher o milho. És para mim a única coisa que me dá força em toda a minha vida*<sup>2</sup> ». Quand j'ai grandi, elle me demanda de ne pas oublier ce petit chant qui me disait qu'elle m'aimait très fort.

Elle aimait aussi récolter le maïs dans les champs, la luminosité du jaune des épis lui plaisait et adoucissait, pour elle, la dureté du travail. C'était aussi une femme très généreuse, elle aidait les gens dans le besoin. Mon père, lui, s'occupait peu de moi. Toutefois, dans mon enfance, il me raconta des histoires et même si je n'y comprenais pratiquement rien, cela me plaisait qu'il reste auprès de moi. Seulement il ne pouvait jamais rester bien longtemps, car, pour nourrir la famille, il fallait qu'il aille travailler dans les champs. A la fin de ses journées, il allait s'installer sur un banc qu'il avait fabriqué de ses propres mains. Il s'asseyait, la pipe à la bouche, son couteau et un petit morceau de bois qu'il taillait sans arrêt à la main. Quant à mes tantes, à chaque événement, elles préparaient un grand repas familial avec beaucoup de gâteaux. Ma naissance fut d'ailleurs l'occasion d'un banquet grandiose.

---

<sup>1</sup> « Que Dieu te protège, mon fils »

<sup>2</sup> « Mon fils, je serai toujours près de toi. Tu es pour moi l'unique étoile qui brillera toutes les nuits dans le ciel quand j'irai cueillir le maïs. Tu es pour moi la seule chose qui me donne la force de vivre. »

## **Chapitre 2 : Mon petit village, entre joie et tristesse.**

Je ne suis pas né dans une ville, mais dans un tout petit village du Portugal nommé, Chão do Côto. Il est situé au pied d'une très haute montagne pour mes yeux d'enfants, cette montagne s'appelle Serra da Gravia. C'est là que j'ai vécu mon enfance et ma jeunesse, bien sûr, mais aussi ma vie d'adulte. Ce petit village est unique. Il est entouré de champs de maïs et ma mère m'avait appris à observer, au début de l'été, le contraste entre le vert des feuilles et le jaune éclatant des épis. Au moment de la récolte, je la suivais dans les champs où elle passait de longues heures. Ils semblaient rendre la montagne encore plus chaude et chaleureuse. Au village, on cultivait aussi la vigne et, au temps des vendanges, le violet des grappes enchantait mon regard d'enfant. Les villageois cultivaient aussi des pruniers, des pommiers et des oliviers. La maison de mes parents n'était pas grande mais cela nous rapprochait les uns des autres. Elle était entourée d'immenses eucalyptus et de sapins. Je me rappelle que mon père m'avait construit une petite cabane dans les arbres, juste à côté de son atelier de menuiserie. Quand il allait cueillir les prunes dans un champ voisin, je l'accompagnais, et quand il mettait les prunes dans les paniers, je lui en prenais toujours deux ou trois.

Je me rappelle qu'un jour, il emmena le troupeau de chèvres au sommet de la montagne et qu'à la nuit tombée, il n'était toujours pas revenu. Je courus auprès de ma mère et lui demandai avec anxiété où était passé mon père. Elle me répondit : « Ne t'inquiète pas, mon chéri, ton père va bientôt arriver ». Avec beaucoup d'inquiétude dans la voix, je lui dis : « Mais père aurait dû être rentré déjà depuis une heure et demie, et il n'est toujours pas là ». Elle ajouta tranquillement : « Mais non, ne t'en fais pas, il va arriver. Va le guetter dehors, si tu le veux ». J'attendis longuement dehors, mon père n'arrivait toujours pas, j'étais très inquiet. Je courus à nouveau vers ma mère pour la prévenir que mon père n'était toujours pas là. Elle répliqua : « Mais que se passe t-il ? ». Le regard plein de larmes, je lui dis : « Les chèvres sont rentrées seules et papa n'est pas avec elles ». Elle répondit : « Ne t'en fais pas, il sera bientôt de retour ». Et elle avait raison ; une heure plus tard, il arrivait, il s'était juste endormi quelques heures sur une pierre.

Je me souviens aussi d'un jour terrible, j'avais à peine huit ans. Dans le village il y eut le feu, tout autour de nous était en train de brûler, ma mère eut tellement peur qu'elle m'attrapa et me serra fort dans ses bras. Un de nos voisins prit sa voiture, y fit monter sa famille (sa femme et ses enfants, un bébé et un jeune garçon) et ils partirent. Mais au milieu du chemin qui était très étroit et cerné par les flammes, il décida de sortir de la voiture. Le drame est qu'avant même qu'il n'ait eu le temps de les faire sortir, un arbre en feu s'abattit sur eux. Il fut le seul survivant.

## **Chapitre 3 : Ma formation**

Mon enfance, je l'ai passée auprès de ma famille et de mes plus proches amis. Je ne me souviens pas très bien de l'école ; à vrai dire je m'en souviens à peine. D'après moi, ma maîtresse m'aimait bien car même si je ne savais pas très bien lire, elle m'aidait beaucoup et m'encourageait lorsque les autres enfants se moquaient de moi, de mes vêtements rafistolés car ma mère ne travaillait plus et que mon père gagnait peu d'argent.

Je me souviens d'un jour merveilleux, celui de mon anniversaire : j'avais enfin dix ans ! Mes parents avaient invité beaucoup de monde ; les voisins et la famille ne m'avaient pas apporté de cadeaux mais l'essentiel était qu'ils fussent venus pour moi et pour passer un agréable moment. Ma mère pour la première fois m'avait autorisé à aller au sommet avec mes cousins ; les chèvres nous avaient suivis, nous avions emporté des sacs et arrivés au sommet de la



montagne, nous avons lâché les sacs qui s'étaient envolés dans le ciel, comme des cerfs-volants. C'était si beau, vous ne pouvez imaginer ! Le lendemain, mon père m'emmena avec lui sur son tracteur et m'autorisa même à le conduire. Je me souviens très bien de ce tracteur vert. Il ajouta que si je voulais, quand je serais plus grand, j'aurais le droit de le prendre pour me promener sans demander la permission à personne. Quel bonheur d'entendre ces paroles car cela voulait dire qu'il avait confiance en moi !

Je grandis, les années passèrent. J'éprouvai bientôt un grand besoin d'évasion, d'indépendance. C'est pour cela que je demandai à ma mère d'aller habiter en ville, à Porto. Porto était la ville natale de mon père qui y avait vécu jusqu'à ses dix ans. Je voulais y aller pour commencer une nouvelle vie. Ma mère fut d'accord, elle dit que j'étais en âge de choisir, j'étais un jeune homme à présent. Arrivé là-bas, je n'appréciai point de travailler dans une usine d'ampoules où le patron nous traitait comme des esclaves, il fallait lui obéir au doigt et à l'œil. J'attendis cependant mon premier salaire, plein d'enthousiasme, j'allais enfin être payé pour un travail acharné.

#### **Chapitre 4 : La France.**

Après un mariage avec la femme que j'aimais et la naissance de mes filles, je décidai de partir pour la France, j'allais enfin découvrir ce pays. Il me fallait être fort pour ne pas faire marche arrière. C'était ce que j'avais tant désiré, il me fallait assumer mon choix. Pour fêter mon départ, ma mère organisa une fête ; tout le monde vint, je m'en souviens encore ... C'était le 9 avril 1969, j'avais quarante-quatre ans. J'avais hâte de voir comment était la France, pays qui était pour moi inconnu.

Là-bas tout me sembla si différent ; je ne comprenais pas la langue mais je savais que j'allais apprendre très vite. Je ne savais pas où habiter ; ma mère m'avait dit que sa tante habitait à Paris ; alors je cherchai à la rencontrer. Pour seul indice, je n'avais qu'un nom : avenue de la République. Il fallait aussi que je trouve un travail pour gagner ma vie et chercher un logement. Je me rendis dans le département des Hauts-de-Seine, à la recherche d'une usine d'ampoules électriques. J'allai me renseigner pour savoir s'il recherchait du personnel mais je ne parlais pas français. La chance fut de mon côté : le directeur parlait portugais. Je lui expliquai ma situation et mon désarroi. Il me dit qu'il comprenait tout à fait et qu'il avait effectivement une place dans son usine, mon travail serait de mettre les ampoules dans des boîtes. Quel soulagement ! J'avais enfin un emploi et j'allais pouvoir aider ma famille. Je suis resté cependant peu de temps en France, seulement deux ans et demi. Car un beau jour, le mal du pays m'envahit, il fallut que je retourne auprès de ma famille restée au Portugal, ils étaient si loin de moi et me manquaient énormément.

#### **Chapitre 5 : Le retour.**

À mon retour au Portugal, toute la famille m'attendait à l'aéroport : j'étais heureux de les voir tous réunis pour moi. Nous nous retrouvâmes autour d'une grande table pour partager les pastéis de Nata et bien d'autres spécialités portugaises qu'avaient préparées ma femme et ma mère. Tout le monde chantait en cœur, c'était très joyeux. Ensuite, nous nous endormîmes tous à la belle étoile, bercés par le chant des grillons. Le lendemain matin, sur l'étendue d'herbe où nous avions dormi, il y avait les traces de nos corps. Je me souviendrai toujours de cet agréable moment passé en famille.

Puis il y eut la célébration de notre anniversaire de mariage, ce fut un moment intime. J'étais des pétales de rose tout autour de nous, je voulais que ma femme fût heureuse avec moi car je l'aimais et l'aime encore de tout mon cœur. Mais le lendemain, ce fut le choc.

## **Chapitre 6 : La mort de ma très chère et tendre épouse.**

Ma femme est morte le lendemain de notre anniversaire de mariage. Le soir même j'avais été la coucher dans son lit car on ne dormait pas dans la même chambre, elle et moi. Le lendemain matin, au lever du jour, j'allai frapper à la porte de sa chambre pour voir si elle allait bien, elle ne répondit pas. J'ouvris la porte et la trouvai inerte. Il n'y avait plus rien à faire pour elle car elle ne respirait plus. Je pleurai, agenouillé près de son lit. J'étais seul. Personne n'était là pour me soutenir dans ce moment insupportable. Il fallait à tout prix que j'appelle mes filles. L'une d'elle vivait en France où elle avait fondé une famille. Quand je leur appris la nouvelle, elles fondirent en larmes. J'invitai tout le monde à son enterrement, les amis les plus proches ainsi que toute la famille. Je serrai une dernière fois ma femme dans mes bras avant de la perdre à tout jamais. Autour du cercueil tout le monde sanglotait en déposant des fleurs. Après sa mort, je me retrouvai seul dans une maison pleine de souvenirs. Alors je décidai de construire une autre maison pour tenter de les oublier, ces souvenirs d'elle, car ils me faisaient trop mal. J'étais encore sous le choc de sa mort, mes filles aussi n'en revenaient toujours pas, elles se demandaient comment cela avait pu arriver. Je n'avais plus de raison de vivre maintenant qu'elle était partie. Je décidai alors de rester auprès de l'une de mes filles, Maria, qui, elle, était restée au village. Elle élevait des chèvres, des moutons et des vaches et cultivait aussi le maïs. Maria n'avait pas eu d'enfant, contrairement à mes deux autres filles. Idalina avait eu en effet une fille qu'elle nomma Fatima en hommage à la Sainte Vierge et un garçon qu'elle nomma Manuel en mon honneur. Quant à ma troisième fille, Yolinda, elle avait eu un garçon, Tozé. J'étais heureux d'avoir des petits-enfants mais ma femme me manquait toujours autant. Heureusement, je sais qu'un jour j'irai la rejoindre au ciel et que je serai de nouveau près d'elle, pour l'éternité, cette fois. Ma femme aurait voulu qu'on eût plus d'argent et que nos filles ne manquassent de rien. Aujourd'hui, la seule absence dont je souffre est celle de ma chère épouse qui est partie subitement rejoindre les anges.

## **Chapitre 7 : Mes derniers moments sur terre**

À une soixantaine d'années, je ressentis comme un vide ; mes filles n'étaient plus là pour moi, il me semblait qu'elles n'étaient plus à mon écoute. L'une de mes filles décida même de vendre mon atelier de menuiserie dans lequel j'avais construit mon propre vélo en bois et où j'avais passé la plupart de mon temps car je travaillais énormément pour que ma famille ne manquât de rien. Je voulus descendre la rejoindre à mon atelier mais j'avais du mal à marcher ; aussi, je pris le tracteur pour aller la dissuader de vouloir vendre le seul bien auquel je tenais. Je la convainquis. Mais un soir de juillet, la chaleur devint insupportable. Le lendemain, un feu ardent se déclara ravageant tout sur son passage, mon atelier compris. J'étais désespéré.

Le lendemain, une de mes filles, Yolinda, m'amena à l'hôpital car j'avais une maladie très rare dont je ne saurais vous dire le nom. À tout moment, ma vie pouvait s'arrêter. Alors je décidai de profiter des derniers moments qu'il me restait à vivre sur terre. Je demandai à Idalina, qu'après moi elle fît reconstruire mon atelier. Seulement cela supposait qu'elle reste au Portugal. Elle me rit au nez car cela n'était pas du tout son intention. Durant les années qui suivirent, ma maladie s'aggrava et ce fut de pire en pire. Aujourd'hui, je ne tiens plus debout et j'arrive à peine à parler. Heureusement, il me reste la force d'écrire.

C'est sur ces mots que Manuel Gomes acheva le récit de sa vie.

---

*Mon arrière-grand-père était le seul à qui je pouvais me confier, il me comprenait toujours, même dans les situations les plus difficiles.*

*Grand-père, je t'aime et c'est pour cela que j'ai écrit ta vie et que je te dédie ce poème.*

**Tu es parti  
De ma vie tu es sorti  
Tu me manques énormément  
Tu m'as quittée subitement  
Quand ils m'ont dit que tu étais chez Dieu  
J'ai pensé que ce n'était pas sérieux  
On s'était vu un an auparavant  
Quand je t'ai vu là, allongé tel un ange,  
Ce fut un sentiment étrange  
Je voulais rester seule avec toi pour toujours  
Je ne savais quoi faire  
Je ne savais quoi dire  
En me mettant à genoux sur le sol j'ai supplié l'Ange Gabriel  
Mais c'était déjà trop tard, tu étais arrivé au ciel  
À chaque fois que je pense à toi je pleure  
À chaque fois que je pense à toi je meurs  
Tu resteras à jamais dans mon cœur.**

**JE T'AIME, ARRIÈRE-GRAND-PÈRE.**

# Atika Aribi, par sa fille, Sara Aït Mouhoud.

---

## Ses premiers jours à l'école

La première rentrée d'Atika eut lieu en 1976. La future écolière était extrêmement curieuse. Elle était pressée d'avoir des devoirs à faire, et de se lever tous les matins pour apprendre. Plusieurs mois auparavant, elle avait déjà acheté son cartable rose, sa trousse, et tout ce qu'elle devait contenir. Elle était fière !

Mais le jour de sa rentrée, elle ne voulut pas se séparer de sa mère, elle se serrait contre elle le plus fort qu'elle le pouvait. Elle ne voulait pas la quitter, elle avait peur qu'elle parte et qu'elle la laisse à l'école. Donc sa mère la ramena à la maison. Une fois rentrée, Atika avait l'air songeur. Elle fut triste toute la journée ; au bout d'un moment Khiera vint voir la petite fille pour savoir ce qui la tracassait. Elle répondit qu'elle était triste de ne pas réussir à grandir plus vite, qu'elle regrettait de ne pas avoir réussi à aller à l'école. La mère consola la petite en lui disant que ce n'était pas grave, qu'elle irait le lendemain ; Atika se sentit tout de suite rassurée.

Le lendemain, Khiera et Atika arrivèrent en retard à l'école. Elles durent donc aller directement en classe pour rejoindre les autres élèves et la maîtresse. Sa mère toqua à la porte d'une main et tint la main de sa fille de l'autre, qui la serra très fort. Lorsqu'elle entra, tous les enfants la regardèrent, ce qui la glaça. Mais Atika prit son courage à deux mains et se présenta à la maîtresse. Celle-ci avait l'air très gentil, elle lui sourit et lui dit de s'asseoir à côté d'un de ses camarades.

Atika se fit très vite des copines, et lorsque sa mère vint la chercher, elle était toute fière d'elle, elle avait l'impression d'être devenue grande.

Et tous les matins, la petite fille allait à l'école avec le sourire.

## Premier amour

*Les années passèrent ; la petite fille devint jeune fille. C'est alors que le père d'Atika prit la décision d'aller vivre en Algérie.*

Lorsqu'Atika arriva en Algérie, en avril, elle était toute déboussolée. Elle n'avait que quinze ans ; elle venait de quitter son pays, la France, pour l'Algérie, laissant derrière elle toutes ses amies (elle n'avait que des amies car elle n'avait pas le droit d'avoir d'amis). Mais elle n'était pas totalement perdue car ses parents l'avaient emmenée dans son pays d'origine tous les ans pendant les vacances scolaires, depuis sa petite enfance. Les premiers temps, ses parents lui dirent qu'elle irait à l'école après leur « installation ». Elle n'était pas très enthousiaste car elle ne savait pas comment les cours se passaient dans ce pays et cela l'intriguait. Seulement, une fille en Algérie ne peut pas rester toute une journée à rêvasser donc Atika passait ses journées à faire le ménage et même quand il n'y avait plus rien à faire, on lui trouvait encore quelque chose. Ce qui la fit vite changer d'avis au sujet de l'école : plus les jours passaient, plus elle était pressée d'y aller. Puis, un jour sa mère lui dit qu'elle avait besoin d'elle à la maison donc qu'elle n'irait pas à l'école. L'adolescente y retournerait quand sa famille et elle rentreraient en France et le retour n'était prévu que trois ans plus tard. Cette annonce la démoralisa, elle trouvait le temps extrêmement long car ce mode de vie lui était inconnu : étant l'avant-dernière des enfants, elle et sa petite sœur étaient les chouchoutes. En France, Atika ne faisait rien, ni la vaisselle,

ni passer la serpillière, ou le balai, elle ne faisait vraiment rien. Pourtant au bout de quelques mois, elle réussit à s'adapter à sa nouvelle vie. L'adolescente s'était refait des amies même si elle ne sortait pas souvent.

Sa mère avait une amie qui s'appelait Zara. Et celle-ci avait un fils, Nordine, il avait quinze ans comme Atika. L'amie venait tous les jours à la maison avec son fils, ce qui permettait à Atika de parler à un garçon sans risque de « provoquer un drame ». Plus les jours passaient, plus Nordine et la jeune fille se rapprochaient. Ils avaient énormément de choses en commun. Atika se rendit compte qu'elle l'aimait, mais jamais elle n'aurait osé le lui avouer. Puis un jour, alors qu'il était venu avec Zara comme à leur habitude, Nordine lui demanda de le suivre hors de la maison. Il y avait les montagnes derrière eux et la mer en face, les vagues léchaient le sable et y déposaient leur dentelle d'écume, le soleil était en train de se coucher, le paysage était encore plus beau que de coutume. Lorsqu'ils furent dehors, il la regarda sans parler pendant quelques minutes. Elle lui dit qu'elle devait vite rentrer avant que quelqu'un ne s'aperçoive qu'elle était sortie. C'est alors qu'il lui dit : « J'ai quelque chose à t'avouer ». Il la regarda dans les yeux et lui dit « je t'aime ». La jeune fille fut déstabilisée. Elle ne savait pas quoi lui répondre. La réponse fut : « Je t'aime pas et je t'aimerai jamais. Alors oublie-moi, je ne veux plus que tu me parles et ne viens plus jamais avec ta mère, elle est assez grande pour venir toute seule ; sors de ma vue ! » Puis elle rentra précipitamment. Pendant quelques temps, elle s'en voulut car le garçon qu'elle aimait l'aimait aussi et elle l'avait repoussé. Pendant plus de trois semaines, elle ne le revit plus. Puis un soir, Zara vint avec lui, Atika fut étonnée qu'il revienne après ce qu'elle lui avait dit. Pendant plus d'une heure, il ne lui adressa pas la parole, ne la regarda même pas. Puis pendant que leurs deux mères étaient montées à l'étage, que ses frères étaient sortis, et que son père dormait, elle alla le voir et elle lui dit : « Je t'ai menti, je t'aime, mais je t'ai dit le contraire car j'avais peur. » Il lui sourit et l'embrassa, elle fut extrêmement étonnée, c'était la première fois pour les deux. Ils sortirent environ neuf mois ensemble et il lui demanda de l'épouser. Pour elle, s'ils étaient ensemble depuis neuf mois et que tout allait bien entre eux, ça allait continuer comme ça toute leur vie. Nordine alla trouver le père de l'amoureuse pour lui demander sa main, mais la demande fut refusée. Il comptait sur sa mère pour le faire changer d'avis mais sa mère, elle non plus, ne voulut pas, elle disait que jamais son fils ne se marierait avec une fille de France. Tous leurs espoirs furent anéantis.

## **Son père**

Son père et sa mère étaient les personnes les plus importantes pour elle. Sa mère était stricte ; quant à son père, lui, il était gentil : par exemple, quand ils vivaient en France, il lui laissait la monnaie lorsqu'il l'envoyait acheter ses cigarettes pour qu'elle s'offre des bonbons.

En Algérie, une fille n'avait pas à sortir seule. Ce qui fit que son père, pendant environ onze mois ne lui donna plus d'argent mais ce n'était pas grave. Cependant une chose l'inquiétait : elle savait qu'il était malade et depuis qu'ils étaient arrivés en Algérie, son état s'était aggravé. À partir du mois de mai, elle eut de plus en plus peur, il s'affaiblissait, elle redoutait de le perdre. En juin, il décéda : c'était un matin ; elle fut réveillée par des cris et des hurlements provenant du salon, elle entendait sa mère pleurer. Plus Atika approchait du salon, plus elle avait peur de ce qu'elle allait découvrir. Elle marchait extrêmement lentement, elle se disait que moins elle allait vite, moins vite elle aurait à affronter la réalité. Puis elle aperçut une jambe, elle comprit tout de suite que c'était celle de son père. Atika le vit allongé. Sa mère le tenait, elle était accroupie et pleurait. Elle se souviendra toujours de ses cris de tristesse. Atika se mit à courir vers lui en criant : « Papa, Papa ! ». Ses frères la retinrent. Quelques jours après, son père fut enterré. Ce fut une journée très triste pour toute sa famille. Donc je préfère ne pas en parler davantage. C'est ainsi que leur migration qui devait durer trois ans, se termina au bout d'un an. En effet, deux semaines après le décès, ils rentrèrent en France.

## **Son retour en France**

Ils devaient prendre l'avion pour la France à huit heures du matin. Atika était très excitée. La veille du départ, sa mère avait dit qu'ils devaient aller se coucher tôt car ils devaient se réveiller de bonne heure. Mais Atika n'arrivait pas à dormir ; alors elle pensa à ce que lui avait dit un jour son père, qu'en

comptant les moutons, elle allait s'endormir. C'est donc ce qu'elle fit et elle s'endormit. Sa mère les réveilla à quatre heures car ils devaient partir à cinq ; il fallait une heure pour arriver à l'aéroport, et ils devaient y être deux heures avant le décollage.

L'heure à laquelle ils devaient quitter la maison approchait ; le taxi n'était toujours pas là, et sa mère commençait à s'énerver car elle était tendue. Le taxi arriva avec une heure de retard, il était déjà six heures. Atika était à cran car elle avait peur de ne pas retourner en France.

Quand enfin ils arrivèrent à l'aéroport, sa petite sœur leur fit remarquer qu'il manquait deux valises. Sa mère ne voulait pas repartir en France sans les bagages car ils contenaient les affaires de son mari qui était mort, il était hors de question qu'elle s'en séparât.

Elle courut dehors voir si le taxi était encore là. Mais, il était déjà reparti.

Elle le rappela, et il revint immédiatement. Hélas il fallait une heure pour retourner à la maison. Ils arrivèrent donc à la maison à huit heures trois. Ce moment a marqué Atika, elle regarda sa montre et ses larmes commencèrent à couler. Elle se mit à regarder par la fenêtre du taxi d'où elle voyait les montagnes, les moutons, les ânes, et d'autres animaux encore. Atika se dit qu'elle allait devoir rester dans cet environnement encore longtemps. Puis sa mère s'inquiéta car les billets n'étaient pas échangeables, ni remboursables. Elle pensa à leur cousin Hamid qui était chef d'escale, elle espérait qu'il pourrait les arranger pour les billets. Ils retournèrent à l'aéroport et Khiera expliqua la situation à leur cousin qui lui répondit qu'il allait voir ce qu'il pouvait faire.

Quelques heures plus tard, Atika le vit s'approcher et cria à sa mère : « Il arrive, il arrive. » Il souriait, et la jeune fille reprit espoir. Une fois arrivé devant sa mère, il dit :

« Ralti (qui veut dire « tata » en kabyle) j'ai réussi à échanger tes billets, il y a un avion qui part pour la France dans moins d'une heure. Va enregistrer les bagages, vous pouvez partir. »

Atika était tellement heureuse, mais elle prit aussi conscience qu'elle n'allait plus revoir Nordine. Et même s'ils n'avaient pas le droit d'être ensemble, elle l'aimait quand même. Mais au fond, ce n'était pas grave, le plus important pour elle c'était de retourner à l'école, et de retrouver ses amies de France. Une fois les valises enregistrées, toute la famille rejoignit la salle d'embarquement. Dix minutes après, ils montaient dans l'avion. La jeune fille s'installa, contente. Deux heures plus tard, leur avion atterrissait à Paris. Atika était excitée comme une puce. Son grand frère les attendait avec sa nouvelle voiture, dont il était fier. Ça lui faisait bizarre d'être à la maison sans son père, c'était la première fois depuis qu'il était mort que son absence lui pesait autant. Et Dieu seul sait à quel point il lui manquait. D'ailleurs les années ont passé et il lui manque toujours.

## **Magid : une relation difficile**

*Après son retour en France, Atika reprit ses marques et retrouva la routine qu'elle ne détestait pas.. Quelques années s'écoulèrent. Elle fit la connaissance de Magid.*

L'amour d'Atika et Magid fut complexe. Tout a commencé lorsque Jamel, le frère de celle-ci, invita son meilleur ami à la maison. Ce fut un vrai coup de foudre lorsque les regards de ces deux êtres se croisèrent, c'est à ce moment-là que naquit une grande histoire d'amour.

Les premiers temps, cet amour fut caché car Jamel n'aurait jamais accepté cette relation, sa famille étant de confession musulmane. Pour se voir, ils durent se cacher en allant dans des lieux que son frère ne fréquentait pas. Pour leurs vacances d'été, en 1989, Jamel et Magid partirent en vacances au Maroc avec un autre ami, Booba.

Le jour du départ, la séparation des amoureux fut difficile. Les deux s'envoyaient des lettres tous les jours. Pour ne pas être découvert, Magid se cacha chaque soir pour pouvoir écrire à sa bien-aimée. Au bout d'un certain temps, Jamel se demanda ce que faisait Magid toutes les fins de journée. Cela préoccupait le frère de l'amoureuse. Alors un jour, il décida de fouiller dans les affaires de son meilleur ami et y découvrit les lettres de sa sœur. Il demanda des explications à Magid qui lui avoua la relation qu'il entretenait avec celle-ci. Le frère d'Atika ordonna au petit ami de sa sœur de mettre fin à cette relation. Magid lui fit croire que tout était fini. Mais à leur retour en France, Magid continua de fréquenter Atika. Un jour, Booba vit les deux amoureux et le dit à Jamel qui décida de suivre sa sœur tous les soirs pour savoir si ce que son ami lui avait dit était vrai ou pas. Un soir Magid alla chercher

Atika au lycée ; Jamel était là, il vit Magid. Il lui demanda ce qu'il faisait là et l'amoureux lui dit qu'il était là pour un ami, mais le frère ne le crut pas alors Magid lui fit part de ses véritables sentiments : il était venu chercher Atika puisqu'il sortait avec elle. Magid ajouta qu'il comptait aller voir Khiera, leur mère, pour demander la main de celle-ci. Jamel comprit alors que l'histoire entre sa soeur et son meilleur ami était sérieuse.

Magid alla donc, quelque temps, après voir Khiera. Celle-ci était sceptique car elle voulait que sa fille terminât d'abord ses études, et elle les trouvait trop jeunes pour se marier. Mais Khiera finit par accepter en voyant l'amour que les deux êtres se portaient ; de plus, Atika avait expliqué à sa mère que leur mariage ne se ferait pas avant un an car Magid devait aller faire son service militaire. Son grand amour dut partir quelques mois plus tard. La nouvelle séparation fut encore plus difficile et douloureuse que la première. Au retour du futur marié, les deux amoureux décidèrent alors d'aller voir la famille de Magid pour qu'ils puissent annoncer leur amour. Atika ne fut pas très bien accueillie par la famille de Magid, surtout par sa future belle-mère qui ne voulait pas que son fils se marie, elle voulait qu'il épouse une Kabyle comme eux et en plus, elle les trouvait trop jeunes. Mais Nouara dut accepter, elle n'avait pas le choix. La date du mariage fut fixée. Le 7 juillet 1990, les deux amoureux devaient se dire « OUI ». Atika avait 17 ans et Magid 19.

## **Le mariage d'Atika et Magid**

Atika comptait les mois jusqu'au jour J, puis les semaines et puis les jours ... et enfin ce fut la veille du mariage. Quelques membres de sa famille arrivèrent ce jour-là. Elle était avec sa mère à courir partout pour l'essai maquillage, revoir la coiffure, sans compter les autres derniers préparatifs.

Elle était contente de ses essais mais surtout la future mariée avait hâte de mettre sa robe, et de dire oui à celui qu'elle aimait.

Le soir son fiancé partit chez sa mère et Atika resta à la maison avec Khiera et d'autres membres de la famille.

Cette nuit-là, elle ne dormit pratiquement pas, l'amoureuse se posait mille questions sur tout. Son sujet principal était : comment être une excellente épouse, mais elle était aussi préoccupée par des choses insignifiantes, la crainte d'être en retard par exemple.

À six heures, elle se leva et alluma la cuisine pour y boire un café. Kheira la rejoignit et lui demanda en esquissant un sourire :

« Tu es déjà réveillée ? »

- Oui, je n'ai pas beaucoup dormi... », répondit-elle, émue.

Elle sortit fumer une cigarette, l'angoisse était trop forte.

Tout le monde était aux petits soins pour elle : ses sœurs, sa maman et tous les autres ...

Ils partirent chez la coiffeuse. Elle trouva sa coiffure vraiment belle et en fut contente. Ensuite, Atika alla mettre sa robe, sa maman et une de ses tantes vinrent l'aider. Elle se sentait pousser des ailes...

Puis, elle sortit. Khiera versa une larme. Tous lui dirent qu'elle était très belle. Elle était émue mais pressée par le temps ; elle devait maintenant se rendre dans une autre boutique pour le maquillage.

Elle se détendit en parlant un peu à l'esthéticienne. Une fois le maquillage terminé, elle se regarda dans le miroir et elle trouva le maquillage magnifique. On lui répéta qu'elle était vraiment belle puis elle sortit dans la galerie. Des passants la regardaient, elle entendit :

« Regarde la mariée ! »

- Elle est jolie. »

Elle se sentait un peu gênée de sortir comme ça mais elle était tellement heureuse !

Ensuite, ils allèrent rejoindre son futur mari à l'endroit où ils devaient faire leurs photos de mariage, un château magnifique.

Elle arriva le cœur battant, descendit de la voiture et retrouva son mari qui lui dit :

« Tu es belle ! »

- Tu n'es pas mal non plus ! », répondit-elle en riant.

Ils rirent et se prêtèrent au jeu des photographes.

Ensuite Atika et Magid rentrèrent chez la mère de celui-ci pour manger un peu, mais elle n'arriva pas à avaler quoi que ce soit à cause du trac.

Sa belle-mère la prit par le bras et lui dit de fermer les yeux et de se détendre. Ils se rendirent à la mairie. Ils se dirent enfin oui, la voix toute tremblante. Les vieilles femmes les accompagnèrent de leurs youyous.

Atika fondit en larmes, elle attendait ça avec tant d'impatience que lorsque ce fut le moment, elle ne réussit pas à contenir son émotion, son homme lui tenait la main, ému lui aussi.

Bien sûr, après, il y eut la fête, le repas merveilleux aussi. Tout le monde dansait, s'amusait et les youyous fusèrent toute la journée. Elle se changea cinq fois. Toutes ses robes étaient plus belles les unes que les autres.

Son mariage, ce superbe moment unique, passé trop vite à son goût !

## **Sa première fille, Sara**

Cela faisait maintenant un an environ que Magid et Atika étaient mariés, il y avait des hauts et des bas dans leur couple, un moment tout allait bien, et à un autre, tout allait mal. Elle travaillait à la crèche comme auxiliaire de puériculture ; son mari, lui, travaillait dans des écoles comme agent de propreté, cela le dérangeait un peu mais il espérait monter en grade et pouvoir un jour finir gardien ; cela leur aurait facilité la vie car les gardiens étaient logés par la mairie et les frais comme l'électricité et l'eau n'étaient pas à leur charge.

Les amoureux voulaient un enfant ; ils n'avaient pas de préférence pour le sexe, mais Atika n'était toujours pas enceinte. Toutefois, quelques mois plus tard, elle ne se sentit pas très bien, les matins, elle avait envie de vomir, et elle avait du retard dans ses règles. Elle en parla à sa meilleure amie, Karine, qui lui dit de faire un test de grossesse. Mais la jeune femme n'osa pas aller l'acheter car, même si elle était mariée, elle était jeune. Alors Karine lui donna rendez-vous après le travail pour qu'elles y aillent ensemble. Une fois en possession du test, Atika hésita à le réaliser, elle avait peur du résultat car même si elle voulait un enfant, elle craignait qu'ils n'arrivent pas à subvenir à ses besoins. En outre, même si elle savait s'occuper des enfants des autres, elle se demandait si elle réussirait à s'occuper des siens.

Mais un matin, elle se réveilla avec l'envie de savoir. Atika était de bonne humeur et se disait que si elle était enceinte, elle serait heureuse et que si elle ne l'était pas, ce ne serait pas grave, elle le serait un jour. Le test se révéla POSITIF, un sentiment de joie l'envahit mêlé de crainte. Et elle courut à l'école où travaillait son mari pour lui annoncer la nouvelle. Lorsqu'elle lui dit, il se mit à rire aux éclats ; puis, il la prit dans ses bras et toucha son ventre et lui dit :

« C'est vrai, ma chérie, tu en es sûre ? »

- Oui j'ai fait le test.

- Ah je suis l'homme le plus heureux au monde ! Je t'aime, ma femme.

- Moi aussi. »

Puis, ils l'annoncèrent à leurs familles respectives, qui partagèrent leur joie. Lorsqu'ils apprirent le sexe de leur enfant, ils commencèrent à chercher le prénom de leur future fille. Magid voulait qu'on l'appelât Sabrina, mais il y en avait déjà trois dans la famille, Atika proposa Sara qu'elle trouvait très beau, et il accepta immédiatement. Ils étaient d'accord : ce prénom sonnait bien.

Le 13 mai 1993 naquit une belle petite fille : Sara.

Le jour de l'accouchement Atika était fatiguée et heureuse en même temps.

Les premiers mots qu'elle dit à sa fille furent : « Tu es si belle, je t'aime, ma fille ». Les premiers temps, Magid avait peur de la casser, Sara avait l'air si fragile. Atika, quant à elle, s'était inquiétée pour rien ; elle sut très bien s'occuper du petit ange.

## **Les premiers pas de Sara à l'école**

Atika voulait absolument être présente à tous les moments importants de la vie de Sara : ses premiers pas, ses premiers mots. Evidemment, elle voulait emmener sa fille à l'école pour son premier jour. Seulement Atika n'avait pas prévu qu'elle devrait travailler ce jour-là. Elle demanda à son patron un jour de congé mais il refusa. Elle insista pendant plusieurs jours et, de guerre lasse, il accepta. Le



premier jour d'école arriva, et Atika accompagna Sara. Cela lui rappela des souvenirs et elle se sentit nostalgique toute la journée.

## **La décision du divorce**

*Quelques années plus tard, Atika vivait une vie paisible avec sa fille et son mari, enfin paisible pas tout à fait...*

Tous les matins elle se levait à six heures trente, réveillait Sara, puis elle l'emmenait à la crèche avant d'aller au travail. Elle était puéricultrice dans la crèche de sa fille, ce qui n'était pas tout le temps facile. Par exemple, à midi au moment du repas, lorsque la petite voyait sa mère, elle se mettait à pleurer et à l'appeler ; seulement Atika ne pouvait pas ne rester qu'avec sa fille, elle devait s'occuper des autres enfants. Atika finissait de travailler à seize heures trente. Magid venait chercher Sara après son travail à seize heures, Atika n'avait donc pas besoin de récupérer leur fille.

Mais plus le temps passait, moins Atika et Magid s'entendaient, les disputes devenaient de plus en plus fréquentes.

Alors un jour Atika et Magid décidèrent de divorcer mais ils voulaient tous les deux avoir la garde de Sara. C'est là que commença une lutte acharnée pour obtenir la garde de l'enfant.

Les premiers temps, Magid garda la petite car l'appartement était à son nom ; c'était Atika qui était retournée chez sa mère, ce qui la rendait très malheureuse.

## **Sa nouvelle vie sentimentale**

Un an après, le divorce fut prononcé : Sara resterait toute la semaine chez son père et passerait le week-end chez sa mère.

Deux années passèrent. Puis Atika rencontra un homme grâce à des amis en commun. Elle l'aimait. Il s'appelait Thierry, un français kabyle. Plus le temps passait, plus elle était heureuse ; alors ils décidèrent de se marier aux yeux de la religion mais pas à la mairie. Ce fut une petite fête avec juste la famille et les amis les plus proches. Quelques mois après, Atika tomba enceinte d'une petite fille, la grossesse se passa très bien. Atika et Thierry décidèrent de l'appeler Prescillia et une autre petite fille suivit, Mélynda. Atika décida alors d'arrêter de travailler. Le couple était très heureux. Leur famille était comblée. Surtout les parents de Thierry car c'était leurs premiers petits-enfants.

## **Sa nouvelle vie professionnelle**

En 2007, Atika s'ennuyait de sa vie, elle la trouvait banale, elle en avait marre de passer sa vie à nettoyer la maison et à s'occuper des enfants. Elle allait donc souvent à l'ANPE pour trouver un travail. Mais ses recherches n'aboutissaient pas. Un jour, elle regarda sur Internet et elle découvrit une formation pour devenir agent de sûreté. Un espoir naquit en elle. Elle se présenta à l'ANPE pour en savoir davantage. Elle s'inscrit et fut acceptée. Tous les jours, sauf le week-end, pendant un an, elle suivit une formation et passa des examens, différents modules nécessaires pour pouvoir se déplacer partout dans l'aéroport. Elle les obtint tous avec succès. Des recruteurs venaient souvent repérer les personnes à embaucher, à la fin de la formation.

Atika signa avec l'un d'entre eux et fut embauchée.

## **Un nouveau bébé**

Pendant sa formation Atika retomba enceinte. Mais lorsque Sara l'apprit, sa réaction ne fut pas celle attendue. Cette réaction chagrina Atika mais Sara fit des excuses et dit alors qu'elle était contente. C'était ENCORE une fille, mais Atika disait qu'elle était contente, le plus important étant que le bébé soit en bonne santé. Atika décida du prénom, Célia. Le jour de la naissance, le 28 mars 2008, toute la famille était réunie, tout le monde était heureux.

## **Une vie agréable et paisible**

Aujourd'hui Atika travaille à l'aéroport. Ses filles travaillent bien à l'école, ce qui est très important pour elle. Et son mari et elle n'ont jamais été aussi heureux.

Sa vie est enfin agréable et paisible...

# Zulmiro De Almeida

## par sa petite-fille, Léa Andraud.

### Zulmiro, un combattant de la liberté.

J'ai écrit ce récit pour rendre hommage à mon grand-père que je n'ai pas connu.  
Je le dédie à ma grand-mère qui m'a transmis son histoire,  
son long combat pour la liberté.  
Je le dédie aussi à ma mère et à mon oncle en espérant leur avoir appris quelque chose.

Et je remercie aussi mes professeurs, Mme Paes et Mme Molle, pour ces deux heures de projet, tous les mardis après-midi, qui m'ont permis de me confier et d'écrire ce récit.

---

#### I / Révolte et départ du Portugal.

Mon grand-père est né le 12 juin 1932 à Porto, sous la dictature de Salazar. C'était le cadet d'une fratrie de garçons. Turbulent de nature, son enfance se passa entre les punitions fréquentes de sa mère et l'attention angoissée de son grand frère car son père était souvent absent à cause de son travail.

Doué pour les études, il aimait cependant faire l'école buissonnière, ce qui lui valut plusieurs punitions et l'amena à être placé dans un collège privé. Après le lycée, son père lui imposa des études de médecine. Ses études furent chaotiques à cause d'absences répétées aux cours, mais il réussit tout de même à obtenir son diplôme de médecine en 1959, et s'engagea rapidement dans la seule spécialité qui lui plaisait : la psychiatrie. Durant ses deux dernières années d'étude, il se mit à fréquenter ma grand-mère, une étudiante de sa promotion qui contribua à le rendre plus sérieux dans son travail. En effet, il était étourdi, c'est pour cela que ça lui arrivait souvent de mettre deux paires de chaussures différentes sans s'en rendre compte. Une fois, il arriva à l'université en boitant. Un de ses collègues lui demanda pourquoi il boitait. Il répondit qu'il ne le savait pas, que depuis le matin, il boitait. C'est là qu'il se rendit compte qu'il avait mit deux chaussures différentes.

Après avoir obtenu son diplôme, il commença à travailler à l'hôpital psychiatrique de Porto. Entre temps, il s'était engagé dans un groupe politique d'opposition au régime de Salazar, ce qui lui valut quelques aventures. Le 1er mai 1962, l'avenue de la Liberté à Porto était pleine de monde hurlant des slogans hostiles au gouvernement du dictateur. Parmi les gens, un groupe d'étudiants essayait de forcer le barrage des gardes nationaux républicains à cheval. Mais les gardes chargèrent la foule. Certains étudiants se couchèrent par terre pour éviter d'être piétinés par les chevaux. Parmi eux, mon grand-père, Zulmiro, qui réussit à ramper sur un trottoir et à s'abriter sous une porte cochère. Malgré un beau soleil de printemps, une pluie bleuâtre s'abattit soudain sur lui. Surpris et trempé, il vit des camions-citernes déverser des tonnes d'eau colorée au bleu d'aniline sur les manifestants. En quelques minutes, l'avenue était devenue plus bleue que le ciel. Zulmiro essaya de s'enfuir par une petite rue tortueuse mais il se retrouva face à face avec une voiture de police qui bloquait la rue. Il s'était fait prendre tel un oiseau bleu en cage. Au commissariat, il y avait une foule de manifestants bleus, interrogés et souvent maltraités par les policiers. Parmi ces derniers se trouvait un de ses patients qui le reconnut immédiatement, et qui le fit entrer dans son bureau, étonné de voir un docteur tel que lui parmi ces « gauchistes ». Zulmiro lui expliqua qu'il avait été accidentellement « arrosé » en sortant de chez un

ami. Convaincu de la bonne foi de mon grand-père, le policier lui prêta des vêtements propres, et le fit sortir par une porte dérobée.

Quelques jours après, le 9 mai 1962, mes grands-parents se marièrent.

En 1962, le Portugal menait une guerre dans ses colonies africaines qui voulaient l'indépendance. De plus en plus de jeunes, surtout des jeunes médecins, étaient appelés pour combattre les peuples colonisés. Mon grand-père était pour l'indépendance des colonies et contre la politique de Salazar. Quand il fut appelé comme les autres, quelques mois après son mariage, il décida de partir clandestinement du Portugal pour aller à Paris où il avait des contacts avec des amis de gauche, qui lui trouveraient un travail dans une clinique des environs de la capitale. Le voici donc dans le train pour Paris. Il traversa l'Espagne, en songeant à sa vie passée, et en s'interrogeant sur sa vie future. Il pensait à sa jeune femme enceinte, à sa famille, à son travail, et au pays qu'il venait de quitter. Il ressentit à la fois une grande tristesse, et une grande inquiétude pour sa femme et son futur enfant : « Je les laisse tous les deux derrière moi et je ne les reverrai peut-être jamais. Et ce travail qui me passionnait, que j'ai perdu, je ne suis pas sûr de le retrouver à l'étranger. J'ai cependant eu raison de quitter ce pays et le régime de Salazar que je suis déterminé à combattre avec mes amis que je vais retrouver à Paris. » Deux mois plus tard, en octobre 1962, ma grand-mère, enceinte de ma mère, réussit à venir le rejoindre pour partir en Algérie. Cette ancienne colonie française, indépendante depuis mars 1962, avait besoin de médecins.

## II/Migrations

Mes grands-parents arrivèrent à l'aéroport d'Alger, la veille de la fête de l'indépendance de l'Algérie. Il faisait beau. Il y avait des palmiers. Ils dormirent à l'hôtel saint-Georges, un hôtel digne des « Mille et une nuits » où le gouvernement algérien était provisoirement installé. Ils rencontrèrent le ministre de la Santé, Nakache, et d'autres personnalités algériennes et françaises. Les difficultés pour trouver un logement, un travail, commencèrent le lendemain. Après quinze jours de démarches auprès du ministre, ils se rendirent à l'hôpital d'Oran où ils logèrent à la maternité. C'est là que ma grand-mère commença à travailler. Mon grand-père n'ayant pas trouvé de travail dans le service de psychiatrie dirigé par un médecin français, repartit à Alger où il trouva une place dans une clinique psychiatrique. Une fois de plus, mes grands-parents se trouvaient séparés, cette fois-ci, de quelques quatre cents kilomètres. Ils ne se voyaient plus que deux ou trois fois par mois. Et quand mon grand-père venait rendre visite à ma grand-mère, il amenait souvent des amis de son groupe politique avec lesquels il aimait à discuter. Peu de temps après la naissance de ma mère, mon grand-père revint finalement à Oran où il travailla dans le service psychiatrique de l'hôpital. Avec leurs salaires, mes grands-parents purent passer Noël à Paris où mon arrière-grand-mère maternelle s'était déplacée pour voir sa petite-fille. Zulmiro décida alors de laisser mon arrière-grand-mère emmener et élever ma mère au Portugal du fait de leur situation instable.

Mes grands-parents retournèrent donc seuls à Oran. Ma grand-mère fit une dépression et dut démissionner. Elle repartit pour Paris, en bateau et sans-papiers, après qu'on lui eut volé son sac à main. Zulmiro la rejoignit. Il put travailler deux ans comme médecin résident étranger, mais Marta ne put trouver un travail convenable. Par la suite, Zulmiro réussit à obtenir une bourse d'études en Angleterre, où il était plus facile, pour des médecins étrangers, de trouver un travail stable.

## III/ Séjour à Londres

Arrivés par bateau en Angleterre, mes grands-parents logèrent pendant trois mois à la fondation Gulbenkian qui avait octroyé une bourse à mon grand-père. Pendant ce séjour, ils prirent des cours accélérés d'anglais, courant et médical, avant de commencer à travailler. Ne pas connaître la langue était en effet un problème pour un psychiatre qui doit parler avec ses patients. Ils trouvèrent un logement à Hampsted, chez une dame qui avait une grande maison : les premiers temps, ils vécurent au sous-sol puis ils prirent le dernier étage où ils purent mieux s'installer. Mon grand-père commença à travailler dans un laboratoire où il faisait des recherches et des expériences avec des rats, pendant toute la semaine, même le dimanche. À l'aide des lettres de recommandation de son ancien patron, ma grand-mère cherchait elle aussi du travail dans les hôpitaux où elle était engagée comme stagiaire.

Très enthousiasmé par ses recherches au départ, mon grand-père fut vite déçu par ce laboratoire car il ne s'entendait pas avec ses collègues anglais. Ils avaient tendance à se croire supérieurs et à penser que mon grand-père venait d'un pays du Tiers-Monde et ils ne l'invitaient jamais chez eux. Et tout ça, il avait du mal à le supporter. Mal dans sa peau – « Je me sens non seulement méprisé mais aussi exploité, car mes crédits de recherche sont déviés pour d'autres études que les miennes » –, il commença à trouver des excuses pour rester à la maison. Il loua même une télévision pour regarder les matchs de cricket. Ma grand-mère était mécontente de son comportement car elle voulait une situation stable pour pouvoir faire venir ma mère auprès d'eux. Mais mon grand-père déprimait et trouva le prétexte d'aller à Paris pour rendre visite à ses anciens collègues. En fait, il voulait examiner si le retour en France était possible. Son ex-patron l'aida à trouver du travail à Paris où mes grands-parents finirent par repartir.

#### IV/ La vie à Paris.

Le retour à Paris pour mes grands-parents fut un retour au point zéro. L'ex-patron et ami de Zulmiro avait dit qu'il l'aiderait, mais il n'avait pas encore pu lui trouver un poste et Marta n'avait rien en vue. En plus, ils n'avaient pas de logement. Pendant les deux ou trois premiers mois, ils furent logés chez des amis. Cette situation était gênante. Dès que Zulmiro gagna son premier salaire, mes grands-parents louèrent une chambre de bonne du côté de Pigalle, où ils vécurent pendant un an. Mais leur vie n'était pas encore suffisamment stable pour accueillir ma mère. La situation s'améliora dès que l'ex-patron de Zulmiro lui trouva un poste dans l'hôpital psychiatrique de Villejuif où il avait déjà travaillé avant de partir en Angleterre. Il fut nommé « médecin-assistant » car il n'avait pas la nationalité française. La vie se présentait mieux pour lui ; il avait un collègue avec lequel il s'entendait bien, un salaire convenable et un bon logement dans un petit appartement de fonction à l'hôpital. Cette situation permit la venue de ma mère accompagnée de mon arrière-grand-mère, car ma mère ne connaissait pratiquement pas ses parents. En effet, elle ne les avait vus que deux ou trois fois depuis son départ pour le Portugal. Par la suite, une vie de famille put reprendre : Zulmiro était heureux dans son travail, Marta faisait de menus travaux dans les hôpitaux et continuait ses recherches à l'Institut Pasteur. Quant à ma mère, elle allait à l'école et jouait avec les enfants des collègues de Zulmiro. La maison était d'ailleurs toujours pleine d'enfants. Un jour ma mère eut envie d'avoir une petite sœur. Mes grands-parents décidèrent alors d'avoir un autre enfant. Ce ne fut pas une petite fille mais un petit garçon, mon oncle Sergio, qui naquit en 1970.

Entre temps, le contrat à durée déterminée de Zulmiro arrivait à son terme et son ex-patron était décédé. Sans son appui, mes grands-parents se retrouvèrent dans une situation critique. Ils avaient peu d'argent, même si Zulmiro continuait à travailler au dispensaire. Marta gagnait un peu d'argent avec ses expertises médicales, en attendant d'entrer à l'INSERM (Institut de recherche médicale) où elle avait déposé un dossier de candidature. Ce fut une période dure pour eux avec deux enfants et mon arrière-grand-mère à charge. Zulmiro envisagea même un éventuel retour au Portugal avec le risque d'un procès dû à son refus de faire son service militaire. Il envoya Marta au Portugal pour examiner la situation politique et professionnelle. L'attitude négative de ses ex-collègues les découragea.

Après quelques mois, Zulmiro obtint finalement un contrat à l'hôpital psychiatrique de La-Queue-En-Brie dans le Val de Marne. Il y travailla comme assistant car il n'avait toujours pas la nationalité française. La candidature de Marta à l'Inserm fut acceptée. Elle commença à travailler comme chercheuse à l'Institut Pasteur. Puis ils déménagèrent de Villejuif à Paris. Ils habitèrent à Belleville de 1970 à 1975, dans un appartement à loyer modéré. La vie était redevenue normale : les parents travaillaient, les enfants allaient à l'école et mon arrière-grand-mère s'occupait d'eux. Ils n'avaient pas beaucoup de meubles dans l'appartement et quand ma grand-mère voulut en acheter, mon grand-père s'emporta et dit : « Tu veux t'installer ? Mais on n'est pas là pour rester ! ». Il conserva toujours ce rêve de retourner au Portugal, même s'il aimait Paris, ses collègues, ses amis avec qui il faisait de la politique dans les « Frentes socialistas » (Front socialiste) et écrivait des articles. Dans son esprit, il n'était que de passage à Paris, il voulait revoir sa famille qui lui manquait. Son père était tombé très malade et Marta dut aller au Portugal pour obliger celui-ci à se soigner et le confier à des collègues de Zulmiro.

## V/ Espoir de retour au Portugal

En avril 1974, le gouvernement de Caetano qui avait succédé à celui de Salazar, tomba après un coup d'Etat militaire : la Révolution des œillets. L'espoir de revenir au Portugal devint réalisable. La même année, au début du mois de juin, les enfants, Nadia et Sergio, étaient partis comme d'habitude en vacances au Portugal avec leur grand-mère. Le 23 juin, Zulmiro arriva du travail et annonça à sa femme : « On part au Portugal ! Fais les valises pendant que je prépare la voiture. Nous allons passer la nuit de la Saint-Jean<sup>3</sup> à Porto ! » Mes grands-parents partirent dans la nuit et roulèrent sans s'arrêter jusqu'à Porto. Quand ils arrivèrent, il pleuvait à verse. Ils fêtèrent la Saint-Jean sous la pluie. Zulmiro fut très heureux de retrouver son pays, sa famille et ses amis. Mais il se rendit compte que ses collègues semblaient mécontents de son éventuelle reprise du travail. Au Portugal, le milieu médical était alors très conservateur, il ne voulait pas de concurrents venus de l'étranger. De retour en France, mes grands-parents discutèrent beaucoup de la probabilité d'aller vivre à nouveau au Portugal. Zulmiro hésitait car il avait compris ce qui l'attendait là-bas : un nouveau départ à zéro dans sa profession et dans son propre pays. Cette idée le découragea. Il voulait garder son travail à La Queue-en-Brie, il s'agissait d'un poste intéressant et il appréciait ses confrères. Il décida cependant d'aller fêter Noël en famille au Portugal. Ce fut le dernier Noël qu'il passa à Porto, en famille. Début janvier, quand ils rentrèrent à Paris, Zulmiro décida, après avoir beaucoup réfléchi, de rester définitivement en France.

## VI/ La fin d'un long voyage

Mais le 31 janvier, il eut une hémorragie cérébrale due à une malformation congénitale au cerveau. Personne ne le savait, même pas lui. Car, malgré quelques maux de tête annonciateurs, il n'était jamais allé consulter un médecin. C'est bien connu : les médecins n'aiment pas consulter leurs confrères. Depuis qu'il était revenu du Portugal, il se plaignait d'être fatigué. Une de ses assistantes lui avait mesuré la tension artérielle qui s'était révélée très élevée. Marta l'avait convaincu d'aller chez le médecin et il avait accepté. Mais l'accident vasculaire survint avant le jour de la consultation, le vendredi soir où mon arrière-grand-mère avait préparé de la morue, un des plats favoris de Zulmiro. Il rentra et mangea son dîner avec plaisir avant de se rendre au salon avec son café et son journal. Soudain, Marta entendit sa mère crier : « Viens, viens vite, Zulmiro ne se sent pas bien ! » Quand elle arriva, elle constata que son mari tenait sa tête entre ses mains en criant de douleur. « Va vite me chercher une aspirine ! », lui demanda-t-elle. Quand ma grand-mère lui tendit un verre d'eau avec le cachet, il tomba dans le coma. Sous le choc, Marta partit chercher un voisin ami qui était neurologue. Ils appelèrent une ambulance et partirent aux urgences de l'hôpital le plus proche. Là, Zulmiro subit une ponction lombaire. A ses côtés, Marta comprit rapidement que l'hémorragie cérébrale était fatale. En effet, l'électro-encéphalogramme était plat. Le cerveau était mort et mon grand-père plongé dans un coma profond. Les médecins demandèrent l'autorisation à ma grand-mère de prélever des organes sur le corps de son mari. Elle accepta, car elle savait que Zulmiro aurait été d'accord. Il fut transporté ensuite à l'hôpital Gustave Roussy à Villejuif, où avaient lieu des greffes de rein et de foie. Le corps de mon grand-père fut ensuite incinéré au cimetière du Père Lachaise. Ses cendres, elles, furent transportées à Porto, dans le caveau familial. Quelques années plus tard, Marta trouva, dans une revue médicale, une analyse de greffes de foie effectuées en France. Parmi les greffes qui avaient été une réussite, Marta reconnut, par la date, l'âge et la raison du décès d'un des donneurs enregistrés, qu'il s'agissait de mon grand-père Zulmiro.

Ce fut un réconfort pour ma grand-mère de savoir que quelqu'un était vivant grâce à un organe de celui qu'elle aimait. Ce fut comme s'il n'avait pas disparu complètement.

---

<sup>3</sup> La Nuit de la Saint-Jean est une fête très populaire à Porto. C'était la fête favorite de Zulmiro.

# Henri Pinzan, par sa petite-fille, Cécile Banizet.

*Je dédie cette brève biographie à mon grand-père et le remercie d'avoir écouté et répondu à mes questions au cours de sa rédaction. Je le remercie aussi pour toutes les autres choses auxquelles je ne pense pas forcément, mais sans lesquelles mon grand-père n'aurait pas une si grande importance pour moi.*

---

À quatorze ans, Henri savait que son enfance était bientôt terminée. Il savait que viendrait un jour où il ne serait plus dépendant de ses parents, et qu'il devrait se lancer dans des études supérieures. Cependant, habitant à Saint Germain des fossés, petit bourg perdu, situé non loin de Vichy, l'horizon des métiers n'était pas bien large. Et puis, il y avait cette guerre... Impossible de réfléchir paisiblement, quand, non loin de là, vadrouillaient les Allemands, que tout le monde craignait. L'an passé, on ne sait pourquoi, ils avaient fermé l'école primaire dans laquelle Henri allait. Depuis ce jour, il devait faire deux kilomètres en vélo chaque matin, pour rejoindre un château, à la sortie du village, qui faisait désormais office d'école. Henri ne comprenait pas vraiment la présence des Allemands dans la ville, mais il les détesta pour ces kilomètres à parcourir, et les maudissait, tout en pédalant frénétiquement sur son vélo. Un jour, alors qu'Henri parcourait son chemin quotidien, il vit un train passer. Il en avait l'habitude, les wagons à bestiaux n'étaient pas rares, par ici. Mais ce n'étaient pas des bestiaux qu'ils transportaient. Henri distingua nettement des ombres, des silhouettes. Humaines. Il sentit sur lui le regard de quelques gens, agrippés aux barreaux. Il ne comprit pas. Pourquoi ces gens étaient-ils enfermés dans ce train ? C'était étrange. Il reprit sa route en vitesse, un peu effrayé par ce qu'il venait de voir.

La fin de sa scolarité au cours complémentaire approcha. Les parents d'Henri n'étaient pas bien riches, et n'avaient pas les moyens de lui payer des études, ce qui restreignait encore plus les choix ...Un jour, le directeur les convoqua, et leur proposa de faire passer à Henri un concours afin qu'il entrât à « l'École Normale ». L'école normale n'existe plus à notre époque, mais à celle d'Henri, il s'agissait de l'école qui formait les futurs instituteurs. L'entrée à cette école était gratuite, et les élèves y étaient logés et nourris. Cette idée ne déplut ni à Henri ni à ses parents, mais s'ils acceptèrent, c'était plus attirés par cette gratuité que par intérêt pour ce futur métier. Ainsi, Henri fut-il inscrit à ce concours, qui se déroulerait une quinzaine de jours plus tard. Il lui restait donc peu de temps pour se préparer. Le jour arriva, et Henri se présenta au lieu indiqué. Il se fondit dans la masse d'une centaine d'élèves, semblables à lui par le costume enfilé pour l'occasion et par la tension qu'ils dégageaient. Malgré cela, Henri passa le concours sans trop de difficultés. Enfin, c'est du moins ce qu'il crut, avant de recevoir chez lui, en plein milieu du mois de juillet, une réponse négative : il ne faisait pas partie des trente candidats admis. Immédiatement, ses parents firent appel au directeur qui, de nouveau, prit les choses en main. Il réussit à trouver un nouveau concours, qui, celui-ci, se déroulerait en septembre, mais auquel seulement huit élèves seraient admis. En plus, l'école se situait à Reims, et c'était quand même assez loin de chez lui. Il accepta malgré tout, et partit. Ce fut le premier long voyage qu'Henri fit. Seul, de surcroît. Il se sentit tel un animal libéré après plusieurs longues années de captivité, un peu effrayé par tant de nouveautés. Le comble de sa surprise fut lorsqu'il s'arrêta à Paris pour changer de gare. Il ne découvrit de la capitale que son métro souterrain, bondé par une foule d'hommes pressés. L'effervescence de cet instant le marqua assez intensément, car il se sentit vraiment minuscule parmi cette énorme masse humaine. Cette sensation ne le quitta pas jusqu'à son arrivée à Reims. Le concours se déroula de la même manière que le précédent, et Henri répondit exactement de la même façon aux jurés... Sa surprise fut donc grande quand il reçut une réponse positive. Il n'en croyait rien : admis ! Il

faisait partie des huit ! Cependant, le fait de partir vivre loin de ses parents lui fit assez mal au cœur... Mais il l'accepta finalement, et se sentit même excité à l'idée d'être un tant soit peu indépendant.

Le jour de son départ fut ponctué par une nouvelle réjouissante. Nous étions en septembre 1945 : la guerre était définitivement terminée. Il sauta dans le train, désormais habitué à la foule, confiant. Ses trois années d'étude à Châlons en Champagne se déroulèrent sans incident.

Il apprit cependant le terrible secret de cette guerre passée, l'extermination de plus de cinq millions de juifs, et ne tarda pas à faire le lien avec ce qu'il avait vu, ce que transportaient les wagons, ce jour d'école. Ce souvenir macabre hanta longuement son esprit, se transformant en cauchemar, l'empêchant régulièrement de fermer l'œil, la nuit, à la pension.

Malgré cette obsession, il réussit à obtenir fièrement son baccalauréat, puis il termina ses études par deux années de formation professionnelle, durant lesquelles, il commença à fréquenter quelques jeunes femmes qui étudiaient à l'école voisine. Ce n'étaient que des connaissances avec qui il avait de brèves conversations routinières, mais, parmi elles, se trouvait la future femme d'Henri, Monique, ce qu'il ignorait bien sûr totalement à cette époque. Le hasard voulut que, lorsqu'il effectua son premier stage dans une école rurale, l'instituteur chargé de le former fût le père de sa future épouse. Celui-ci était d'ailleurs d'une rigide sévérité, faisant régner le silence dans sa classe en distribuant des gifles à tout élève n'ayant pas un comportement irréprochable. Cette manière d'enseigner déconcerta Henri, car il savait que ce n'était pas la bonne, mais il dut s'y plier.

Cette formation terminée, il fut prêt à enseigner. Malheureusement, il avait vingt ans, et fut donc convoqué pour effectuer son service militaire, à son grand regret. Il passa six mois en tant que soldat, enchaînant durement les exercices sportifs et l'apprentissage du maniement du fusil. Puis, il fut formé pour devenir officier durant six autres mois. Enfin, les six derniers mois, il apprit aux soldats à manier le fusil, ce qu'il avait fait à peine un an auparavant. Il trouva cela absolument inutile, et rentra à Reims en ayant l'impression d'avoir gâché un an et demi de sa vie.

À son retour, il commença à enseigner dans une école primaire. Les élèves étaient nombreux, et chaque classe comprenait une cinquantaine d'élèves, de différents niveaux. Henri devait organiser ses cours afin de se faire comprendre à la fois par des enfants de huit et de douze ans, ce qui compliquait sa tâche. Chaque matin, il se rendait à l'école en vélo, et croisait sur sa route Monique à qui il adressait toujours un signe de la main. Monique était une jeune femme aux cheveux bruns, courts et bouclés. Elle portait d'épaisses lunettes, derrière lesquelles des yeux bleus clairs observaient de façon curieuse. Au fil du temps, ils apprirent à se connaître un peu mieux en discutant durant des soirées. Les années passèrent, et Henri et Monique devinrent intimement liés. En 1957, ils décidèrent de se marier. Henri ne souhaitait pas de cérémonie religieuse, ce qui renforça les fortes tensions avec la famille de son épouse, qui, elle, était très croyante. Ces tensions existaient déjà depuis longtemps du fait des opinions politiques de mon grand-père qui s'était engagé en 1954 au Parti communiste, alors que la famille de ma grand-mère avait, elle, des idées fortement opposées à celles de ce parti. Malgré tout, ils se marièrent comme ils le voulaient, en petit comité, à la mairie de la ville. Ils décidèrent de faire construire une maison, éloignée du centre, et changèrent d'établissement. Durant cette période, ils eurent une vie paisible, ponctuée de réjouissances, comme l'arrivée de leur fille, en 1958, qu'ils appelèrent Frédérique, et dont les yeux bleu pâle se confondaient avec ceux de sa mère. Quelques années plus tard, Frédérique contemplait son petit frère, Olivier, né en octobre 1962.

Dans la mesure où Henri s'était engagé très tôt dans le Parti, il se mit rapidement en lutte contre le système capitaliste et pour la liberté d'expression des ouvriers. Très vite, Henri avait été amené à participer à la vie syndicale de sa profession. Il devint d'abord trésorier départemental, puis secrétaire et responsable de « la vie des enseignants », ce qui engendra beaucoup de responsabilités. Il participa à de nombreuses actions et manifestations contre la guerre d'Algérie, mais surtout à la grève générale de Mai 1968. Cette grève, menée pendant trois semaines, paralysa la France entière. L'école dans laquelle travaillait mon grand-père fut fermée et il participa activement aux révoltes. Il remarqua de grands changements à la suite de cette période, comme la libération de la femme dans la société et l'augmentation considérable des salaires. Malgré cela, la droite, un mois plus tard, remportait de nouveau les élections, à la grande déception de mon grand-père.



Puis, le temps passa. Henri se sentait fatigué, avait des difficultés à enseigner, et ses élèves dissipés ne faisaient qu'empirer les choses. Il se leva un jour et sut qu'il était temps pour lui de prendre sa retraite. Quitter ses responsabilités syndicales le rendit soucieux : que faire face à cette impression de vieillesse et d'inutilité qui allait, il le savait, devenir une obsession ? Il avait acquis, au long de ses années d'enseignement, assez de motivation pour entreprendre quelque chose dont il serait fier. Il voulait aider les gens en difficulté, de n'importe quelle manière, et chercha pendant quelque temps une idée qui lui permettrait d'assouvir ce désir. Un jour, cette idée lui apparut. Il avait été membre, en 1969, d'une nouvelle association qui contribuait à aider les personnes handicapées. Il contacta le directeur de l'association, qui, par hasard allait démissionner et cherchait une personne apte à le remplacer. Il lui expliqua le rôle de cette association qui était de gérer financièrement deux centres d'aide aux handicapés, et mon grand-père accepta, reconnaissant et soulagé.

En 1980, Monique tomba subitement gravement malade. Au début, ce n'étaient que de la fièvre et une certaine faiblesse qui l'empêchaient de se déplacer trop régulièrement, cela n'avait rien d'encore très alarmant ; mais l'inquiétude d'Henri grandit au fur et à mesure qu'il voyait les forces de son épouse décliner. Ils décidèrent finalement de consulter un médecin, celui-ci ne les rassura guère car il leur conseilla d'aller faire des examens, à l'hôpital.

Lorsqu'ils vinrent chercher les résultats, le médecin s'approcha d'eux et dit : « Je crains de ne pas avoir de bonnes nouvelles... »

- De quoi s'agit-il, docteur ? demandèrent mon grand père et ma grand-mère, d'une même voix anxieuse.

- Le cerveau est touché par une tumeur. »

Ils restèrent un instant interdits, les yeux dans le vague, n'osant croire à ce qu'ils venaient d'entendre.

« Mais... est-ce guérissable ? tenta Monique.

- Malheureusement, nous avons détecté la maladie bien trop tardivement... Il est donc peu probable que... »

Le docteur n'acheva pas sa phrase, sa voix se brisa, il sut que le couple avait compris.

La maladie était donc incurable.

Anéanti par la nouvelle, Henri consacra les dernières années de la vie de sa femme à s'occuper d'elle, à son chevet. Il savait que sa tristesse serait comme cette maladie, incurable.

Au-delà de sa tristesse, mon grand-père a su, au fil des années, franchir ce cap. Nos fréquentes visites chez lui l'aident, je crois, à retrouver le sourire. À cet instant, mon grand-père vit seul, il arrêtera bientôt ses fonctions au sein de l'association pour les handicapés. Il s'occupe beaucoup de son jardin, y cultive des fruits et légumes, et lorsque nous allons le voir, nous repartons avec un panier rempli de bonnes choses. J'ai passé une grande partie de mon enfance dans sa maison, fouillant dans le grenier pour dénicher des peluches, des jouets avec lesquels m'amuser. Je multipliais aussi les bêtises et n'accordais aucune importance aux réprimandes de mes parents. Une fois pourtant, alors que je faisais un caprice d'enfant gâtée et que mes parents tentaient désespérément de me calmer, mon grand-père prit un journal, et donna sur ma tête quelques petits coups avec. L'effet fut immédiat, mes cris cessèrent instantanément, car je crois avoir réalisé à ce moment que j'avais dépassé les bornes. Pour la première fois, j'étais face à une autorité autre que celle de mes parents, et surtout, elle émanait de mon grand-père, qui m'avait toujours gâtée. C'est ce contraste dans son caractère qui fait de lui une personne unique, qui m'est indispensable.

# Dursun Inal

## par sa petite-fille, Oya Binici.

*À la mémoire de Dursun Inal, mort à quarante-sept ans.*

*Mon grand-père est né en 1942 à Erzurum, en Turquie. En 1956, à ses quatorze ans, son père était déjà malade ; puis, à quinze ans, il perdit sa mère. Il alla à l'école jusqu'en primaire. Lorsque Dursun atteignit ses vingt ans, il partit faire son service militaire à Ankara. A son retour, à vingt-deux ans, il se maria avec Imos Aydogan. En 1964, Dursun eut son premier enfant : une fille nommée Fidan. Un ans plus tard, il partit de nouveau pour Ankara, où il travailla sur un chantier mais il revint à Eskisehir deux mois plus tard. Puis en 1966, Imos et Dursun eurent leurs deuxièmes enfants, deux jumeaux nommés Garip et Erdogan. Quelques temps plus tard, en 1971, à l'âge de vingt-huit ans, ils eurent leur quatrième et dernière enfant, une fille nommée Güler. Quand Güler atteignit neuf mois, Dursun partit en Allemagne pour travailler sur un chantier. Durant les quatre années où il vécut en Allemagne à Koln, après avoir démissionné de son travail de maçon, il travailla dans sa propre boutique, une quincaillerie.*

---

### **Un décès progressif et douloureux**

En 1981, Dursun perdit son père huit ans après que celui-ci fut tombé malade.

Puis les années passèrent, Dursun tomba malade à son tour. Son état de santé s'aggrava. Sa femme le prit en charge et se mit à travailler pour toute la famille. Au début du mois de juillet 1989, Dursun perdit la vie d'un cancer du foie.

En effet, le 3 juillet 1989, ma grand-mère entra dans sa chambre comme elle le faisait tous les matins pour réveiller mon grand-père qui devait prendre son petit-déjeuner. Après lui avoir parlé, l'avoir touché, elle se rendit compte qu'il avait rendu l'âme. Elle cria de toutes ses forces et tout le monde accourut dans la pièce. Toute la famille était là, en pleurs, emplie d'une infinie tristesse. Quelques heures plus tard, les voisins apprirent la mauvaise nouvelle et arrivèrent. Ils avaient le même chagrin que la famille. Tous les gens qui l'aimaient étaient en larmes. Ils disaient que c'était un homme exemplaire, toujours prêt à réconcilier les membres de la famille.

Le jour de son enterrement, l'atmosphère était glaciale, c'était comme si les rues avaient perdu leurs monuments, comme si la vie perdait de son sens ... Les femmes de la famille étaient autour de ma grand-mère pour la soutenir dans le deuil de son mari. Après son enterrement, les femmes de la famille préparèrent un repas pour la famille et les amis venus lui rendre hommage.

À quarante-sept ans, parti trop tôt, sans dire au revoir aux siens ... Depuis qu'il n'est plus là, ça n'est plus pareil. Repose en paix, Grand-père.

Je t'aime ...

### **L'homme**

Dursun était un homme grand et brave. C'était un homme fin qui se tenait avec élégance.

Il avait des cheveux bruns, des yeux noisette et un regard serein. Ses lèvres, fines, étaient recouvertes d'une moustache.

Il était très gentil, très généreux, très vaillant. Un homme au grand cœur et souriant.

### **Une enfance difficile**

Dursun Inal a passé son enfance dans un petit village qui se trouve près d'Erzurum, Koc Baba. Dans ce village, du temps de mon grand-père, il y avait des habitants pauvres qui travaillaient jour et nuit dans les champs pour rapporter quelques sous à la maison car, à l'époque, les familles étaient nombreuses et la famine fréquente. En hiver, plus il faisait froid, plus les conditions de travail étaient difficiles ; et de fait, beaucoup de personnes mouraient à cause de celles-ci, surtout les personnes âgées qui, bien que faibles, travaillaient toujours. En été, tout allait bien mieux malgré la sécheresse. Les villageois la redoutaient car, sans leurs récoltes, ils n'avaient rien. Le père de Dursun travaillait dans les champs comme tous les pères de famille. Dursun aidait son père dans son travail afin qu'il puisse terminer plus vite. Et, comme on disait à tous les petits garçons que lire et écrire leur suffisaient amplement, Dursun avait arrêté l'école en CE1. Dès ses dix ans, il avait commencé à aider son père et à apprendre le métier de paysan. Quelques années plus tard, sa mère décéda et à partir de ce jour-là, Dursun comprit qu'il devrait encore plus aider son père. Alors, il décida de lui montrer tout ce qu'il pouvait faire pour qu'il soit fier de lui, fier de son fils.

### **Un service militaire effrayant**

Dursun Inal, à vingt-deux ans, fut transféré à Ankara pour accomplir son service militaire.

Durant cette période, les jours lui semblèrent passer lentement. Sa bien-aimée lui manquait. Chaque jour, il écrivait des lettres à son père et à celle-ci pour leur raconter toutes les choses indicibles qui le faisaient tant souffrir. Il n'arrivait pas à trouver les mots pour leur dire que c'était infâme de voir ses amis mourir sous ses yeux, de les voir frappés à coup de matraque, passés à tabac, torturés, de les voir manger des excréments humains. La cause ? Ils avaient refusé d'exécuter les ordres donnés par un officier... Et pour lui c'était révoltant de voir cela ! Il ressentait de la peur, de la pitié car il croyait qu'il allait finir comme eux.

Deux mois passèrent, il bénéficia enfin d'une permission et rendit visite à sa famille avant d'être affecté à l'Académie militaire médicale où il devait terminer son service militaire dans une atmosphère plus calme.

### **Imos, la femme de sa vie**

Dursun a rencontré la femme de sa vie à dix-neuf ans. Il était très amoureux d'elle et elle de lui.

Mais malheureusement, deux ans après leur rencontre, il dut partir faire son service militaire.

Pendant ces deux ans, il resta amoureux de la femme qu'il aimait. Malgré ces deux années passées loin l'un de l'autre, ils restèrent unis. Et à son retour, ils se marièrent et eurent quatre enfants. En effet, à son retour du service, Dursun fut traversé par une idée qui allait changer sa vie : se marier. Il pensait à cela chaque soir car il savait qu'il avait trouvé la femme de sa vie. Il voulait franchir une nouvelle étape de sa vie avec elle, avoir des enfants, faire des projets d'avenir avec elle. Mais il ne savait pas comment allait réagir sa bien-aimée, il avait peur qu'elle dise non. Il sentait pourtant au fond de lui que cela était impossible car Imos l'aimait à en mourir. Il l'aimait trop mais ne savait pas comment faire sa demande. Il réfléchit longuement puis il l'appela et lui donna rendez-vous dans un restaurant. C'est-là qu'il lui demanda de l'épouser. Elle accepta et lui dit simplement, sincèrement : « A demain ». Et ce fut toute une vie.

## **Un départ inquiétant**

En 1971, Dursun Inal quitta son pays, qui lui était très cher, pour aller dans un pays étranger. Il partit en Allemagne, plus précisément à Koln pour cause de travail car à l'époque, dans son pays natal, c'était vraiment dur de trouver un emploi. Les gens décidaient d'émigrer dans d'autres pays dans l'espoir d'une vie meilleure. Un jour, il réfléchit longuement à l'idée que son ami Mehmet lui avait mis en tête : partir. Même s'il savait que cela serait dur, il devait affronter la difficulté car il avait une famille à nourrir. Le lendemain, il en parla à sa femme. Folle de crainte, elle ne voulait pas qu'il parte dans un pays étranger où il ne connaissait personne. Après avoir rassuré Imos, il prit un billet pour partir le plus tôt possible afin de revenir le plus vite possible. Quelques jours plus tard, il commença à faire ses valises pour un départ qui n'avait pas de retour précis. Et voilà que le jour J arriva, sa femme et ses quatre enfants étaient en larmes dans la peur que l'homme de la maison ne revienne plus. Voici les paroles que Dursun dit à son fils aîné avant de partir : « Au revoir, mon fils !

- Au revoir, père ! répondit Garip.
- Prends soin de toi, de ta mère et de tes frères et soeurs. À partir de maintenant, c'est toi le plus grand de la maison. Tu dois les protéger, tu es un homme à présent!
- Tu peux me faire confiance, personne ne leur fera de mal.
- Je t'aime, mon fils ! dit-il.
- Je t'aime, père, prends soin de toi ! »

Et Dursun partit...

## **Son émigration à Koln, Allemagne**

Quelques heures plus tard, il arriva en train en Allemagne avec son ami Mehmet. Déjà sa femme et ses enfants lui manquaient beaucoup. Mais il savait qu'il était là pour leur avenir car c'était pour eux, pour qu'ils puissent vivre bien et mieux, qu'il était parti. Il savait ce que c'était que de vivre dans une toute petite maison à six. Très dures aussi étaient les conditions de vie à cette époque : la famine, le manque d'argent, les mauvaises conditions d'hygiène. Beaucoup de gens en mouraient. Il avait confié sa famille à son plus grand fils Garip car il avait confiance en lui et il pensait qu'il n'aurait à se soucier de rien. À la gare, ils prirent un taxi qui les emmena chez un ami de Mehmet. C'est lui qui allait leur dire où travailler et où dormir. Après les avoir invités à boire et à manger, Ali, l'ami de Mehmet, les conduisit dans un hôtel proche de chez lui et leur dit de venir au travail le lendemain à six heures du matin car le travail sur un chantier commençait tôt et se terminait tôt vers dix-sept heures. Ils montèrent chacun dans leur chambre et s'endormirent aussitôt, exténués.

## **Nostalgie**

Je vous présente la solitude de Dursun Inal qui a bien reçu toutes les lettres et les photos de sa famille. Il pense à elle. Les semaines deviennent des mois. Manque de courage face à la chance qui fuit, il le sait, il s'en mord les doigts... Il confie sa tristesse et sa peine à Dieu. Il sent qu'il va craquer, enfermé dans cette baraque de chantier. Pour se rassurer, il se dit que ça n'est pas grave, que ça passera. Plus il a mal, plus il écrit à sa famille. Il se sent si seul. Il sait que par le passé certaines personnes qui lui étaient très chères l'ont trahi mais il sait qu'il a déçu aussi. Alors il fait semblant et il oublie les coups durs, les blessures. Même si le luxe ne tapissait pas les murs, sa maison en Turquie était pleine d'amour, d'Imos et des enfants. Maintenant il est seul. Sa famille lui manque énormément. Le sourire de ses enfants sur les photos lui donne des frissons. Les rires et les pleurs partagés avec eux lui manquent. Dans sa mémoire il n'a que des souvenirs de ce qu'il a vécu et reçu. Rien d'autre... Juste les mots qu'il a prononcés avant son départ : « Sizi seviyorum, kendinize iyi bakin. » (Je vous aime, faites attention à vous.)

## **Un travail acharné**

En 1975, quelques mois après la naissance de leur dernière enfant, Güler, Dursun partit en Allemagne en laissant sa femme et ses enfants mais cette fois-ci, il allait revenir une semaine plus tard car Dursun, durant les quatre années où il vécut à Koln, avait ouvert sa propre boutique, une quincaillerie. Dans cette boutique, on trouvait presque tout, des clous, des marteaux, des tournevis... Mon grand-père y faisait travailler des gens qui n'avaient plus de travail. Il aimait aider les gens pauvres, il avait été dans le même cas que ces gens-là sauf que, lui, personne ne l'avait aidé, il avait dû se relever seul et créer sa propre quincaillerie ! Maintenant ça allait mieux, il avait les moyens d'offrir tout ce qu'il pouvait à sa famille. Il faisait des allers-retours réguliers entre l'Allemagne et la Turquie. Il disait toujours que, même si on n'a pas les moyens d'aider les gens, il faut prier pour eux ! Seul Dieu peut ouvrir les portes du bonheur, disait-il.

*C'est ainsi que le récit des principaux aspects de la vie de mon grand-père s'achève. Et toi, lecteur je te remercie de l'avoir lu et j'espère qu'il t'aura plu.*

# Saada Maghnia

## par son petit-fils, Mohamed Saada Bouchikhi.

---

*En 1918, le monde accueillit un héros, mais à ce moment-là, il n'était pas encore reconnu comme tel. Il n'avait pas encore entrepris les exploits héroïques et courageux qui l'ont rendu si exceptionnel. Ce futur héros était et sera toujours mon grand-père; il s'appelait Saada Maghnia, né dans un village au nord de l'Algérie, Kharla. Sa vie commença comme celle de n'importe quel jeune Algérien de son époque. Sous la colonisation française.*

Ecoutez comment son histoire aventureuse, guerrière, exaltante commença. Dès l'âge de treize ans, il se maria avec sa cousine, non par amour ou par tradition, mais simplement pour qu'elle ne fût pas violée par les soldats français qui venaient se sustenter, s'alimenter et se reposer dans les maisons souvent pauvres ; quand ces derniers ne trouvaient pas cela, quand ils ne satisfaisaient pas leur faim, ils satisfaisaient leur désir fulgurant. Un matin calme et placide, la femme de Grand-père sortit pour acheter de quoi ravitailler la famille. Subitement, une fusillade rude et violente entre moudjahiddines et soldats français éclata. Des balles hâtives, vénéneuses et cyniques s'immiscèrent à tous les coins de rue. Cette fusillade fit plusieurs morts dont cette femme, si jeune et belle. Quand Grand-père apprit la tragédie, la première chose qui lui vint à l'esprit, fut d'exposer les paumes de ses mains au ciel en disant : « Dieu tout puissant et adoré du monde, accordez-moi la force pour achever cette guerre qui diffame mon peuple et qui pollue la terre que vous nous avez offerte pour nous reproduire, nous nourrir et non pour souffrir ». Plus les jours passaient, plus il ressentait une haine qui se propageait en lui. Mais ce ne fut pas ce jour-là qu'eut lieu la fameuse rencontre avec le venin qui allait changer sa vie.

La véritable rupture eut lieu en 1934, c'est à l'âge de seize ans qu'il connut la tristesse et le désir de révolte. Ce fut lors d'une descente de soldats français dans les maisons ; ils cherchaient si un citoyen algérien procurait des armes aux moudjahiddines. Grand-père était chez son meilleur ami lorsque cette vérification eut lieu, un de ces soldats français entra dans la maison où il déroula un papier officiel contenant des instructions et lut d'une voix solennelle : « Citoyen, veuillez nous prévenir si un terroriste algérien ou des armes sont cachés dans votre demeure ; qui s'opposera à cette fouille sera exécuté sur le champ. » Le père de son ami dit à voix haute en ridiculisant le soldat : « Si j'avais une arme dans ma demeure, il se pourrait que je te place un troisième œil sur ta tête. » Bien sûr, le soldat prit cela mal ; justement, c'était le but recherché par le père pour faire diversion afin qu'un moudjahid pût s'enfuir de la maison qui lui servait de refuge, mais ce plan tourna très rapidement au drame : au moment où le moudjahid franchit le seuil de la porte, un soldat l'aperçut et l'interpella d'une voix fulminante. Un silence, un coup de feu, puis les visages funèbres. Le moudjahid s'écroule et le père se précipite vers lui pour amortir sa chute, un deuxième coup de feu est tiré. Le soldat, pris de panique, perd le contrôle de ses gestes et abat le père. L'ami de Grand-père ne put retenir la haine et la vengeance qui le prirent en otage ; il s'empara de l'arme du moudjahid et d'une voix angélique cria : « Noooooooooon, pas toiiii, wellldi ! ». Un deuxième soldat tira le troisième coup de feu. Grand-père, choqué par cette violence traumatisante, s'évanouit sur le coup en gravant les visages des soldats dans sa mémoire. Il reprit conscience quelques minutes plus tard sans ouvrir les yeux, il se disait : « J'ai fait un cauchemar horrible, je vais ouvrir les yeux et toutes ces choses obscènes et morbides seront parties de ma tête, faites que ce soit un mauvais rêve. » Il ouvrit les yeux et vit son ami, le père, du sang et la mère effondrée, en larmes : ses deux êtres les plus chers avaient disparu à tout jamais.

Ce jour-là, les deux anges furent enterrés dans le cimetière traditionnel de la famille où reposaient

plus de quatre générations et où la vie de Grand-père prit une dimension héroïque. Pendant les funérailles, il dit à la mère qu'il les vengerait de cette altercation meurtrière qui lui avait pris ses bien-aimés et elle lui répondit : « Mon fils, ne fais rien qui puisse t'enlever ta belle et jeune vie. » Il lui répondit par une phrase brave : « Oui, mais ne rien faire a aussi des conséquences, si ce n'est pas ma vie qui est retirée de ce monde, alors ce seront plusieurs autres vies qui seront sacrifiées dans l'attente d'une personne pour les libérer. » Ce n'était pas une personne qui allait les sauver mais des milliers de moudjahiddines qui donnaient leur vie pour en sauver des millions ; jour et nuit, ils se faisaient torturer pour assurer notre sécurité, au fil du temps ils prirent plusieurs noms comme les Anges gardiens ou bien les Libérateurs, les Rédempteurs, je peux même les appeler de nos jours l'antivirus de la colonisation.

\*

\* \*

L'homme qui se tenait devant sa boutique ne voulait qu'une clientèle bourgeoise, ce qui veut dire fortunée, il voyait de l'argent partout, il envisageait les objets à leur prix et non à leur élégance. Il barricada l'entrée en pensant que le mot *argent* ne résonnait pas dans leurs bouches. Puis, il dit avec une voix grave : « Puis-je vous aider ? » Avec gentillesse et de la façon la plus polie, Grand-père lui répondit : « Non merci, nous savons quoi prendre.

- Bien sûr, bon... maintenant on circule, y'a rien à faire ici !

- Désolé, je vous ai mal compris.

- Tu as bien compris ! J'ai dit, on bouge de là, sinon j'appelle la police, et vous savez bien qui va perdre gros." Là, il n'avait pas tort, c'est toujours ceux qui étaient sans-le-sou qui étaient perdants. Au moment où Grand-père allait riposter, une main l'arrêta en lui disant : « Laisse tomber, cet homme te causera des problèmes. » C'était la femme qui travaillait à la gare militaire, une vieille connaissance, cette femme s'appelait Khadîdja. Elle l'invita, avec tous ses amis, à boire un verre dans un bar qui appartenait à son père. Une fois qu'ils furent entrés dans le bar, elle leur présenta quelques hommes des environs. Grand-père lui donna un rendez-vous pour le week-end suivant.

De nombreuses années passèrent et avec elles, d'innombrables changements. Grand-père a vingt-et-un ans, son groupe de moudjahiddines compte plus de quinze recrues, ces quinze recrues travaillaient toutes pour le gouvernement français. Il avait réussi cela grâce à une personne, une personne fiable. Oui, la femme de la gare militaire, après toutes ces années, avait été importante pour Grand-père. Elle lui avait, en effet, trouvé un travail à la gare qui lui avait permis de rencontrer de nombreux chefs militaires qui pouvaient infiltrer le gouvernement français. Il avait ainsi des yeux en tout lieu. Le plan de Grand-père commençait à prendre forme. Ses moudjahiddines l'appelaient « le caméléon » ou bien « l'ange gardien ». Un jour que Grand-père allait travailler à la gare avec sa douce et belle Khadîdja, une sirène retentit. Septembre 1939. La Seconde guerre mondiale était à leurs portes, le cœur de Grand-père s'arrêta presque car il savait ce qui l'attendait. Il allait devoir combattre, combattre pour le pays qui lui avait enlevé tout ce qu'il avait de plus cher, de plus beau. Grand-père savait qu'il ne lui restait pas beaucoup de temps pour profiter pleinement de sa vie, surtout celle avec Khadîdja. Malgré cette période de haine, de sang, de tristesse qui s'annonçait, Grand-père prit la main de Khadîdja et l'emmena dans son endroit préféré qui se trouvait tout en haut de la montagne de l'Oeil du Moudjahid. Au sommet, Grand-père serre Khadîdja contre lui, il lui dit des mots croquants et savoureux. Ma mère a noté tous ces poèmes, elle me les a récités : « Je suis perdu, vois-tu, je suis noyé, inondé d'amour ; je ne sais plus si je vis, si je mange, si je respire, si je parle ; je sais que je t'aime. » ou encore : « Nos chemins se sont croisés, nos yeux se sont accrochés, ton sourire est devenu mon soleil, ta tendresse, une grande merveille, Je t'offre, dans mes mains, mille baisers câlins pour que jamais tu n'en sois privée. » Mais celui qui m'a le plus séduit, envoûté – je le mangerais comme une glace au chocolat recouverte de caramel fondu – est une sorte de berceuse pour Khadîdja. Grand-père lui disait avec une voix stupéfiante et douce : « Tout a commencé quand nos regards se sont croisés, tu as renversé mon cœur, tu l'as fait chavirer. Un vent d'amour m'a fait perdre la tête. Notre histoire est née pour ne plus s'arrêter. Notre amour grandit de

jour en jour. Je te laisse entrer dans mon cœur et le ferme à double tour. Tout devient beau et merveilleux quand je vais me noyer au large de tes yeux. Des sentiments encore ignorés se sont créés, il faut les conserver et ne jamais les briser. Dans tes bras je pars m'envoler, dans un monde doux et sucré. La flamme de mes yeux s'est allumée le soir où nos lèvres se sont touchées. Aujourd'hui le destin nous appartient. À nous seuls, de savoir prendre le même chemin. Mon amour pour toi est le plus grand. Je n'ai aucun doute sur mes sentiments. Je t'aime. » Ces poèmes mijotés par Grand-père sont encore plus beaux en arabe.

Après une soirée inoubliable, le lendemain à l'aube, des soldats français frappèrent à la porte de Grand-père. Il comprit que c'était l'heure du grand combat terrifiant provoqué par le règlement insatisfaisant de la [Première Guerre mondiale](#) et par les ambitions expansionnistes et hégémoniques des trois nations de l'[Axe](#), l'[Allemagne nazie](#), l'[Italie fasciste](#) et l'[Empire du Japon](#). Sa vie, ses souvenirs commencèrent à défiler. En temps normal, ce sont les mourants qui sont censés avoir ce genre de vision, lui-même ne comprit pas, mais s'il y avait une chose dont il pouvait être certain, en franchissant cette porte, c'était qu'il ne serait plus jamais le même. Chaque coup de canon, chaque homme sacrifié, chaque terreur qui émergeait, viendraient à faire disparaître l'homme qu'il était et les projets qu'il avait eus pour son pays ; plus rien ne serait pareil, et seul son amour pour sa patrie et sa femme subsisteraient, parce qu'ils dépassaient la raison, la logique, ils faisaient partie de l'âme qui l'animait.

Au moment où il décida de franchir la porte, une main délicate, soyeuse, le retint. Quand il se retourna pour faire face à cette main, de tendres lèvres douces et avides se plaquèrent sur les siennes et ne s'en décollèrent que pour que leurs deux êtres puissent reprendre leur souffle. Il se laissa alors plonger dans les yeux de celle qu'il chérissait entre ses bras, il inhala le parfum de ses cheveux, il grava chacun de ces instants dans sa mémoire et oublia tout le reste. Il voulut lui dire à quel point elle comptait pour lui mais aucun mot assez fort ne lui vint à l'esprit. C'est elle qui prit la parole en l'appelant « mon roi », il répondit : « Oui, ma reine. » Elle lui donna un collier, puis elle lui dit : « Reviens avec lui, mais je ne tolérerai pas qu'il revienne sans toi. » Il ne répondit pas, il se contenta de la prendre par la taille et déposa un long et tendre baiser sur son front, il ne voulait pas lui faire une promesse qu'il ne serait peut-être pas en mesure de tenir, car s'il la formulait, il serait tenu de la respecter et ne pourrait donc pas se donner corps et âme à cette guerre qui l'emportait déjà au loin. Il partit sans se retourner.

Au loin, une centaine d'hommes l'attendaient, il prit la tête du cortège vers la caserne de l'armée française où ils devaient passer un test afin d'évaluer leurs aptitudes et être entraînés à l'affrontement final. À leur arrivée, des soldats leur jetèrent tenues et armes par terre comme à des chiens. Malgré cette guerre qui aurait dû les unir, les rancunes entre ces deux nations perduraient. Ses compagnons, profondément blessés, allaient riposter mais Grand-père leur dit tout bas une citation qu'un jour une femme lui avait soufflée, une citation d'un dénommé Shakespeare : « Si nous [vivons](#), nous [vivons](#) pour [marcher](#) sur la [tête](#) des [puissants](#)... [Car](#) les [puissants](#) ne [travaillent](#) qu'à [marcher](#) sur nos [vies](#) » et il ajouta : « Ce n'est que le début, cette guerre-là n'a pas encore commencé ; tâchons de nous concentrer sur le présent. » Bien sûr, à ce moment-là, il ne savait pas encore à quel point celle-ci viendrait vite et bien plus terrible que tout ce qu'il avait déjà affronté. Ils s'apaisèrent et ramassèrent par terre ce qui leur était désigné, tout en méditant ce que Grand-père venait de leur dire. Ils furent divisés en plusieurs groupes. Les Français furent surpris de constater qu'ils avaient l'air d'être bien plus entraînés à tenir une arme qu'ils ne le pensaient, mais ils décidèrent qu'ils s'en inquiéteraient plus tard. À ce moment, cela relevait plus de l'avantage que de l'inconvénient. Grand-père fut désigné comme le chef de son groupe puisqu'ils ne pouvaient passer outre l'assurance et la grandeur qui émanaient de lui. Une fois la nuit tombée, ils allèrent dormir sur des lits de camp qu'on leur attribua mais aucun d'eux ne put trouver le sommeil ; toutes leurs pensées étaient accaparées par le lendemain, un lendemain qui les emmènerait vers leur destinée, loin de leur famille, de leur patrie si chères à leur cœur. En cet instant de sacrifice, une autre citation, que Grand-père leur avait un jour donnée, leur vint à l'esprit : « [Peu importe](#) l'[ampleur](#) du [sacrifice](#) ; ce qui [compte](#), c'est la [grandeur](#) du [but](#) que l'on s'[assigne](#) . » Or, tous savaient que ce but, défendre les leurs, méritait ce sacrifice.

Quatre ans passèrent, quatre ans qui donnèrent naissance à de véritables soldats entraînés à tuer et à



infiltrer, des résistants pas seulement en âme mais aussi en action. Seulement, s'il y a une chose qui perdura durant ces années, ce furent les insomnies. Nul ne pouvait l'ignorer, elles étaient l'ombre de la guerre, et une raison de plus pour combattre ; chacun voulait retrouver la paix du sommeil tout en ayant conscience qu'il ne serait plus jamais le même. Mais Grand-père ne connaissait nulle peur, sauf celle vis-à-vis de son créateur, le Grand et Miséricordieux.

Plus l'échéance de la fin de la guerre approchait, plus le ferrailleur émergeait en chaque combattant français ou algérien. Le 3 juin 1943, le Comité National Français de Londres et le Commandement Civil et Militaire d'Alger fusionnèrent sous la coprésidence des généraux De Gaulle et Giraud dans le Comité Français de la Libération Nationale (CFLN) installé à Alger. Grand-père et ses compagnons de guerre durent aller en Tunisie pour combattre l'ennemi. Dans le camion, ils étaient treize hommes braves et forts, Arabes musulmans et Français chrétiens, blancs comme noirs, tous rassemblés pour la bataille sanglante. Une fois arrivés à Sfax, ils furent bombardés par des créatures métalliques volantes créées par la main de l'Homme, qui crachaient du feu et ôtaient la vie. Tout autour d'eux explosait, maisons avec leurs habitants, parents, enfants. Ne sachant que faire pour les stopper, ils creusèrent des tranchées et cherchèrent des endroits qui résisteraient aux bombardements. Ils évacuèrent les survivants vers ces abris. Puis, ils allèrent combattre. Le 13 mai 1943, suite à de longs et meurtriers jours de combat, la Tunisie fut débarrassée des ennemis, les alliés devinrent maître de l'Afrique du nord et purent donc entreprendre de nouvelles opérations. Leur nouvel objectif fut la Sicile. Ils arrivèrent en Italie ; Benito Mussolini attendait Grand-père et ses frères de guerre. Ceux-ci arrivèrent au pays qui a la forme d'une botte, plus confiants et déterminés que jamais, ils n'étaient plus seuls, les plus grandes puissances mondiales combattaient à leurs côtés, l'armée américaine dirigée par le général Patton, l'armée britannique du général Montgomery et la résistance de De Gaulle étaient avec eux.

Ils accordèrent néanmoins une minute de silence à ceux qui n'avaient pas pu survivre à la traversée, puisque lors de celle-ci, ils avaient été bombardés par des raids aériens. Puis, les bombardements reprurent de plus belle, faisant de nouveaux blessés. Grand-père assista impuissant au spectacle et pour la première fois depuis la dernière tuerie, ses larmes se déversèrent et un cri de désespoir et de colère explosa dans sa poitrine. Se relevant, serrant le collier autour de son cou, il cria : « Je [tiens](#) ce [monde](#) pour ce qu'il est : un [théâtre](#) où [chacun doit jouer](#) son [rôle](#), si le mien est de mourir en cet instant, j'accueille cette mort avec un tendre baiser ». Puis, il se mit à combattre avec les siens. Les Allemands se retirèrent peu à peu, les alliés réussirent à éradiquer leurs adversaires grâce à l'opération Mincemeat, opération qui avait pour but de faire croire à l'OKW, le commandement suprême des [forces armées allemandes](#), que les Allemands avaient réussi à intercepter des documents hautement confidentiels qui détaillaient avec précision les futurs plans d'invasion de la Sicile qui, en réalité, étaient tout autres.

Après cette victoire, le cœur léger, Grand-père se laissa emporter par les ténèbres qui l'envahissaient. Quelques jours plus tard, peut-être des semaines, il ne pouvait savoir, il se réveilla entouré d'odeurs familières. Se laissant emporter, il ferma plus fort les yeux tout en priant que l'illusion perdure le plus longtemps possible. Quand il décida de les ouvrir, sans pour autant se relever, il eut la surprise de constater que rien n'avait disparu, et qu'il se trouvait chez lui, sur sa terre natale, dans la maison qu'il partageait avec son unique amour auquel il n'avait cessé de penser depuis son départ. Peu à peu, ses derniers souvenirs lui revinrent et il se demanda comment il avait pu arriver là alors qu'il s'était effondré sur le champ de bataille. D'un seul coup, son visage se pétrifia et il dit : « Est-il possible que je sois mort ?!! Et que ceci soit le moment de répit que je reçois pour récompense avant d'être jugé par mon Dieu, le très grand et miséricordieux. » Puis il fit le calme dans sa tête et lui vint à l'esprit son amour auquel il n'avait pu dire réellement adieu et il serra fort le collier autour de son cou, mais à ce moment précis, *elle* se matérialisa et *il* oublia tout. Il se redressa, la prend dans ses bras et embrasse la moindre parcelle de son corps et dit : « Je suis désolé, mon amour, désolé de ne pas t'avoir fait la promesse de revenir » et il se mit à pleurer. La main de Khadîdja prit ses cheveux entre ses mains et le caressa tendrement et lui dit : « Je sais, mon amour, que tu dois être confus et que tu ne te souviens pas de grand chose depuis la fin de la bataille, ils m'avaient prévenue. » Il la

repoussa légèrement pour mieux la regarder et lui faire face : « Je ne suis donc pas mort ??!!! Je suis vraiment vivant, ici avec toi ; tout est terminé ?? Et nos amis ont-ils survécu ?? » Elle lui répondit : « Je sais que tu as mille questions, mais assieds-toi, laisse-moi encore profiter de ces bras qui m'ont tant manqué et récupérer mon collier. Tout compte fait, tu as bien fait de ne me faire aucune promesse, la joie de te retrouver n'est que meilleure.» Ils restèrent pendant un long moment enlacés puis elle se releva et lui tendit une lettre : « Cette lettre répondra à toutes tes questions, et me rend redevable pour le restant de mes jours à la personne qui l'a écrite».

Mon grand-père s'empara de la lettre, la contempla un moment sans l'ouvrir par peur des nouvelles qu'elle pouvait lui apporter ; puis, il prit une grande inspiration, l'ouvrit et lut à haute voix :

*Mon cher ami,*

*Tout d'abord, permets-moi de te présenter mes excuses pour ne pas me tenir à tes côtés et t'expliquer comment tu es arrivé ici et à quel point je te serai toujours reconnaissant de m'avoir sauvé la vie. Te souviens-tu du jeune homme français, François, que tu as sauvé sur le champ de bataille ? Une balle m'avait atteint à la jambe ; tous m'avaient laissé pour mort mais toi tu t'es retourné, m'as porté et mis à l'abri. Depuis je n'avais pas eu l'occasion de pouvoir te témoigner ma gratitude. Mais le destin en a décidé autrement puisque lors de la bataille en Italie, je suis tombé sur ton corps gisant sur le sol, je t'ai relevé avec tes amis et amené à un poste de secours car ton corps était très affaibli et il te fallait des soins, d'urgence. Ils t'ont soigné pendant plusieurs jours et dès que ton corps a été assez fort pour supporter un voyage, nous t'avons transporté chez toi. Comme tu étais dans le coma, tu ne peux pas te souvenir de tout cela. Je te rassure, la guerre est bien finie car les alliés ont libéré Paris, et toute la France de la zone d'occupation, les nazis ont perdu, la plupart se sont rendus et d'autres ont pris la fuite ; en ce qui concerne Hitler, ils disent qu'il s'est suicidé mais son corps n'a pas été retrouvé. La guerre a pris officiellement fin mais il reste énormément de choses à régler pour se remettre d'une telle période. Il y a encore des répercussions, les dirigeants de la Résistance doivent se réunir pour en discuter. Voilà qui résume l'essentiel, je dois te dire adieu, mon cher ami, en espérant ne jamais te revoir dans de telles conditions mais comme l'histoire de l'humanité nous l'a très bien appris, une guerre en appelle malheureusement toujours une autre, j'espère simplement que nous serons encore dans le même camp. Profite de ces moments de répit comme si c'était les derniers... Adieu.*

*François.*

Après un bref moment de silence, Grand-père prit la parole : « Que Dieu puisse t'entendre, parce qu'en temps de guerre, j'ai bien peur que ce ne soit le devoir qui ne l'emporte sur l'amitié... »

Puis il se retourna vers ma grand-mère et la prit dans ses bras en lui soufflant à l'oreille : « À jamais, mon amour éternel »

# Fathia Mersni, par sa fille, Myriam Chaabi.

Je dédie ce récit à mon père qui m'a élevée.  
Je le dédie aussi à ma deuxième mère qui a toujours été là pour moi durant toutes ces années.

## À toi maman,

J'étais si petite, je ne comprenais rien.  
Nous étions toutes les deux séparées par la mer.  
Quand j'ai appris la nouvelle, je n'avais que trois ans.  
J'étais dans l'âge innocent.  
J'ai pleuré, mais pas pour toi,  
J'ai pleuré parce que ta mère le faisait.  
Ton absence est encore en moi.  
C'est comme s'il me manquait une partie de moi.  
Je t'en veux de m'avoir laissée.  
J'envie les personnes qui ont la chance d'avoir leur mère.  
En tous cas, je ferai tout pour que tu sois fière de moi.  
Tu es gravée dans mon cœur, à jamais.  
Je t'aime.

---

Je m'appelle Fathia Mersni. Je suis née le 22 septembre 1965 à Tunis, plus exactement dans le quartier de la Marsa. Ma vie a été à la fois excitante et triste. Mais mon plus grand regret est celui de ne pas m'être préservée pour voir grandir mes filles, Jamila et Myriam. Mais pour que vous compreniez mes propos, je vais vous raconter ma vie.

### Chapitre 1 : Ma jeunesse

Je suis l'aînée d'une grande famille de quatre enfants ; mon frère s'appelait Fathi, et mes sœurs Sonia et Samia. Mes parents se nommaient Massouda et Mnaouar. Dans mon enfance, on vivait tous dans le quartier de la Marsa ; quand je dis tous, je veux dire mes parents, mon petit frère et moi – mes sœurs n'étaient pas encore nées. Quand j'eus trois ans, mon père décida de migrer en France. Ma mère qui l'aimait énormément fut très affectée par son départ. Mais mon père lui promit de venir la chercher. Mon petit frère et moi étions trop petits pour comprendre. En trois ans, mon père se fit une situation, il exerçait le métier de chauffeur de taxi à Paris, il trouva une maison et sa situation administrative fut régularisée. Nous grandîmes dans les bras de ma mère. Je me rappelle de notre maison. Il y avait une grande porte noire, et derrière cette porte une grande cour. Tout autour, se trouvaient les chambres de mes oncles ; au fond de la cour, les toilettes, la salle de bain et la cuisine. Pas très loin de la grande porte noire, un escalier menait chez nous. Comme mon père était l'aîné, il avait construit sa maison, qui était spacieuse et moderne, au-dessus de celle de ma grand-mère.

Un jour, ce fut à nous de partir. Ce jour-là fut très triste pour ma mère, car sa mère était malade et elle avait peur de ne plus la revoir. Vers midi, nous dûmes au revoir à tout le monde. Quand ces longs

adieux prirent fin, un taxi nous conduisit à l'aéroport. Cette journée était étouffante. Pendant tout le voyage, j'admirais ma mère. Elle était si belle ! Ce qui me plaisait le plus chez elle, c'était ses beaux et longs cheveux. J'avais les mêmes et plus tard ma fille Myriam en héritera aussi. Le voyage me sembla court car rapidement je m'endormis. Après deux heures de vol nous étions arrivées. Quand nous descendîmes de l'avion, un sentiment de tristesse m'envahit. Il faisait gris et moche, c'était tout le contraire de chez moi. Par la suite, nous entrâmes dans notre future maison. Les années filèrent à toute allure. Contrairement à ce que je pensais, je m'intégrai assez facilement, je me fis des amis et une nouvelle vie. Mais cela ne me fit pas oublier ma famille et mon pays. Ils étaient toujours dans mon cœur.

## **Chapitre 2 : Un retour au pays décisif**

Pendant deux mois, ma mère et moi préparâmes les vacances, qui étaient en fait notre premier retour au pays depuis quinze ans. J'avais grandi depuis. J'étais partie alors que je n'étais qu'une petite fille et maintenant j'allais y retourner et j'étais une jeune femme.

Enfin le jour J arriva. Nous prîmes le vol de quinze heures en direction de Tunis. Ce jour-là, j'étais la plus heureuse du monde. Nous passâmes de merveilleuses vacances. Je ne souhaite cependant pas trop en parler car ce fut durant ces vacances que je tombai amoureuse de mon second mari. Après la mort de Brahim, mon premier mari, son frère demanda ma main à mon père. C'est une tradition, lorsque le défunt a un frère, celui-ci peut se marier avec sa femme pour s'occuper d'elle et de ses enfants si elle en a. Le mariage avec le frère de mon mari était prévu pour l'été. Mais ça ne s'est pas passé comme prévu, car c'est pendant ces vacances que je rencontrai Nagui. Ce fut une rencontre surprenante et décisive ! Mais avant d'évoquer cela, je vais vous parler de Brahim, le premier homme de ma vie.

## **Chapitre 3 : Brahim**

J'avais seize ans alors. J'allais au lycée. Tous les jours, mes amies et moi empruntions le même chemin. On riait tout le temps. Ces années-là furent les plus belles de ma vie. Je ne me souciais point de la vie. Un jour, je décidai d'aller seule au lycée ; de temps à autre, en effet, j'aimais être seule. Tout à coup, je me rendis compte qu'un jeune homme me suivait, il était insistant et m'importunait. Quand soudain un autre jeune homme arriva derrière lui et lui demanda de me laisser tranquille, mais celui-ci s'obstina. Alors l'autre jeune homme sortit un couteau qui fit fuir l'importun. Quand je voulus le remercier, nos regards se croisèrent, quelque chose de bizarre se produisit. Pendant trente secondes, nous ne parlâmes pas. Je sentis mon cœur battre la chamade. C'est alors qu'il me dit : « Salut, moi c'est Brahim, et toi ? »

- Moi, c'est Fathia, répondis-je d'une voix tremblante.

- Bon ben, j'ai à partir, à la prochaine, Fathia. »

Brahim, c'était le nom de celui qui me ferait rêver pendant trois ans. Après un an et demi de fréquentation, il vint demander ma main à mon père. Au début, mes parents étaient réticents, ils pensaient que j'étais trop jeune. Mais notre amour triompha et nous réussîmes à les convaincre. Nous nous mariâmes. Ce jour fut le plus beau jour de ma vie ! J'étais comblée de bonheur. Après le mariage, je vécus un conte de fée dans les bras de mon prince. Deux ans passèrent, je tombai enceinte. Mais pendant cette grossesse, il m'arriva quelque chose de terrible.

Alors que j'étais à l'hôpital, ma vie a basculé. Pendant cette hospitalisation, Brahim décida de dormir chez mes parents. Un soir alors que tout le monde dormait, une voix masculine venant du bas de l'immeuble appela Brahim.

Ma mère me raconta que Brahim descendit rejoindre son interlocuteur et qu'il ne remonta pas de la nuit. Le lendemain, un voisin frappa à la porte et avertit mes parents qu'il y avait un mort dans le hall. Quand ma mère descendit, elle vit mon mari baigner dans son sang, à plat ventre avec un couteau planté dans le dos. A l'hôpital, ce matin-là, j'avais comme un mauvais pressentiment. Habituellement, Brahim venait me rendre visite tous les matins, mais ce jour-là, je passai la matinée seule. Vers deux heures de l'après-midi, ma mère me rendit visite, on pouvait lire sur son visage une étrange tristesse, je

lui demandai des nouvelles de Brahim, celle-ci me dit qu'il avait trouvé un nouveau travail et qu'il ne pouvait pas venir me voir. Une semaine après je sortis de l'hôpital. Quand nous arrivâmes à la maison, j'avais l'espoir de revoir vite mon homme, mais il n'était pas là... Ma mère me prit à part et me dit toute la vérité. A ce moment-là, tout s'effondra autour de moi, ce fut un terrible choc. Chaque soir, je me remémorais les instants passés avec lui. Je n'avais plus goût à la vie. Je ne mangeais plus, je ne dormais plus, je ne parlais plus. C'est comme si on m'avait enlevé une partie de moi. La vie m'était devenue insupportable, la seule chose qui me faisait continuer à vivre était le bébé. J'accouchai de ma première fille en deuil.

#### **Chapitre 4 : Ma rencontre avec Nagui**

Après la mort de Brahim, je n'avais plus goût à la vie. Je me laissais donc balloter par mon destin. Ma rencontre avec mon deuxième époux se passa l'été. Me voyant sombrer dans la mélancolie, les miens m'obligèrent à les suivre en Tunisie. Djamilia n'avait pas encore un an. Nous partîmes donc tous ensemble en vacances. D'un côté, je n'avais aucune envie d'y aller, mais d'un autre, il me fallait changer d'air. Ma famille faisait tout pour me rendre moins malheureuse, mais en vain. J'avais en moi une haine qui s'était installée. Jusqu'au jour où je rencontrai Nagui. Nagui est un cousin éloigné. Un jour, ma mère proposa d'aller à Ghardimaou. Nous prîmes donc la route vers deux heures de l'après midi. Dans la voiture nous étions tous serrés, je m'en rappelle comme si c'était hier. Ce long voyage qui dura trois heures allait m'emmener vers mon destin. Vers cinq heures, nous arrivâmes enfin à destination. Le lendemain, mes parents nous annoncèrent que nous allions faire des visites à la famille, qu'ils n'avaient pas vue depuis deux ans. Nous nous rendîmes chez la cousine de ma grand-mère qui se nommait Rebeh. Nous entrâmes dans la cour, les enfants jouaient dehors. Dans le salon, il n'y avait que des adultes. Quand nous étions sur le point de partir, un jeune homme fit irruption dans le salon, il était jeune et beau. Timide, je n'osai parler. Ma grand-tante nous le présenta, c'était son fils. Puis nous quittâmes la maison après de longs adieux. La semaine se passa en visites.

Bizarrement, je me mis peu à peu à penser à lui toutes les nuits. Je tombai amoureuse. Nos rendez-vous étaient de plus en plus fréquents. J'annulai mon mariage avec mon beau-frère. Après deux semaines, il décida de venir demander ma main à mon père. Nous nous mariâmes religieusement et par la suite, eûmes une petite fille, fruit de notre amour, Myriam.

#### **Chapitre 5 : Ma maladie**

Jour après jour, je sombrais dans la maladie sans le savoir. Je n'avais plus le moral d'acier d'autrefois. Même mes filles, je n'arrivais plus à m'en occuper. J'étais incomprise par mes proches et surtout par mon mari. Voyant que mon état empirait, je décidai d'envoyer mes filles chez mes parents en Tunisie. J'étais sûre que chez eux elles seraient en sécurité. Jamila avait sept ans et Myriam, un an et demi. Mon mari essayait de m'aider, mais plus la maladie avançait et moins j'avais la force de vivre. Les disputes se multiplièrent avec mon mari, c'est alors que je décidai de m'éloigner de lui. Nous restâmes six mois séparés. Quand nous nous retrouvâmes, ce fut à l'hôpital ; moi dans le coma, sur le lit de la chambre 206, et lui à mon chevet. J'avais eu un accident dans une rue de Paris. Je marchais lorsqu'une terrible douleur me saisit. C'est alors qu'une voiture me propulsa deux mètres plus loin. Quand je me réveillai, Nagui se tenait debout devant moi. Le premier mot qu'il me dit fut « je t'aime ». Sur son visage, je pouvais lire l'inquiétude, les médecins me dirent qu'ils ne me laisseraient pas sortir avant de savoir les causes cette douleur. Ils me firent faire des examens et un mois plus tard, ils m'annoncèrent que j'avais un cancer du poumon. Cette nouvelle me cloua. Mille et une questions me traversèrent l'esprit. Qui allait s'occuper de mes filles ? Est-ce que j'allais m'en sortir ? Es-ce que je vivrais assez longtemps pour voir mes princesses grandir ? La dernière fois que j'avais vu Jamila c'était un an auparavant. Elle m'avait dit qu'elle aimait sa petite sœur énormément et qu'elle prendrait soin d'elle. Quant à Myriam, elle venait juste d'apprendre à dire « maman ». Un mois, deux mois...deux ans passèrent, deux ans de souffrance loin des mes enfants. Jusqu'au jour où l'on m'emmena d'urgence au bloc opératoire. Ma douleur était atroce, dans le long couloir qui mène au

bloc, je pensai à mes parents, mais surtout à mes filles, « les pruneaux de mes yeux » comme je les appelais. Ce couloir était sombre et froid.

*Du bloc opératoire ma mère ressortira morte.*

***L'annonce de sa mort :***

*Je n'avais que trois ans, mais je m'en rappelle comme si c'était hier. Toute la famille était dans le salon, en train de regarder la télé. Quand tout à coup le téléphone sonna, mon oncle Fathi alla répondre ; après trente secondes de discussion, il ferma la porte mais à la demande de ma grand-mère , il mit le haut-parleur du téléphone. Une voix féminine qui était celle de ma grand-tante Hayette, annonça la mort de ma mère. Les scènes qui suivirent cette mauvaise nouvelle resteront gravées dans mon esprit à jamais. Ma grand-mère se mit à crier et à se frapper. Ma grande sœur s'isola dans un coin et commença à pleurer en silence. Quant à moi, je ne compris pas bien ce qui se passait. Plus tard quand je commençai à comprendre, vers l'âge de sept ans, une mélancolie s'installa en moi, qui grandit en même temps que moi. Le corps de ma mère fut rapatrié le lendemain de l'annonce de sa mort. La cour était pleine de gens. Ils voulaient tous ouvrir le cercueil pour la voir. Quand mon grand-père l'ouvrit, j'aperçus un visage blême. Ses cheveux étaient lâchés, elle était vêtue de blanc comme le veut la tradition. Elle était magnifique. Pour eux, elle est morte, mais pour moi, elle est vivante, elle est en moi et me donne la force d'avancer dans la vie.*

Ici s'achève ce que je peux dire de la vie de ma mère partie trop tôt.

# Bernardo Da Silva, par son petit-fils, Bernardo Da Silva.

---

Le 17 janvier 2009, un journaliste est venu me voir pour me poser quelques questions sur ma vie. Ce journaliste, très jeune, a le même nom et la même couleur de peau que moi. Je peux même vous le décrire : un grand noir au crâne assez bizarre, très mal habillé, d'ailleurs, pour un journaliste mais le plus impressionnant c'étaient ses doigts longs, très longs comme des tentacules, et que dire de ses pieds incroyablement grands de sorte qu'à dix mètres de moi pourtant, ils donnaient l'impression qu'ils pouvaient me toucher. Mais bon, j'en ai connu des choses bizarres !

Le journaliste qui ressemblait à un cure-dent (si, si !) s'approcha de moi très lentement (mais aussi très rapidement grâce à la longueur de ses pieds), prit une chaise, s'assit face à moi et me dit : « Bonjour Monsieur Da Silva, êtes-vous prêt à répondre aux quelques questions que je vais vous poser ?

- Oui, fiston, commençons. Qu'on en finisse.

- D'accord. Alors, vous êtes né le 29 mai 1939 à Luanda, la capitale de l'Angola. Votre père Amadeus Da Silva Peixe était portugais et votre mère Umba Adelina, angolaise. Vous avez un frère ; pouvez-vous nous raconter la suite ?

- Oui, bien sûr ». Et c'est là que je commençai à lui raconter l'histoire de ma vie, ou plutôt une page de ma vie car pour le reste ça aurait été trop long...

J'eus une jeunesse difficile car j'ai perdu mon père à l'âge de dix ans. Après sa mort, les missionnaires voulurent nous ramener au Portugal pour que nous vivions sous la protection de mes grands-parents. Le problème était que ma mère ne pouvait pas nous suivre car elle était noire et le racisme était courant là-bas, à l'époque. C'est pour cette raison que ma mère, mes frères et sœurs et moi, nous prîmes la fuite. C'était la nuit. Nous fîmes route vers un village au nord-est du pays où le frère de ma mère habitait, il s'appelait José. Nous fîmes bien accueillis : oncle José vivait dans une jolie maison au bord de la plage, il avait une vie paisible et travaillait dans une mine où il gagnait assez bien sa vie. Grâce à lui nous avons pu aller dans une bonne école et décrocher un diplôme et nous ne le remercierons jamais assez pour cela.

Après avoir fini mes études, je suis parti à la recherche d'un travail dans un village au nord de la capitale. Lorsque j'arrivai au village, j'aperçus un bar ; j'avais soif car le voyage avait été long. Je m'approche du bar et voilà que je me retrouve en face de gens qui me regardent intensément, je connais déjà cette sensation, oui, celle d'être un étranger. Je continue alors à avancer comme si de rien n'était, je m'installe et là, le serveur me demande : « Qu'est-ce que je vous sers ? ». Je lui réponds : « Un verre de whisky !

- Ça sera tout ?

- Non ! Qu'on me laisse aussi tranquille ! »

Il me tourna le dos et alla me chercher mon verre. Pendant ce temps je guettais le bar, tout le monde me regardait, ils voulaient savoir qui j'étais mais tout cela m'était égal. Le serveur posa le verre de whisky devant moi et s'en alla ; je pris le verre et commençai à boire. Puis, je quittai le bar pour aller chercher un coin où dormir. Où qu'on aille, l'inconnu est toujours un étranger inquiétant aux yeux de l'autre. Pire encore quand il y a différence de couleur de peau...

Un an plus tard, en 1963, j'étais chez un ami, Manuel. Il y avait eu un attentat aux États-Unis, plus précisément au Texas. John Fitzgerald Kennedy avait été assassiné, d'ailleurs on n'a jamais su l'identité du tueur, il y eut des soupçons seulement. Nous étions donc assis tous les deux sur le canapé, écoutant le discours de Malcolm X qui disait que ce qui était arrivé était mérité. Moi, j'étais d'accord avec lui, mon ami, lui, ne l'était pas, car c'était un partisan de Martin Luther King. Celui-ci était pour la paix, il voulait que les noirs et les blancs vivent ensemble alors que Malcolm X était pour la suprématie des noirs, il disait que les blancs étaient des démons, qu'ils étaient le diable en personne. C'est là que je décidai de lancer le débat sur le sujet en disant : « Alors, Manuel, tu en penses quoi, tu crois que c'est un noir qui a fait ça ?

- Peu importe qui a fait ça, je pense que celui qui a assassiné le président doit être puni pour ses actes, qu'il soit noir ou blanc », me répondit-il, son cure-dent à la bouche. Je répliquai en lui disant : « Ah bon, moi je pense comme Malcolm X : la mort de Kennedy est méritée, il n'a fait aucun effort contre la ségrégation raciale.

- Si tu penses comme lui, alors tu es perdu mon ami car il n'y aura jamais de suprématie noire, moi je pense qu'au fur et à mesure que le temps passera, le racisme va disparaître et que nous vivrons tous sur un même pied d'égalité.

- Ah oui, et dis moi pourquoi ?

- C'est simple, c'est juste une question de logique. Si tu regardes les États-Unis, il y a eu quatre cents ans d'esclavage puis l'esclavage a été aboli, merci à Abraham Lincoln. Regarde maintenant, il y a des médecins, des avocats et des grands sportifs noirs. Aujourd'hui, il manque juste l'égalité des chances.

- Donc tu veux dire qu'il n'y a plus de racisme, répliquai-je.

- Non je pense qu'il y aura toujours du racisme mais je pense aussi qu'un jour nous vivrons tous égaux main dans la main », me répondit-il avec son air d'homme politique. Je réfléchis un instant et ajoutai : « Tu dis que ce jour arrivera, mais quand ? Serons- nous là pour le voir ?

- Je ne sais pas mon ami, seul Dieu le sait mais, même si ce jour vient tardivement, il viendra pour nos enfants. » Le journaliste devait se demander pourquoi je lui relatais aussi précisément cette conversation. C'est que l'année 2008 a été marquée par les élections présidentielles des États-Unis et celui qui a été élu est Barack Obama, quarante-quatrième président des États-Unis et il a une particularité. Non, il n'est pas chauve, il est noir, plus précisément métis. J'aurais tellement voulu être avec Manuel pour avoir ses réactions sur une si belle réussite pour notre race. Après cette discussion, Manuel et moi quittâmes la maison pour aller boire un verre dans le bar de Tony, c'était un bar où on avait l'habitude d'aller, vu que j'y travaillais, mais ce soir-là il y avait des blancs, ce qui était rare. Nous sommes entrés, on s'est assis à notre place habituelle et Manuel m'a dit en mettant son cure-dent à la bouche : « J'espère qu'ils ne sont pas venus ici pour recruter des noirs et les transformer en blancs ». Après avoir échangé quelques mots, nous commandâmes deux verres de whisky et on se mit à parler de ces personnes jugées par nous *suspectes* :

« Sérieusement, ça ne te fait pas bizarre de voir deux blancs dans un bar tenu par des noirs ? » Il but son verre et me répondit :

« Peut-être qu'ils se sont perdus, tu sais, ça peut arriver, même aux blancs...

- Ils ne ressemblent pas à des gens qui se sont perdus.

- Attends, je vais demander à Tony ». Tony se joignit à nous et on lui demanda qui étaient ces personnes, il nous répondit :

« Ce sont des clients comme toi et Manuel, moi aussi ça me semblait bizarre de les voir : deux blancs dans un bar noir, j'avais même cru qu'ils allaient me dévaliser ! Vous auriez dû les voir. Comme dans les westerns à la John Wayne ! En fait, ils ont été très charmants et on voulut boire deux verres de whisky, comme vous. Vous savez, les gars, les temps changent et c'est tant mieux ».

Manuel me regarda et me dit:

« Alors satisfait. » Je lui répondis :

« Je ne sais pas, mais j'espère qu'ils ne nous chercheront pas de problèmes.

- Je pense que personne ici ne veut avoir de problèmes. » Il avait raison, personne ne voulait avoir de problèmes, mais bon ça me faisait bizarre à l'époque de voir deux Portugais dans un bar noir.

Peu de temps après, Manuel et moi reprîmes la conversation sur le racisme qu'on avait laissée à la maison. Manuel de but en blanc : « C'est quoi ton problème avec les blancs ?



- Aucun, c'est juste que je veux qu'ils nous respectent, et qu'ils ne nous traitent pas comme des animaux.
- Tu sais, il y a des blancs qui ont un grand respect pour les noirs ; regarde la popularité de Muhamed Ali ou de Ray Charles.
- Ouais, ou comme la fameuse histoire de Jessy Owens qui a fait frissonner la moustache d'Adolphe Hitler en courant le cent mètres en dix secondes.
- Ouais et c'était rien comparé à Tony, t'imagines. Lui, il lui aurait complètement arraché sa moustache. » Tony était connu dans tout le village pour sa rapidité légendaire. Manuel me dit ça, un long sourire à la bouche. Il se faisait tard et je devais rentrer chez moi pour aller dormir car le lendemain je devais me lever de bonne heure. En fait, je travaillais depuis peu pour le G.R.A.E (Gouvernement révolutionnaire de l'Angola en exil) : mon travail consistait à faire le recensement de tous les Angolais vivant au Congo. Je devais prendre le train à neuf heures trente du matin et bien sûr mon fidèle ami Manuel allait m'accompagner. Manuel et moi sortîmes du bar, le ciel était très sombre et la température étouffante, ici la route était très étroite et il y avait des cailloux partout, et que dire des arbres avec leurs longues branches recouvertes de feuilles gigantesques. On pouvait à peine voir la lune tellement il y avait des feuilles. Lorsque nous arrivâmes à la maison, on se mit tout de suite à l'aise pour aller dormir. Moi, comme à mon habitude, j'allai prendre une bonne douche car la température avoisinait les trente-cinq degrés à cette époque de l'année, en août. Je pris ma douche en écoutant du jazz à la radio. Ce soir-là il y avait Louis Armstrong.

# Saloum Fofana par sa fille, Maimouna Fofana.

Remerciements à Madame Paes et à Madame Molle car sans elles, je n'aurais pu comprendre la vie que mon père a vécue, les choix qu'il a dû faire pour ses enfants, pour la relation que nous avons aujourd'hui.

*J'aimerais dédier ce récit aux enfants que j'aurai pour qu'ils aient, tout comme moi, l'envie de connaître leur famille et de préserver à leur tour les liens familiaux, indispensables au bonheur de vivre.*

---

Je n'avais que seize ans lorsque mon père commença à me parler d'aller travailler en France. Jamais je n'aurais pu imaginer qu'il était sérieux. J'étais tellement attaché à mon petit village que j'appréhendais la séparation. Chaque jour, il me parlait un petit peu plus de ce projet, il me disait à quel point la France était un beau pays et qu'il fallait y aller au moins une fois dans sa vie. Il y avait une phrase qu'il me répétait tout le temps : « Pars en France et la chance te sourira ; en revanche, si tu restes au village, les poules te souriront ». J'avais moi aussi une grande envie de partir, j'étais prêt à tout.

Le 8 août 1965, je pris une grande décision, je n'avais que dix-sept ans mais j'étais plus déterminé que jamais. J'étais prêt : qu'importaient les moyens, j'y parviendrais. Je me souviens encore de l'odeur qu'il y avait le jour de mon départ, des oiseaux qui chantaient et jusqu'à la chaleur qu'il faisait. Je quittai le village très tôt le matin. Puis l'heure des adieux arriva. Je pense que ce fut la chose la plus douloureuse et la plus difficile que j'eus à faire depuis ma naissance. Mon père s'approcha de moi en me murmurant à l'oreille : « Je t'aime mon fils, prends soin de toi et surtout n'oublie pas ta famille ». Puis je vis dans ses yeux des larmes que je n'avais encore jamais aperçues, il me prit la main et mit à l'intérieur de celle-ci de l'argent : mille francs CFA. Je le priai de les reprendre mais il refusa en m'expliquant que j'en aurais sans doute plus besoin que lui. À ce moment, je me demandai si j'avais raison de laisser ma famille. Je commençai à culpabiliser. Mon père me serra dans ses bras une dernière fois puis je me dirigeai vers le bus qui allait m'emmener à Bamako, sans regarder derrière moi. Je m'achetai un ticket de bus avec l'argent que mon père m'avait donné. J'arrivai à Bamako le lendemain matin et je devais reprendre un autre bus l'après-midi pour aller jusqu'à Dakar. J'allai dans un hôtel pour me reposer un peu car le voyage dans le bus avait été très éprouvant. À mon arrivée dans la chambre d'hôtel, j'étais tellement épuisé que je m'endormis immédiatement et ne me réveillai qu'à 14h30. Je me dépêchai de me lever car sinon je raterais le bus. Lorsque j'arrivai, je vis le bus qui s'apprêtait à démarrer. Je courus et fis signe au conducteur qui s'arrêta immédiatement, je montai et le remerciai de tout mon cœur. Une fois installé dans le bus, je découvris qu'il y avait un homme qui allait lui aussi à Dakar et qui voulait, lui aussi, gagner la France. Il me proposa de venir avec lui : il connaissait un homme qui pouvait nous y emmener, j'acceptai son offre. Il me dit qu'il fallait juste que je lui donne la somme de trente mille francs CFA. Je trouvai que c'était cher mais j'avais l'argent car durant des années, ma famille avait économisé pour ce voyage si important à ses yeux.

Nous arrivâmes au port de Dakar le soir. Il faisait si noir que je ne voyais même pas les gens qui montaient dans le bateau. Le vent me faisait frissonner, le bruit des arbres me faisait trembler. Cette nuit lugubre et sans étoile accroissait mon angoisse. Il y avait comme une odeur de désespoir qui

venait se déposer sur mon nez. Puis le bateau prit le large. J'avais l'impression que mes yeux étaient fermés même si je les avais grand ouverts tellement il faisait noir autour de moi. Il faisait très sombre, j'étais épuisé, fatigué, de plus, je me sentais oppressé tellement il y avait de monde sur le bateau. Je pensais que je n'arriverais jamais en France, le trajet était si long. Au bout de six heures de voyage, le bateau n'était plus aussi bondé qu'au départ car malheureusement beaucoup de passagers mouraient durant la traversée.

J'arrivai à Paris le 11 août 1965. Je décidai de suivre mon ami, il me dit qu'il connaissait un endroit où nous pourrions manger et dormir. Nous prîmes un bus, et c'est à ce moment que je compris les paroles de mon père. Paris était une belle et grande ville que je contemplai à travers les vitres du bus. J'aperçus de grands et beaux monuments que jamais dans ma vie je n'aurais espéré voir. Puis, nous arrivâmes dans un endroit appelé Montreuil. Nous nous dirigeâmes vers la rue Barra. C'était à cet endroit que nous devions loger. Lorsque nous arrivâmes, je vis que l'endroit espéré n'était rien d'autre qu'un foyer où certaines personnes venaient trouver refuge. Nous montâmes au cinquième étage, porte 63. J'ouvris la porte : il y avait trois lits superposés collés contre le mur. Il y en avait même un qui bloquait la fenêtre, l'air avait beaucoup de mal à pénétrer dans la pièce, il y avait une odeur nauséabonde à couper le souffle. Mon ami insista pour que je dorme en bas. Ne voulant pas le contrarier, je lui obéis. Pour moi, peu importait l'endroit où je dormais, j'étais heureux d'être en France, de pouvoir réaliser le rêve de tant de personnes du village. Et de mon père, celui à qui je dois tout. J'étais content parce que je savais qu'il serait fier de moi.

J'entrai dans la salle de bain pour me rafraîchir les idées. Voyant mon reflet dans la glace, mon visage rond, mes grands yeux noirs, mon gros nez d'Africain, je pensai que je n'aurais aucune chance de trouver du travail dans un pays dont la majorité des gens est blanche. Après une nuit passée dans cette chambre, je décidai de sortir parce que j'étouffais, l'odeur perçue à mon arrivée persistait. Quand je sortis, je regardai attentivement autour de moi, je fis une sorte d'enregistrement de la ville au cas où un jour je serais contraint de retourner au pays.

Après plusieurs nuits passées dans ce foyer, j'avais une toute autre image de la France. Ça ne serait vraiment pas facile. J'allais chercher du travail, je ne supportais plus de rester là sans rien faire. Avant de commencer mes recherches, je demandai à Moussa, un de mes voisins de chambre, s'il pouvait m'aider à trouver du travail. Je m'approchai de lui avec anxiété : « Pourrais-tu m'aider à chercher du travail, s'il te plaît ?

- D'où viens-tu, mon frère ? me répondit-il d'un air moqueur.

- Je viens du village de Kabaté. Je suis ici pour trouver du travail. Ma famille en a besoin.

- Aaahh, ta famille ! Après quelques mois passés ici, tu ne penseras plus à ta famille mais à ta survie.

- Pour moi, ma famille c'est le plus important, c'est grâce à elle que je suis ici, je lui dois tout.

- Alors, va donc voir ta famille pour qu'elle te trouve du travail et laisse-moi donc tranquille », me répondit-il avec mépris.

Après ces paroles, j'allai m'isoler. C'était la première fois depuis ma venue en France que je me sentais aussi seul. Je réalisai que je ne pouvais compter que sur moi-même. Je décidai de parcourir la ville pour trouver du travail. La première porte à laquelle je frappai était celle d'un vendeur de voitures. Il me regarda d'un air méfiant. Je lui fis part de mes souhaits, il s'avança vers moi en mettant sa main sur mon épaule et en me disant : « Tu n'es pas fait pour ça, mon gars ». Je compris immédiatement qu'il refusait de m'embaucher. Je sortis en le remerciant du temps qu'il m'avait consacré et ne me décourageai pas pour autant. J'entrai dans un autre magasin, celui-ci vendait des vêtements pour jeunes mais la propriétaire ne voulut pas m'accepter car elle disait que j'étais beaucoup trop jeune ! Au bout d'une semaine de recherche j'étais épuisé, désespéré, je n'avais plus envie de rien. Je pensais de plus en plus souvent à ma famille qui me manquait tous les jours. J'aurais tout donné pour parler avec l'un d'entre eux. Mais une fois ce vague à l'âme terminé, je repris mes esprits et n'eus plus qu'une envie : trouver du travail. Je retrouvai la détermination que j'avais au départ.

Un jour, je décidai d'aller dans un supermarché, je demandai au responsable s'il pouvait m'embaucher et il me répondit que oui. J'étais tellement heureux d'avoir trouvé un emploi qu'avec les quelques pièces qu'il me restait, j'appelai mon père pour lui annoncer la nouvelle. Quelle joie de les entendre, lui et ses encouragements ! Deux jours plus tard, je commençai mon travail où je rencontrai des personnes dans la même situation que moi. À la fin d'une journée de douze heures, j'étais épuisé. Je réalisai à quel point la vie était dure mais trouver un emploi était encore plus difficile alors je continuai

à travailler dans ce supermarché. Au bout d'un mois, je me demandai pourquoi nous travaillions autant. Je m'attendais à ce que ce soit difficile mais j'arrivais à un stade où je n'avais plus de force. Je décidai alors d'aller voir le responsable du supermarché pour lui demander s'il pouvait me donner un jour de repos dans la semaine, le vendredi de préférence, comme ça je pourrais aller à la mosquée faire mes prières. Mais celui-ci refusa catégoriquement en me disant que si j'étais fatigué, je n'avais qu'à rentrer chez moi. Je lui dis que j'étais désolé et que j'avais besoin de ce travail. Il me pria d'arrêter de me plaindre, je dus lui obéir. En rentrant le soir, j'étais déprimé parce que je savais qu'il fallait que je reste là, je ne pouvais plus supporter de travailler d'arrache pied et d'être traité ainsi, le responsable n'avait aucun respect pour nous, il nous considérait comme des sous-hommes, ça ne pouvait plus continuer. Je décidai de démissionner, j'irais le lendemain voir le chef pour le lui annoncer. Toute la nuit, je pensai à ce que j'allais lui dire. Au petit matin, je me levai anxieux mais plus déterminé que jamais. Arrivé au supermarché, j'attendis le meilleur moment pour lui parler. J'étais dans le rayon des boîtes de conserves lorsqu'il s'approcha de moi en me murmurant dans l'oreille : « Je vous ai à l'œil. » Je trouvai que c'était le meilleur moment pour lui parler, mon cœur battait tellement fort que je n'entendis plus rien autour de moi. Je lui dis que je souhaitais démissionner. Je m'attendais à ce qu'il me hurle dessus, qu'il me frappe mais rien de cela ne se produisit, il me dit seulement que je n'avais qu'à faire ce qui me plaisait. J'étais si heureux, je ne comprenais pas, parce qu'au village si j'avais fait une telle chose, j'aurais été battu. Je rentrai chez moi. Je commençai à réfléchir à ce que j'allais bien pouvoir faire. J'avais vingt ans et j'avais pensé que les choses auraient été plus faciles pour moi.

Et en effet, le temps me donna raison. L'ami avec lequel j'étais venu en France avait, lui, trouvé du travail, et il me proposa de parler de moi à son patron. J'étais si heureux, j'avais l'impression que la chance me souriait à nouveau. Lorsque mon ami entra, je sus immédiatement qu'il avait une bonne nouvelle à m'annoncer car il me regarda avec un grand sourire : « Il a accepté ! ». J'étais tellement heureux, mais je n'osai pas appeler ma famille car je n'étais pas sûr encore de mon embauche. Je m'endormis en pensant au lendemain, je me demandai comment il fallait que je m'habille, s'il fallait que je me rase, ou que je me coupe les cheveux afin de faire bonne impression. Au petit matin, je me réveillai avec la joie de la veille. Mon ami m'emmena à la mairie de Paris, c'était là que devait avoir lieu l'entretien. Il me fit attendre dans une salle et se retira. Puis, quelques minutes plus tard, un homme blanc, grand et plutôt fort arriva :

« Bonjour Monsieur, comment vous appelez-vous ?

- Je m'appelle Saloum, Saloum Fofana, dis-je en bégayant.

- Alors, comme ça, vous êtes intéressé par un poste d'éboueur, quand pouvez-vous commencer ?

- Quand vous voudrez, Monsieur.

- D'accord ; mais êtes-vous en situation régulière, monsieur Fofana ?

- Situation régulière ?

- Oui, vous avez vos papiers ?

- Ah oui, monsieur, je les aurai bientôt – chose que je ne savais pas, bien sûr.

- Tout est bon alors, vous nous les apporterez dès que possible. Vous aurez deux jours de repos dans la semaine et vous commencerez lundi.

- D'accord, merci, Monsieur. Au revoir.

- Au revoir et à très bientôt, Monsieur Fofana. »

Après cette conversation, je rentrai chez moi. Mon émotion était à son comble, je remerciai mille fois mon ami pour son aide. Puis, ensuite, j'appelai ma famille pour lui faire part de la bonne nouvelle.

Dix longues années s'écoulèrent : j'avais fini par obtenir mes papiers, une maison, je m'étais marié et avais des enfants. Dix ans aussi que je n'avais pas revu ma famille. Mon village, mon père et ma mère me manquaient énormément. Je n'avais qu'une envie : les revoir. Je décidai alors de les appeler pour leur annoncer ma venue. Je prévins ma femme, Macita, de ce que je voulais faire et pris le téléphone.

« Allô, salam alekoum, c'est moi, Saloum.

- Bonjour mon fils, c'est moi, ta mère, me répondit une voix tremblante.

- Qu'est-ce qu'il y a, maman ? demandai-je, inquiet.

- C'est ton père, mon fils, il est décédé hier soir, me dit-elle en pleurant.

- Oh non, maman, ce n'est pas possible ! Que s'est-il passé ?

- Il était mourant, mon fils, il s'est éteint dans son sommeil. »

Après ces mots, je ne pus plus parler, mon père que j'aimais tant était mort, je n'en revenais pas.

« Il faut que tu viennes mon fils, tu dois le voir avant qu'il soit enterré.

- Je viens dès que possible, maman. Au revoir. »

Je réunis tout l'argent que j'avais et pris le premier vol en direction de Bamako. Dans l'avion je ne pus m'empêcher de penser à mon père, je pensai à tous les bons moments que nous avions partagés, je n'avais même pas pu lui dire au revoir. J'arrivai au village tard le soir, ma mère m'attendait à l'entrée de la maison avec tous mes frères et sœurs. Elle me prit dans ses bras et pleura ; à ce moment, je ne pus contenir mes larmes. Puis, ma mère m'annonça le jour de l'enterrement, ce serait le vendredi. Etant donné que j'étais l'aîné de la maison, je devais être à côté de l'imam lorsque qu'il dirait les prières. Vendredi approchait, j'étais à la fois triste et anxieux. Le jour de l'enterrement, je me rendis à la mosquée entouré de ma famille, nous devions faire la prière sur le corps de mon père pour que son âme repose en paix. De retour à la maison, je parlai avec ma mère en lui expliquant que je devais retourner en France pour ma femme et mes enfants, je lui promis de continuer à lui envoyer de l'argent tous les mois.

Arrivé à Paris, je racontai à ma femme le déroulement de l'enterrement mais aussi ma grande peine. Quelques jours plus tard, je repris mon travail. Ma vie reprit peu à peu son cours mais je ressentais en moi un grand vide, mon père me manquait énormément, mais heureusement pour moi ma famille était là, elle me soutenait.

Ainsi, comme mon père le répétait souvent, j'aime à dire que la famille est la chose la plus importante au monde et qu'il ne faut jamais l'oublier car quoi qu'il arrive, elle est toujours là pour nous.

# Marie Mafuta Mbito, par sa fille, Tracy Loubayi.

---

*J'ai grandi à Kin, avec la forêt, les arbres, la nature. Je me rappelle encore quand nous allions nous baigner dans le fleuve, mes amis et moi. Cela reste un grand souvenir pour moi, car parmi eux se trouvait, sans que je le sache encore, mon mari.*

*Le temps passait : on avait les mêmes habitudes ; pourtant, le paysage commençait à changer. L'eau n'était plus tout à fait la même, le fleuve vieillissait, les arbres aussi, et moi je compris que je devenais une femme, une vraie...*

Je suis née le 28 octobre 1960 à Kinshasa, ex-Zaïre. Je me rappelle du pays de mon enfance ; nous habitions une petite maison à Kisangan, une petite ville située au nord-est de la capitale. On n'y voyait que des arbres, de très grands arbres. On avait la chance d'avoir cette immense forêt que l'on prenait pour une jungle peuplée d'étranges animaux. J'avais un ami Simba, mon gros chat. Moi qui aimais bien jouer les aventurières, je le prenais pour un lion ! D'ailleurs, je lui avais donné le nom de Simba, car dans la langue de chez nous *simba* signifie « lion ». Je me souviens ; je me souviens de ce fleuve que nous appelions « le fleuve des enfants du village ». D'ailleurs, aucun adulte n'y était convié.

Nous avions décidé de l'appeler ainsi car c'était notre territoire à nous, les enfants ! Ce n'était pas un fleuve avec une eau claire magnifique, mais les bons moments que nous y passions et le plaisir de nous y baigner faisait tout son charme.

Le fleuve était comme notre deuxième maison.

Le temps passa et j'eus dix-sept ans. Cela faisait cinq ans que j'avais quitté mon *Kin*.

N'ayant pas connu mes parents – ma mère était morte à ma naissance, et mon père absent – je vivais alors avec mon grand frère. J'ai toujours été sous la responsabilité d'Alexis qui était diplomate. Il m'a toujours choyée, il me gâtait toujours plus que ses enfants, j'étais toujours la mieux habillée. Il me considérait comme sa fille. Ses femmes étaient très jalouses de moi ! Mon frère eut, en effet, trois femmes qui lui ont donné vingt-deux enfants. Et avec tout l'argent qu'il gagnait, elles étaient toutes à ses pieds.

Bref, durant mon adolescence, je le suivis partout dans ses déplacements. Je n'ai donc pas eu de lieu de jeunesse stable, entre l'Italie, la Chine, la Grèce, et le Portugal. Comme mon frère avait des origines portugaises par son père, nous habitâmes Lisbonne quelque temps. Je ne savais pas toujours où me situer mais j'avais plusieurs cultures et c'était « un plus » pour moi. Je ne cesserai jamais de le remercier car tous ces voyages m'ont appris à connaître plusieurs langues et m'ont ouvert l'esprit.

Mon frère était très gentil mais il ne plaisantait pas avec les études ; elles passaient avant tout ! Il voulait que je sois avocate... Je suivis donc des études de droit. Je m'en sortais assez bien et il était fier de moi.

Je poursuivis mes études jusqu'au jour où nous dûmes rentrer au pays. Pendant le voyage j'étais anxieuse, j'avais peur que mes amis m'en veuillent de les avoir abandonnés du jour au lendemain. Mon cœur battait à 1000 à l'heure ! J'avais une telle joie de les retrouver après tant d'années !

17h56 ! Nous voici sur le sol congolais ; à ma grande surprise, ils étaient tous là, c'était magnifique.

Je retrouvai mes amis d'enfance avec grand plaisir ; on avait maintenant la vingtaine. Surtout, je revis Aimé, cet ami d'enfance, revenu lui aussi au pays pour rendre visite à sa famille car il avait déjà quitté Kin pour Paris. Nos retrouvailles furent idylliques, la flamme qui s'était éteinte en moi se ralluma. Je décidai donc de le suivre en France, ce qui n'était pas du tout du goût de mon frère. Il ne voulait pas,

me parla de mon avenir ; je ne l'écoutai pas, l'amour fut le plus fort.  
J'optai donc pour l'amour. Finies les études ! Je volais enfin de mes propres ailes.

Mon arrivée en France me parut étrange. Le climat et l'ambiance n'étaient pas les mêmes, ici il n'y avait pas cette chaleur entre les passants. Cela n'avait rien à voir avec la convivialité africaine dont j'avais l'habitude. Je m'installai donc avec Aimé. Au début nous vécûmes dans un petit studio à Saint-Ouen. Ce fut difficile car j'avais l'habitude des grandes maisons avec bonnes ! Là, il fallut se débrouiller...

Le temps passa et, avec les années, notre situation changea : nous avons déménagé, ce n'était pas un palace mais notre nouvel appartement était plus grand. Nous étions alors en 1989, j'attendais ma fille Emeraude. Ayant traversé une période où je n'arrivais pas à concevoir, je lui donnai ce nom de pierre précieuse, car sa naissance fut précieuse à mes yeux. L'arrivée de notre fille nous fortifia pour aller de l'avant.

Puis, j'arrivais à la trentaine, nous habitons Colombes, j'étais avec mon homme, c'était encore l'amour fou, la flamme continuait de briller. Qui aurait cru que les années passeraient aussi vite ? Nous vivions toujours à Colombes lorsque je tombai enceinte de ma fille Tracy. Emeraude avait déjà 3 ans. Je me souviendrai toujours de sa naissance, j'étais seule à la maison ce jour-là, mon mari m'avait laissée car l'équipe du Paris-Saint Germain jouait au Parc des princes. Il ne pouvait manquer ce match. D'ailleurs, je ne lui en voulus pas, je partis à l'hôpital avec ma belle-sœur, celle qui n'aurait manqué, elle, pour rien au monde un épisode des *Feux de l'amour*. L'accouchement se passa bien, elle proposa de donner comme prénom Tracy car elle aimait un personnage de cette série appelé Tracy Abbote, et j'eus envie d'ajouter Alison.

Aujourd'hui mes enfants sont des adolescentes, moi et mon mari mûrissons, les premiers cheveux blancs apparaissent, et on réalise qu'on vieillit. Ce qui ne nous empêche pas de profiter de la vie, au contraire, on la croque à pleines dents malgré les hauts et les bas ! On profite de la vie avec nos enfants, c'est un bonheur total pour moi d'être en leur présence chaque jour. Mes filles m'ont permis de m'endurcir en devenant la femme et la mère que je n'ai pas connue. Je ne regrette rien : les belles maisons, les voitures, les longues études car j'ai appris une chose : l'amour triomphe toujours...

# Fatima Adjabi, par sa petite-fille, Médina Mahfoud.

---

*Fatima s'assoit sur un banc, la tête baissée et les yeux en larmes, ses valises à la main, elle a quitté sa ville. Je vois la tristesse sur son visage, elle a quitté une terre pour en retrouver une autre, si inconnue et sombre, si différente pour elle. Elle marche vers une maison éteinte, je vois au premier regard que cette maison est vide, sombre et humide. La jeune femme prend son courage à deux mains puis s'avance vers la maison en ce temps si gris. Son visage est le reflet de la grisaille. Elle marche lentement, traîne des pieds, comme le temps si lourd. Les arbres étaient sans feuille, elles étaient tombées.*

*En vérité, elle a quitté sa famille pour vivre avec cet homme qui habite cette maison sombre et humide. Elle a quitté sa famille car sa mère et son père, n'ayant plus les moyens de nourrir tous leurs enfants, ont donné leur fille en mariage à cet homme qui est si méchant ; à voir, c'est le portrait du diable. Celle-ci savait qu'elle ne trouverait pas son bonheur avec cet homme mais elle serait nourrie et aussi logée.*

*Cela fait deux jours qu'elle habite avec cet homme, elle est déjà triste et en manque de sa famille et surtout de sa petite sœur qui, elle, n'a pas supporté son départ, elle est pleine d'amertume. Depuis deux jours, tous les soirs, quand elle finit ses tâches ménagères, elle écrit des lettres à sa famille en lui faisant part de sa tristesse et de sa colère. Le troisième jour, elle craque, n'arrivant plus à se contrôler. Elle ne supporte plus de le voir toute la journée sur le canapé mangeant des sucreries, elle décide de se trouver un travail, afin de ne plus avoir à le supporter.*

Jeune, Fatima se rendait toutes les fins d'après-midi au bord de la plage. Cette plage, R'mila, n'était pas comme toutes celles d'Alger, seules les femmes pouvaient y accéder ; elle existe encore mais est ouverte aussi aux hommes à présent. Le temps était la plupart du temps ensoleillé, elle s'asseyait, ses pieds plantés au fond du sable pour en faire une sorte de sable mouvant. Assise au bord de l'eau, elle regardait le soleil d'Alger aux mille éclats se coucher, il y avait des nuages roses et orange ; pour elle, c'était un vrai spectacle en plein air, elle aimait voir ce rituel se répéter chaque fin de journée, pour elle, c'était un bonheur. Chaque fin de journée quand elle venait admirer ce spectacle, une jeune femme aux yeux verts et aux cheveux bruns, venait s'asseoir, elle aussi, au bord de la plage. Cette femme s'appelait Médina, elle était très sympathique et vraiment belle. Fatima la rencontra sur cette plage et ce fut la plus belle rencontre qu'elle eut faite de toute sa vie car elle pouvait lui raconter ses hauts et ses bas. Elle savait que Médina savait conserver un secret.

Malheureusement, après des années d'amitié, celle-ci mourut le 24 novembre 1992 dans un accident de la route, un an avant ma naissance, le 26 décembre 1993. Quand ma mère accoucha, Fatima était présente et très heureuse même si la perte de son amie lui faisait encore très mal ; mes parents lui demandèrent de me donner un prénom, elle choisit "Médina", tout s'expliquait, ils ne refusèrent pas. C'est pour cela qu'aujourd'hui je m'appelle Médina.

Fatima vécut pleinement jusqu'au jour où Dieu décida de la retirer de ce monde, elle et sa maladie qu'elle ignora pendant de longues années et qu'elle cacha un certain temps à ses proches pour ne pas les inquiéter.

En 1999, Fatima était allée à l'hôpital faire des examens pour savoir de quoi elle souffrait. Dans la salle d'attente, elle était restée toujours aussi souriante à l'extérieur, mais à l'intérieur ce sourire n'était pas le même car elle ne voulait penser à rien, juste profiter de sa vie et surtout de tout ce qui l'entourait



même si, pour elle, c'était très dur à accepter. Le médecin était entré dans la salle d'attente et avait demandé Madame Adjabi.

« Bonjour, Madame Adjabi.

- Bonjour, Docteur.

- Je suis là pour vous annoncer une mauvaise nouvelle, je suis vraiment désolé de vous l'apprendre mais vous êtes atteinte d'une maladie grave : le cancer des poumons.

- Ne vous en voulez surtout pas, Docteur, c'est le destin et il en est ainsi, Dieu veut que je l'accepte et je ne m'opposerai pas à sa volonté. »

Elle était sortie de la salle, toujours aussi souriante.

Fatima avait un fils, Youssef. À l'âge de deux ans, il avait eu une fièvre. Fatima n'avait pas les moyens d'aller à l'hôpital pour le faire soigner ; quand un soir, la fièvre s'intensifia, les conséquences furent lourdes, très lourdes. Youssef fut paralysé à vie des jambes et des bras, depuis il ne parlait plus. En 2007, Fatima décéda des suites du cancer, elle avait quatre-vingt sept ans. Depuis sa mort, Youssef était triste. Il ne comprenait pas. Personne ne lui dit rien car il n'aurait pas compris ce qu'est la mort, du moins le pensait-on. Pendant six mois, il appela sa mère tous les soirs et à longueur de journée quand il ne faisait pas la sieste. Puis, il mourut à son tour, gravement malade et âgé de trente-neuf ans seulement. Il n'avait pas compris pourquoi sa mère ne venait plus lui faire une bise sur le front tous les matins, il ne comprenait pas pourquoi elle n'était plus auprès de lui, il a senti son absence et est décédé à son tour. Elle était sa seule raison de vivre comme notre famille a pu le constater après le décès de Fatima.

Haseen Ahmed  
par sa petite-fille,  
Arzo Mohamed.

## La vie passionnante de Haseen Ahmed

*Je dédie cette biographie à ma mère sans  
qui je n'aurais pu écrire, ainsi qu'à mon  
grand-père qui a eu le courage de  
dévoiler tous ses moments intimes à  
une « presque étrangère »...*

« La plus grande et la plus émouvante  
histoire serait l'histoire des hommes sans  
histoire, des hommes sans papiers mais  
elle est impossible à écrire. »

Jean Guéhenno

« Les larmes d'homme sont toujours  
émouvantes, parce que rares. »

Jean-Jacques Chartrand

Je voudrais remercier Mme Molle et Mlle Paes pour leur dévouement, leur clairvoyance et toutes leurs bonnes qualités de professeur. Sans elles, je n'aurais sans doute jamais appris l'existence d'une telle aventure.

L'histoire de ma vie commence un jour de 1938 à Lucknow. Il pleuvait beaucoup ce jour-là car c'était la mousson. Ma mère sentit des contractions mais pour rien au monde elle ne serait allée dans un hôpital. Ma mère était bien trop noble pour cela. On fit donc appeler les médecins et les infirmières nécessaires pour l'accouchement qui se déroula sur un imposant lit de bois à baldaquin, si lourd que même trois personnes bien bâties n'auraient pas réussi à le soulever. Quand j'eus un mois, on me pesa et on envoya des gâteaux sucrés dans Lucknow. Je ne me souviens plus de mon enfance mis à part le jour où j'ai uriné dans mes draps : le matin, lorsque mère entra avec quelques domestiques afin de me réveiller et qu'elle découvrit ce que j'avais fait, j'eus très peur car lorsque mère était en colère, elle était encore plus froide qu'à l'ordinaire. Elle ne me dit rien pourtant ce jour-là ; mais la fois d'après, elle me fit prendre une douche glacée. Mère était toujours stricte avec moi, elle l'était moins avec mon frère Hussein car il était de huit ans mon aîné. Père était moins sévère que mère mais il l'était quand même, et je les vouvoyais l'un et l'autre.

Puisque j'étais né sous la colonisation anglaise, je ne pouvais pas aller à l'école car toutes les écoles des environs étaient des écoles britanniques. Pour mes parents, m'y envoyer aurait été trahir leur pays, leur culture. Je prenais donc des leçons particulières dans la demeure familiale et des instituteurs venaient me faire cours. Un soir, j'entendis mes parents se dire que, d'après le conseil du gouverneur général Lord Bentick, tout le monde devait apprendre l'anglais. Il était soutenu par *l'Indien* Râm Mohan Roy (ce traître !) qui pensait que l'Inde resterait dans les ténèbres si on continuait à enseigner le sanskrit aux enfants. J'étais indigné, je n'avais pas tout compris de ce que mes parents avaient dit mais je retins que je devrais apprendre l'anglais à cause d'un *Indien*. Mais revenons à mon éducation : il y avait les précepteurs qui venaient chez moi le matin. Je les appréciais beaucoup, à l'exception du professeur d'algèbre qui, lui, au contraire, m'était très antipathique, il n'a jamais réussi à m'enseigner les fractions. L'après-midi, j'allais chasser dans la sombre forêt qui se trouvait derrière notre demeure familiale. À la lisière, les arbres étaient sains et espacés, à « l'intérieur », on se croyait dans un autre monde. À certains endroits, il y avait une barrière végétale si opaque que l'on n'arrivait pas à distinguer le jour de la nuit.

Bien sûr, je ne pouvais y aller sans père, c'était trop dangereux. Lui, il chassait les cerfs et moi les petits lapins. On allait aussi se promener dans notre grand jardin, où on entendait une grande fontaine au milieu d'un verger qui donnait des fruits juteux que les domestiques s'empressaient de cueillir pour nous. J'allais aussi jouer au cerf-volant avec grand frère Hussein ; c'est à peu près le seul moment où je partageais ses jeux. Parfois, on trouvait des serpents que mon père tuait pour me les présenter. Au début, j'avais peur, je criais et courais dans tous les sens mais à force de les voir, j'appris même à jouer avec eux. En revanche, je n'ai jamais joué avec mère ; les seuls moments partagés avec elle, étaient ceux où je lisais le Coran ; pour le reste de mes activités, c'était les domestiques qui en étaient chargés.

En 1948, j'ai dix ans. Je constatais depuis un certains temps que père ne se levait plus pour m'emmener à la chasse. Il restait au lit, les yeux ouverts fixant le plafond. Je savais qu'il avait une maladie mais personne ne voulait me dire laquelle. Les médecins dirent qu'il ne s'en sortirait pas. Ce qu'avaient prédit les médecins arriva, hélas, un beau matin.

Ce matin-là, je remarquai que mère n'était pas venue comme chaque jour me réveiller. Je décidai de dormir plus longtemps mais lorsque j'entendis des cris, je me ravisai. Les cris venaient – vous l'avez deviné – de la chambre de père et de mère. Mère était toute tremblante, elle pleurait ; il y avait aussi frère qui pleurait et sur le lit, il y avait père. Je compris tout de suite qu'il était mort, je m'allongeai à côté de lui et le serrai dans mes bras. Je pleurai beaucoup.

Après la mort de père, notre situation économique ne fut plus la même ; certes, il y avait grand frère Hussein mais ce n'était pas la même chose que père. Père gagnait beaucoup plus que grand frère. La vie n'avait plus le même goût ; les instituteurs ne venaient plus à la maison, je n'avais donc plus cours. Je n'allais plus à la chasse non plus ; en revanche, mère ne se retenait plus pour me faire des câlins. Mère mourut de chagrin deux ans. Grand frère avait alors vingt ans et moi douze. Un jour, grand frère vint me voir. Il était avec une très belle femme de son âge. « Haseen, voici Nani, je viens

de me marier avec elle », me dit-il. À ce moment-là, le sol se déroba sous mes pieds et une immense haine m'envahit. Je ne sais pourquoi mais cette femme était pour moi responsable de la mort de mes parents. Je la détestais « cette Nani » et Grand Frère aussi. Seulement, plus les jours passèrent, plus j'apprenais à m'entendre avec eux. Mon animosité et ma colère se dissipèrent, surtout lorsque Nani eut des enfants. Je me souviens que c'est grâce à eux que je me suis réconcilié avec Grand Frère et Nani. Depuis deux ans, comme je vous l'ai dit, nous n'avions plus la même situation économique. Nous n'avions donc plus autant de domestiques, seule la cuisinière était restée. Aussi Nani devait-elle s'occuper seule de ses deux enfants ; elle leur donnait le bain, à manger, elle les habillait et moi je l'aidais. Elle était très gentille et très belle, je le remarquais alors, elle était devenue en quelque sorte ma seconde mère. Nani était devenue Aï-amma.

Lorsque j'eus quatorze ans, Grand frère mourut subitement. J'ai beaucoup pleuré car maintenant des miens il ne restait plus personne. Aï-amma se retrouvait veuve à vingt-deux ans avec ses deux enfants. Quelques jours plus tard, elle partit rejoindre sa famille avec eux à Bombay. Je me retrouvai alors tout seul avec mon héritage. Je reçus un télégramme qui disait que puisque j'étais encore trop jeune pour vivre seul, la famille maternelle m'ordonnait de venir vivre avec elle de l'autre côté de Lucknow. Aussi, peu de temps après, je fus conduit pour la première fois en rickshaw, une espèce de pousse-pousse à trois roues. Je me rendis donc dans une nouvelle demeure. C'était une maison du même style que la nôtre, enfin la mienne. Je fus accueilli par un chien. Trois personnes semblaient m'attendre, elles se présentèrent : il y avait Nawaba – elle devait sûrement être comtesse car *nawab* signifie en urdu « comte » et *nawaban* « comtesse » –, la tante de mère. Il y avait aussi Parveez, son fils, et Rubi, la femme de ce dernier. Nawaba me conduisit à ma chambre quand, ne me retenant plus, je lui demandai si je pourrais aller à l'école. Elle me regarda alors méchamment, me poussa dans ma « chambre » et me dit qu'il n'y aurait plus d'école du tout pour moi, que je devrais faire les tâches ménagères de la maison. Ensuite elle ferma la porte. Je pleurai beaucoup et m'endormis à même le sol. Le lendemain, très tôt, on me réveilla et on me donna un « rôti » (équivalent à une miché de pain) et du *kheer* (dessert sucré à base de lait). J'entendis mon nom, c'était la voix de Nawaba. J'allai la rejoindre et elle me dicta mes corvées pour la journée : je devais lui donner ses médicaments, balayer, faire la vaisselle. Elle avait renvoyé tous les domestiques pour que je m'occupe seul de sa maison.

En 1952, j'avais quinze ans et la ferme intention de m'enfuir à Bombay, la ville de tous les rêves, pour travailler et gagner de l'argent dans de bonnes conditions. Enfin, ce jour arriva. Après avoir quémandé de l'argent à un homme qui semblait être riche, je pris un pousse-pousse (le transport le moins cher de l'Inde) pour rejoindre la gare et de là, prendre le train en direction de Bombay. Dans le train, je me dissimulai sous les sièges pour qu'on ne me repère pas. Je descendis du train deux jours plus tard avec des crampes partout et criant famine mais, malgré ma fatigue, je ne manquai pas d'observer l'imposante bâtisse qu'était la gare : elle était magnifique, de toutes les couleurs avec devant, de nombreux taxis qui attendaient leurs clients pressés. Soudain, il commença à pleuvoir. Je courus me réfugier dans un magasin de montage de vélos. Quelques instants plus tard, un homme s'approcha. Il était gros et faisait peur. Il me demanda ce que je faisais là. Je lui dis que ma famille me maltraitait et que je m'étais enfui. Il me demanda comment je m'appelais, je lui dis mon vrai nom car je ne risquais pas d'être reconnu à Bombay. Il me sourit et je lui demandai si je pouvais rester avec lui pour travailler. Il réfléchit un long moment, puis répondit qu'il m'apprendrait le métier et qu'ensuite je travaillerais avec lui pour servir les clients et réparer leur vélo. C'est ce que l'on fit ; pendant mon apprentissage, on fit un peu plus connaissance : il s'appelait John, était chrétien et ce magasin lui avait été légué en héritage par son père. John me posa des questions sur moi, sur ma famille mais je ne dis rien. Quelques mois après, j'étais l'employé de John et j'arrivais à réparer tout seul les vélos. Je gagnais cinquante roupies ce qui était extraordinaire pour mes seize ans. Lorsque je retrouvais mes copains dans la rue et que je leur disais que j'avais en poche dix roupies, ils ne me croyaient pas. Et pourtant, avec dix roupies, je pouvais aller dans un restaurant chic et manger tout ce que je voulais, il me restait toujours six ou sept roupies que j'économisais. Ainsi, quelques années plus tard, le jour de mes vingt ans, en 1958, j'achetai mon propre magasin. Et puis un jour, tôt le matin, je reçus une visite de John : « Bonjour Hussein, comment ça va ?

- Ah! Moi, ça va et toi ? Quel bon vent t'amène ?

- Je viens te faire une offre qui va changer ta vie. »

Tout surpris, je lui répondis :

« Quel genre d'offre ?

- Je pense que tu es maintenant en âge de te marier...et heu...que puisque je te considère comme mon fils ... heu j'aimerais que tu te maries et je connais une fille parfaite pour toi.

- Comment ?! Mais... mais...

- Il n'y a pas de mais ! Je ne veux pas que tu restes tout seul toute ta vie donc tu vas te marier avec cette jeune fille, elle s'appelle Raïssa. »

Je rencontrai donc Raïssa chez elle. Je fis d'abord connaissance avec ses parents. J'appris que eux aussi étaient de Lucknow et d'ailleurs cela se reconnaissait à leur manière de parler. Ensuite, je fis connaissance avec Raïssa, elle était très belle, très simple. Quelques temps après, nous nous mariâmes et nous emménageâmes dans une maison que j'avais achetée pour l'occasion, à côté de l'aéroport Santa Craus. Raïssa et moi eûmes sept enfants – je ne voulais pas que mes enfants aient la même vie que moi ; s'il devait nous arriver malheur, ils s'entraideraient, ils ne se retrouveraient pas tout seuls. En 1960 vint au monde Shamim. Puis Nassim naquit en 1963, Mehtab en 1965, Fahim en 1966, Zubair en 1968, Nasreen en 1975 et enfin Pappu en 1978. Nos jours s'écoulèrent tranquillement mais nous étions trop à l'étroit dans notre première maison. C'est pour cela que nous dûmes déménager plusieurs fois pour finir à Mohammed Ali Road. Mon magasin de montage de vélos ne marchait plus très bien, les temps avaient changé ; les gens ne venaient plus autant faire réparer leurs vélos, leur pouvoir d'achat avait en effet augmenté et ils en profitaient pour acheter de nouveaux modèles. Aussi, je décidai de vendre mon magasin pour monter une entreprise de marbre. J'avais vendu ma boutique, acheté mon entreprise et il ne me restait plus qu'à attendre le moment où elle commencerait à marcher. En attendant, il n'y avait plus un seul sou à la maison. Un soir, en rentrant, je vis ma famille en train de dîner ; je restai ébahi et je demandai à Raïssa comment elle avait pu préparer à manger ; elle me répondit que Mehtab avait travaillé pour avoir de l'argent et acheté de la nourriture. J'étais indigné et j'ordonnai aussitôt à ma fille de me rejoindre dans ma chambre. Lorsqu'elle entra, je lui demandai : « Alors comment avez-vous réussi à trouver cet argent ? Et surtout comment avez-vous osé travailler ?! C'est très indigne pour une jeune fille ! Alors, je vous écoute, comment avez-vous fait ?

- Père, vous savez, la voisine devait aller poser du henné à un mariage ... elle m'a proposé de l'accompagner ...et bien sûr, j'ai demandé à mère. Elle était très inquiète sur ce que vous diriez mais j'y suis allée quand même. Ce sont des gens très riches, c'est pour ça que j'ai reçu beaucoup d'argent et que j'ai pu acheter de la nourriture pour toute la famille.

- Je ne veux plus que vous alliez chez des étrangers pour mettre du henné. L'entreprise de marbre commence à bien marcher.

- Oui, père ». Je reconnaissais bien là le caractère de Mehtab. C'était un garçon manqué, qui ne faisait que ce que son cœur lui dictait. Elle faisait d'ailleurs bien souvent tourner en bourrique Nassim. Fahim et Pappu étaient comme Mehtab exactement. En revanche, Zubair était très religieux et très pratiquant. L'aînée, Shamim, était très calme, elle aimait beaucoup les tâches ménagères. Mes filles allaient à l'école privée de filles, *Bombay girls high school*, et mes garçons allaient à *Humi high school*, école privée de garçons. Mes enfants ont tous obtenu leurs examens de fin d'étude mais seuls Zubair et Pappu ont travaillé. Un jour vint un prétendant pour demander la main de Shamim, il s'appelait Khalid. Au moins il me parla franchement et me dit qu'il habitait dans un bidonville donc ma réponse fut, bien sûr, négative. Mais un an après, il revint, et en costume cravate. Il me dit qu'il pouvait faire vivre Shamim dans de bonnes conditions. Cette fois, ma réponse lui fut favorable et ils se marièrent et emménagèrent à Vikroli petite ville, non loin de Bombay.

Mais un drame se préparait. Comment en est-on arrivé là ? Comment ne l'ai-je pas remarqué ? Raïssa allait de plus en plus mal, elle ne voulait plus manger, plus se lever. Rien, pourtant rien, n'avait été signalé par les médecins. Puis un soir, elle demanda à Mehtab de lui lire le Coran et de rester auprès d'elle. Et le matin, elle ne se leva pas. Sa mort a été la pire des choses que j'ai vécues dans ma vie. Encore plus que la mort des mes parents, de mon frère, celle de Raïssa a été la plus douloureuse. Longtemps ses souvenirs vinrent me hanter. On me proposa de me remarier mais comment aurais-je pu alors que j'aimais ma chère Raïssa.

Quelques jours après, ce fut le mariage de Nassim. Elle ne voulait pas se mettre en robe de mariée ni se faire maquiller en cette période de deuil mais elle le dut. Après, ce fut au tour de Mehtab. Elle voulait se marier avec Arif. Ils étaient fiancés depuis cinq ans, le temps qu'Arif finisse ses études à Paris. Cinq ans plus tard, eux aussi s'unissaient en même tant que Fahim. Mehtab partit ensuite à Paris et Fahim en Arabie Saoudite. Et dans la maison, il ne resta plus que Zubair, Pappu et Nasreen. Beaucoup de filles voulurent se marier avec Zubair mais il refusait, il disait qu'il n'épouserait qu'une fille religieuse et pratiquante comme lui. Petit à petit tous mes enfants se marièrent et fondèrent une famille. Je me sentais très heureux mais ils me manquaient quand même beaucoup, je les avais aidés à faire leurs premiers pas, les avais nourris.... On ne se rend pas compte que les enfants grandissent, pour nous, ils sont toujours les petits Shamim, Mehtab, Fahim et Zubair. Un samedi alors que Nasreen préparait le petit déjeuner pour Pappu et moi, un jeune homme entra avec un bouquet de fleurs et demanda en mariage Nasreen. Je trouvai cette situation très drôle et embarrassante car ce jeune homme était venu faire sa demande de mariage en costume dans notre cuisine ; quant à Nasreen, elle était très gênée, et elle ne savait plus où se mettre car elle était en chemise de nuit, un pot de confiture à la main. Et puis je ne sais pas ce qui lui a pris : elle a jeté le pot de confiture et lui a dit qu'elle ne se marierait jamais car elle voulait rester auprès de son père pour s'en occuper. Je fus très touché mais je me dis qu'elle n'allait pas rester toute sa vie célibataire ; j'essayai donc de la dissuader mais rien n'y fit, elle ne voulait pas se marier. Le temps passa. En 1993, j'appris que Mehtab avait accouché d'une fille et qu'Arif et elle l'avaient appelée Arzo. J'étais ainsi grand-père de trois petits-enfants.

Mes jours s'écoulaient tranquillement mais je ne cessais de penser à Lucknow, à mes parents et puis surtout je voulais savoir ce qu'était devenue ma maison. Pourtant quelque chose me retenait d'y aller, j'avais bien trop peur. Et puis, un jour j'ai reçu un appel de ma petite-fille Arzo ; elle me disait qu'avec sa classe, elle participait à un projet. J'ai voulu en savoir un peu plus, alors je l'ai questionnée :

« Ah et quelle sorte de projet ?

- C'est un projet qui s'intitule « Savoir d'où l'on vient pour savoir où l'on va », on doit écrire une biographie sur l'un des membres de notre famille. Et vous savez qui j'ai choisi?

- Non, qui ? Ta mère?

- Non, VOUS !!! Et c'est pour ça que je vous demande de vous rappeler les moments importants de votre vie pour qu'ensuite lorsque je commencerais à écrire votre biographie, je puisse avoir tous les éléments nécessaires ; vous êtes d'accord?

- ...oui, je vais essayer.

- Merci. »

Et c'est ainsi que j'ai dû me résoudre à aller à Lucknow pour la biographie que ma petite-fille Arzo écrivait. Samedi quatorze heures. Sous un soleil de plomb, je me dirigeai vers le train qui devait me conduire à Lucknow. Enfin, après deux jours de voyage, j'étais arrivé. Ma maison n'était plus que ruine. Il y avait des fientes de pigeon partout, les fenêtres croulaient sous la crasse. La forêt où je chassais avec père avait été rasée, à la place il y avait des immeubles tout aussi crasseux que ma maison et où on entendait de la musique. Après maintes hésitations, j'entrai dans la demeure. Le pire était à venir. Je n'en crus pas mes yeux ! Toute la maison avait été pillée et j'avais une idée très précise de qui l'avait fait. Toutes les pièces étaient vides. Tous les ornements de ma mère, les *Tajs* de mon père avaient disparu. Mais je pouvais déterminer à quels endroits précis j'avais joué et mangé. Je me décidai à entrer dans la chambre qui avait été la mienne. Je pleurai beaucoup mais je réussis à me maîtriser (un homme de soixante-et-onze ans quand même !). Lorsque je sortis de la maison, je pris un taxi pour aller chez Nawaba. Mais sa maison n'était plus là, à la place il y avait un parc municipal. Soulagé, je repris le train pour Bombay (aujourd'hui, on dit Mumbai).

Une semaine plus tard, coïncidence peut-être, je reçus une lettre de Nawaba où elle disait qu'elle avait pillé toute la maison mais qu'elle n'avait pas été seule, qu'il y avait eu aussi des Anglais avec elle. Elle me retournerait tout ce qu'elle m'avait pris. Je ne peux décrire ma joie ; à cet instant, j'ai pris la décision de retourner à Lucknow pour reprendre mes biens et rénover ma demeure.

*C'est ainsi que mon grand-père a décidé de se rendre chaque année à Lucknow. C'est ainsi que s'achève ce récit d'une vie si passionnante, celle de mon grand-père à qui je rends hommage.*

# Antar Douadi par sa nièce, Salma Morchikh.

*Je dédie ce récit biographique à mon oncle, bien sûr, à ma tante et à mon petit cousin.*

---

J'ai décidé de faire bref sur l'enfance de mon oncle et sa vie avant son arrivée en Australie.

Le 2 novembre 1967, Antar Douadi est né à l'hôpital Lariboisière dans le 10<sup>ème</sup> arrondissement de Paris. Puis il a vécu avec mes grands-parents, ses sept sœurs et son grand frère dans le 18<sup>ème</sup> arrondissement, à Barbès. C'est là qu'il est allé à la maternelle puis ils ont déménagé à Simplon où il est allé au collège. Il était assez casse-cou en ce temps-là, il faisait du skate, il adorait ça. Il a arrêté le collège en 4<sup>ème</sup> à ses quatorze ans pour faire une école professionnelle en électronique de deux ans ; puis, quand il a fini sa formation, il a été engagé par Thomson pour un an mais cela ne lui a pas plu alors il a démissionné. En 1972, toute la famille déménage dans le 19<sup>ème</sup>. À cette époque il fait quelques petits boulots et à dix-huit ans, il passe son permis de conduire qu'il obtient du premier coup. Ensuite, il s'achète sa première voiture, une mini Austin, et passe aussi son bac en candidat libre qu'il réussit. En 1980, il commence à voyager pour son travail, il est alors représentant commercial. Il voyage en Egypte, en Thaïlande, puis il doit, toujours pour des raisons professionnelles, vivre un an en Martinique, ce qui lui plaît énormément. À peine revenu en France, il repart à l'étranger pour son travail notamment en Guadeloupe, Nouvelle Zélande, Russie, Algérie, Espagne, Maroc, Canada, Etats-unis, Suède, Angleterre, Allemagne, Belgique, Suisse et pour finir en Australie. Le charme de ce dernier pays, l'attraction qu'il exerça sur lui, amenèrent mon oncle à prendre une décision assez surprenante : aller vivre là-bas.

Je vais vous raconter ce tournant de sa vie.

Il marchait dans la rue où il pleuvait à torrent. Il longeait le trottoir, et il réfléchissait car il en avait vraiment marre de tout, de son travail, du stress, de l'instabilité que celui-ci provoquait. Il ne supportait plus ni Paris ni la France d'ailleurs. Il avait besoin de changer d'air et de commencer une nouvelle vie, il fallait un changement profond à sa situation. Après être rentré chez lui, il alla immédiatement se coucher, il avait beaucoup travaillé et il était fatigué mais il ne dormit pas, il réfléchit toute la nuit et le lendemain matin, ce fut résolu : il allait partir vivre définitivement en Australie. Le jour même il mit sa voiture et son appartement du 11<sup>ème</sup> arrondissement en vente et se rendit ensuite au travail pour poser sa démission. En une semaine, il avait vendu sa voiture et il était prêt à partir. Quant à son appartement, il le laissa à la charge de mes grands-parents qui le mirent en location. Mon oncle rassembla toutes ses affaires et prit un billet pour l'Australie, plus précisément pour Sydney. Quand il monta dans l'avion, il comprit que ce n'était plus le même voyage d'affaires qu'il faisait habituellement, c'était bien le voyage du changement, celui de l'avenir de sa vie. Sur son visage se lisaient à la fois la joie et l'inquiétude.

Son avion fit escale à Dubaï et à Bali pour enfin atterrir en Australie. Il était content d'arriver enfin à destination car il commençait vraiment à être malade. Quand il descendit de l'avion, il était tout étourdi. Un ami (une connaissance de son premier voyage d'affaires) l'attendait à l'aéroport et c'est chez lui qu'il s'installa le temps de trouver un appartement. Il apprit le surf avec son ami (il adore ça et il surfe toujours) et il donna des cours de français.

Bien sûr, changer de pays, de culture... ne fut pas si facile et il eut quelques surprises au début. Ainsi, il raconte qu'un jour, il prit la voiture de son ami pour aller à une soirée. Vers trois heures du matin sur la route, il vit quelque chose qui se dirigeait vers la voiture, il freina, mais trop tard. Il avait renversé cette chose. Quand il descendit pour voir ce que c'était, il découvrit qu'il avait heurté un kangourou,

mort sur le coup. Il ne savait pas quoi faire, il était désespéré ; il traîna le kangourou sur le bord de la route et remonta dans la voiture. Il rentra chez lui (ou plutôt chez son ami vu qu'il séjournait chez celui-ci) et lui raconta ce qui s'était passé, celui-ci resta indifférent. Il lui dit que ce n'était pas grave, que cela arrivait chaque jour et que lui-même en avait déjà écrasé trois car la nuit, les kangourous traversent brusquement les routes. Il fallait être vigilant ; lui, ce qui l'inquiétait, était plutôt la voiture. Mon oncle fut à la fois soulagé et indigné. Le lendemain, il prit la voiture pour aller voir. Il se dit que certaines personnes ne prennent même pas la peine d'enlever de la route les kangourous écrasés. Il constata que son ami avait dit la vérité.

Puis, son ami l'invita dans sa maison secondaire, à Bali, une île pas très loin de l'Australie. Mon oncle fut séduit et un an après il acheta lui aussi une maison sur cette même île. Les maisons là-bas sont belles et peu chères.

Un jour, il avait rendez-vous avec cet ami dans un café. Mon oncle l'attendait depuis plus d'une heure, il était vraiment en retard. Son ami arriva accompagné d'une belle jeune femme blonde aux yeux bleus, Michelle. Mon oncle passa rapidement l'éponge sur le retard de son copain et il commença à faire connaissance avec Michelle. Ils passèrent toute la journée ensemble. Il eut le coup de foudre et elle aussi. Quelques mois plus tard, ils se fiancèrent et commencèrent à chercher une petite maison face à la mer : pratique, pensa-t-il, pour aller faire du surf le matin mais il devrait commencer à chercher un autre travail car son salaire ne suffirait plus pour vivre. Mon oncle ne trouva pas immédiatement de travail, c'était assez dur pour lui d'en trouver en Australie. Il eut le projet de créer une entreprise de «bioconservation», entreprise qui construit des boîtes isothermes servant à conserver les fruits de la chaleur pendant leur transport. Son entreprise marche très bien maintenant. Quelques mois plus tard, Michelle et lui se marièrent. Ce fut un petit mariage, ils ne voulaient pas beaucoup d'invités. Il garde un bon souvenir de son mariage, de la magnifique robe de Michelle, blanche en soie avec de la dentelle mais il m'a avoué avoir hésité un peu, la peur du stress. C'est curieux mais sur le moment sa famille ne lui manqua pas. Puis, Michelle est tombée enceinte. Le 2 février 2008, elle a accouché d'un petit garçon qu'ils ont appelé Aksil Edward Rabia (Michelle a choisi Edward car c'est le prénom de son père et mon oncle a choisi Rabia car c'est le prénom du sien). Aksil a onze mois maintenant. Avec ce nouvel « arrivant », ils ont dû chercher une nouvelle maison, plus grande. Ils l'ont trouvée dans un petit village au sud de Sydney. Une maison de deux étages confortable, et encore face à la mer.



# Anna Rongionne, par sa petite-fille Amélie Protin.

*Les grands-mères sont si tendres  
et si gentilles que je veux dédier cette nouvelle  
à ma grand-mère, qui pendant toutes ces années,  
a toujours été attentionnée envers les siens.*

---

Nous sommes le 27 décembre 1939 quand naquit ma grand-mère, Anna Rongionne, fille de Tomasso Luisa et de Rongionne Esterino.

Elle vécut dans un petit village du sud de l'Italie qui s'appelle Cardito, petit village de montagne à plus de 800 mètres d'altitude, dont la population était à l'époque d'environ mille cinq cents personnes. En haut de cette montagne, se trouve l'église Santa Maria delle Grazie où tous les soirs les villageois allaient prier. Ma grand-mère, enfant, y allait après l'école et y retournait le soir avec ses parents et ses frères et sœurs. Après l'office du soir, les villageois restaient un peu sur la place et discutaient de tout et de rien, ils se racontaient leur journée... Et parmi les fêtes religieuses qui rythmaient la vie du village, il y avait Pâques. Ce jour-là, après l'office, un grand repas était organisé pour tout le monde, les femmes coupaient le mouton et le servaient aux hommes qui le mangeaient avec un bon verre de vin rouge pendant qu'elles s'occupaient des enfants et discutaient de leur mari. Tout autour de la place, nommée « piazza » en italien, il y avait des bars, et les hommes à l'époque, après le travail et le souper qui était prêt quand ils rentraient, allaient jouer des heures et des heures aux cartes ; ils jouaient à la scopa ou à la briscola et buvaient de la bière, comme ils le font encore aujourd'hui. C'est dans ce village que ma grand-mère grandit et vécut jusqu'au 15 février 1963 où elle émigra en France afin de rejoindre son époux qui avait trouvé du travail grâce à un ami, lui aussi immigré.

Mais revenons à son enfance... C'est en 1943 pendant la Seconde guerre mondiale qu'elle vécut les moments les plus difficiles de sa jeunesse.

Après que les nazis eurent bombardé la ville voisine nommée Monte-Cassino et occupé le sud du pays, les parents, les frères et sœurs de ma grand-mère ainsi qu'elle-même furent contraints de rejoindre le Nord en abandonnant maison, animaux, tout ce que ses parents avaient mis tant d'années à construire. Ils durent prendre un char conduit par les soldats allemands jusqu'au nord du pays. Toute la famille fut hébergée dans des tentes fournies par l'occupant. Elle m'a raconté que pendant cette période, un jeune soldat allemand lui avait proposé de l'emmener avec lui en lui offrant une pomme et en racontant à sa mère qu'il avait une petite fille du même âge et qu'il voulait la protéger. Ma grand-mère eut si peur qu'elle pleura de toutes ses forces d'enfant afin qu'on ne la séparât pas de sa mère. Sa mère refusa catégoriquement l'offre du soldat et garda sa fille auprès d'elle.

La guerre emporta deux de ses sœurs, les deux plus grandes, et un accident malheureux de vélo prit la vie de son frère cadet, Federico, à l'âge de quinze ans.

La guerre terminée, toute la famille retourna au village et la vie reprit son cours, avec ses huit sœurs et ses cinq frères dans leur petite maison de trois pièces. L'école n'était pas la première préoccupation de sa famille. Il fallait s'occuper des animaux de la ferme afin d'aider leur mère qui restait à la maison et était bien occupée avec une famille si nombreuse à nourrir. Son père était cordonnier et passait tout son temps à marteler le cuir afin de fabriquer et de réparer des chaussures. Il travaillait dans une pièce de la maison aménagée à cet effet. Les chaussures qu'il faisait étaient vendues aux villageois de

Cardito. Les quelques centimes de lire qu'il gagnait, servaient à apporter son aide à la subsistance de la famille.

C'est le 21 décembre 1957 que ma grand-mère épousa un ami d'enfance et voisin, de six ans son aîné, Giovanni Pirolo, premier fils de Coccozza Palma et de Pirolo Santo. Une photo de l'époque nous montre ma grand-mère, le jour de ses noces, assise sur une chaise, un petit bouquet de fleurs à la main, en tailleur gris et portant un fichu de dentelle en guise de voile sur la tête.

De cette union, cinq enfants virent le jour. Le 19 novembre 1958 Aldo vint à la vie mais, malheureusement, décéda trois mois plus tard d'une maladie inconnue à l'époque, qui, d'après les symptômes, serait aujourd'hui la leucémie. La douleur fut si grande que ma grand-mère ne voulait plus d'enfant, mais le destin en décida autrement puisque le 27 avril naquit, ma première tante, Donatella. Mais un malheur n'arrivant jamais seul, elle dut être opérée d'un caillot de sang au niveau du nez qui se déplaçait dangereusement vers le cerveau. Heureusement, tout se passa bien, et deux ans plus tard, suivit la naissance de Patricia le 3 juin 1963, qui, comme si le destin s'acharnait, tomba gravement malade deux ans après sa naissance et resta handicapée. Selon les dires de ma grand-mère, ce fut un miracle de Dieu qui voulut qu'au bout de quatre ans, elle fût guérie. Puis naquit sa troisième fille, Sylvie Erika, le 27 janvier 1965 et enfin ma mère, Isabelle, le 20 août 1967.

Le jour où ma grand-mère partit pour la France fut un grand déchirement pour elle, puisqu'elle fut obligée de quitter l'environnement qu'elle avait connu : son village, sa famille et ses proches. Elle prépara ses valises, mais elle se prépara aussi moralement pour un voyage de plus de trente heures. Au moment du départ, sa mère lui dit : « Ma fille, prends soin de toi, car tu vas dans un pays étranger et tu ne connais pas la langue ». Ma grand-mère lui répondit : « Ne t'en fais pas maman ; je me débrouillerai comme ici. Après tout, je tiens cette force de toi » Sa mère ajouta : « Je sais, et je t'en prie, mon Anna, n'oublie pas ta famille ni d'où tu viens. Toi tu resteras dans mon cœur pour toujours et je t'aimerai jusqu'à ma mort quoi qu'il arrive ; je t'aime.

- Je t'aime aussi, maman. »

Après des adieux en pleurs et de longues embrassades, son frère la déposa à la gare de Cassino. Elle prit le train en direction de Rome avec sa première fille âgée de deux ans et enceinte de sa seconde de plus de six mois. Le voyage jusqu'à Rome dura environ trois heures et pendant tout ce temps, elle n'eut qu'une envie : retourner voir sa mère.

À Rome, l'attente fut longue avant l'arrivée du train qui l'emmènerait à Paris, et c'est debout, avec sa fille dans les bras, qu'elle dut attendre. Son voyage fut extrêmement long et fatiguant. En effet, elle resta dans le couloir une bonne partie du trajet et avant l'arrivée à la frontière, n'ayant pas de papiers, elle dut descendre du train et traverser à pied. Beaucoup d'autres personnes étaient dans la même situation et firent de même. Ils remontèrent tous dans le train une fois la frontière passée.

Quand elle arriva à la gare de Lyon, elle vit mon grand-père qui attendait sur le quai avec un de ses frères, mon oncle Michele, émigré, lui aussi. Celui-ci les conduisit à son appartement : un petit deux pièces, rue des Cités, à Aubervilliers, où ils vécurent à sept jusqu'en 1972. Après l'obtention d'une carte de travail, mon grand-père put enfin louer un logement correct pour sa famille. À son arrivée en France, ma grand-mère se sentit perdue au milieu de gens qui parlaient une langue inconnue pour elle. Il lui fallut quelques années d'adaptation afin de se sentir enfin « chez elle » et maîtriser le français. Ma grand-mère fut nourrice dans les années 70, mais, avec quatre enfants à charge, garder les enfants des autres était difficile. Elle préféra donc aller travailler en usine. Elle travailla avec une de ses belles-sœurs, Filomena, pendant deux ans dans une usine de chiffons, ensuite pendant trois ans dans une fabrique de « 33 tours » et termina sa carrière dans une usine de métaux, construisant des pédales de freins et autres accessoires pour les véhicules Renault pendant les quinze dernières années de sa vie professionnelle. C'est là qu'elle se fit des amies et acquit une indépendance que les femmes latines n'ont pas toujours connue.

Elle prit sa retraite en 1997. Un sentiment de vide, d'inutilité l'envahit quelque temps, mais disparut lorsqu'elle devint grand-mère, passant son temps à s'occuper de ses petits-enfants.

Elle est aujourd'hui à la retraite avec mon grand-père. Ils passent la moitié de l'année dans le cher village de leur enfance. Bien des choses ont changé, la maison de mes arrière-grands-parents

maternels, est devenue aujourd'hui celle d'un des frères de mon grand-père, la maison de mes arrière-grands-parents paternels est devenue celle de mes grands-parents.

Les photos jaunies de l'époque révèlent de vieilles portes et de vieilles fenêtres en bois qui sont devenues, avec la modernité, du PVC. Les anciennes granges avec leurs attelages de chevaux ont été détruites et les chevaux ont disparu pour laisser place à des tracteurs modernes.

Mes grands-parents reviennent en France à l'occasion des fêtes de fin d'année pour revoir leurs quatre enfants et leurs neuf petits-enfants.

Chaque été je passe un mois à Cardito. Le moment que je préfère est « Ferragosto » c'est-à-dire les festivités du 15 août, la Madonna étant très honorée en Italie. Le 14 août, plusieurs villages organisent un pèlerinage long et fatigant. Il se déroule de nuit. Les pèlerins marchent longtemps pour atteindre l'autre côté de la montagne. Ceux qui sont restés au village (et j'en fais partie !) se lèvent à quatre heures du matin pour aller les rejoindre... mais en voiture. Vers dix heures, ceux qui ont participé à la procession arrivent en portant le drapeau de leur village, se rendent à l'église de Cannetto et prient la Madonna Nera. Après la messe, les villageois se séparent et rejoignent les gens qu'ils connaissent pour partager un barbecue. Le soir, ils installent des tentes, dorment un moment avant de se lever à minuit pour refaire le chemin inverse et être de retour au village le lendemain matin.

Le 15 août, un autre pèlerinage a lieu mais l'après-midi. Tous les villageois de Cardito vont à la messe prier Dieu. Après l'office, quatre volontaires portent la Madonna jusqu'à l'entrée du village et les autres les accompagnent en chantant en boucle ce chant (que je trouve magnifique) dédié à " Benedetta" accompagné de chœurs. Une fois arrivé, le prêtre dit : « Santa Maria Madre di Dio prega per noi » et tous les villageois répètent cette même phrase jusqu'au cimetière où un grand silence se fait. Le prêtre et les villageois prient Dieu pour que les morts reposent en paix puis tout le monde dépose des fleurs sur toutes les tombes. Après cette longue marche, le soir un grand repas est organisé et tout le village se retrouve sur la place pour danser et chanter. Pour terminer ce pèlerinage et cette journée, on tire un magnifique feu d'artifice dont les fusées multicolores illuminent le ciel noir et émerveillent les yeux des enfants.

C'est pendant ces vacances-là que nous avons l'occasion de tous nous retrouver chez mes grands-parents, en Italie, et que j'ai le sentiment d'appartenir aussi à cet univers-là...

Heureuse de poursuivre l'histoire de la famille Rongionne.

# Maimouna Samassa, par sa fille, Fatoumata Samassa.

Je dédie ce récit de vie à ma maman qui a toujours été présente  
pour moi dans les moments les plus difficiles.

---

*Maimouna a fait des études préparatoires de médecine à Bamako. Après une tentative qui a finalement échoué pour entrer dans une grande école de médecine, elle décide, après le décès de sa mère, de tout arrêter pour consacrer son temps à ses jeunes frères et son père. L'expérience qu'a vécue Maimouna a été très dure. C'est donc pour cela que j'aimerais vous faire partager, à travers le journal intime qu'elle aurait pu écrire, quelques-unes des étapes de sa vie qu'elle a bien voulu me raconter.*

*4 février 1991*

Maman est morte la semaine dernière. Ma famille et moi vivons difficilement. Papa a perdu son travail et par la suite notre maison, nous sommes obligés de cohabiter chez des personnes que nous connaissons bien. Et ce n'est pas facile. Maman me manque.

Aujourd'hui, je suis partie au marigot<sup>4</sup> avec ma petite sœur, Safi et j'y ai vu un jeune homme. Je sais qu'il est tombé amoureux de moi car chaque fois que je passe au marigot, il est présent ; j'ai l'impression qu'il fait exprès de m'attendre juste pour me regarder. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'à chaque fois que je le regarde, je me sens mal à l'aise, envahie, comme si je voulais me cacher de lui. En fait, je pense que moi aussi je suis tombée amoureuse de lui.

*15 février 1991*

Le jeune homme a enfin osé me déclarer sa flamme, il s'appelle Paco Moreira, il vient du Cap vert. Nous ne venons pas du même endroit mais il me plaît. Chaque jour on se voit, on se promène dans les plus beaux paysages de Bamako, endroits de rêve pour deux personnes qui s'aiment. Papa a remarqué que nous sommes faits l'un pour l'autre mais ne doit pas osé le dire car il est bien trop fier.

*8 mars 1991*

Aujourd'hui, alors que je jouais avec ma petite sœur dans le salon, Paco s'est présenté, il semblait très sérieux. Papa l'a reçu et lui a dit : « Entre donc mon fils, ne reste pas planté là, tu vas attraper un coup de soleil. » Alors Paco est entré et il a dit : « Monsieur, je suis venu vous dire que j'aime votre fille, Maimouna. Depuis la première fois que je l'ai vue, je ne fais que penser à elle, je ne peux vivre plus longtemps loin d'elle donc si vous le voulez bien, j'aimerais l'épouser... Ensuite, nous irions en France car c'est là que je réside, je vous promets que si vous acceptez, je prendrai soin d'elle. » Papa a répondu : « Je vous comprends ; moi aussi j'ai été jeune et croyez-moi, je sais ce que cela fait. J'ai

---

<sup>4</sup> Marigot désigne le fleuve.

remarqué que ma fille vous aime aussi et que depuis que vous êtes ensemble, elle semble beaucoup mieux, je ne vois donc pas de mal à ce qu'elle vous épouse, vous semblez être quelqu'un de bien, alors je vous fais confiance. » Paco est parti et papa est venu tout me raconter. Je suis si contente de sa réaction.

*3 septembre 1991*

Ce matin, alors que je dormais, papa est rentré dans ma chambre et m'a demandé de le rejoindre au salon. Il avait quelque chose d'important à me dire. Au salon, il y avait mes jeunes frères et sœurs qui m'attendaient et cela m'a fait beaucoup de choses dans le cœur, j'éprouvais des sentiments que l'on ne saurait expliquer : pitié, compassion, peine, tous ces sentiments mélangés à la fois. Papa m'a donné une chaise et m'a dit : « Maimouna, si je t'ai réveillée, c'est pour te dire quelque chose d'important, tu connais notre situation financière et tu sais que je n'ai pas de quoi payer notre logement ; alors je pense que toi et Paco devriez vous marier le plus rapidement possible pour pouvoir partir en France et nous aider, tes frères et moi. » À ces mots, je suis restée bouche bée et je me suis rendu compte que notre famille allait se séparer. J'observai mes frères et, comme par hasard, mes yeux croisèrent ceux de mon plus jeune frère, alors je me mis à pleurer car il me faisait de la peine, il est si mignon, il ignore ce qu'est la vie. Toute ma famille me prit dans ses bras, mes petits frères ont pleuré comme si j'allais les quitter sur le champ. Alors j'ai dit, je m'en rappelle et veux l'écrire ici : « Papa, je vous aime très fort, vous êtes mon unique famille, je ne veux pas vous quitter mais, compte tenu de la situation, je le ferai, non pas pour moi, mais pour vous. Dès mon arrivée là-bas, je vous enverrai de l'argent. » Papa a appelé Paco et lui a annoncé la nouvelle qui lui a fait très plaisir : il va enfin pouvoir m'épouser.

*9 septembre 1991*

*Au matin*

Aujourd'hui est un jour spécial, celui de mon départ. Je suis triste, tendue, et d'un autre côté, pressée de voir à quoi ressemble la France.

*Dans l'avion*

Nous étions tous réunis à l'aéroport. Tous tristes. Mon petit frère me tenait par la jupe et murmurait sans cesse : « Maimouna, je t'en prie, ne t'en va pas, je veux rester avec toi. » Je l'ai alors pris par la taille et je lui ai dit : « Mon p'tit chéri, tu sais, je vais vite revenir, je pars juste pour t'acheter des cadeaux, des vêtements. Promis, à mon retour, je t'apprendrai à lire, à écrire et à compter mais promets-moi une seule chose, c'est de ne jamais pleurer, compris ?

- Oui, » me fit-il.

Quant à papa, il a dit : « C'est ma petite fille qui s'en va ? » Et il s'est mis à pleurer. Je suis très étonnée et émue que mon père m'accorde autant d'importance. Il a ajouté : « Ma chérie, prends soin de toi, ne va pas sur le mauvais chemin. Je t'aime tellement, tu es notre seul espoir et nous comptons sur toi. Chaque jour je prierai pour toi.

- Merci papa ; ne t'inquiète pas. »

Alors on s'est quitté. J'ai l'impression qu'on s'est dit adieu. Voir mes frères pleurer, papa aussi, ça me bouleverse.

*11 septembre 1991*

Nous sommes arrivés hier. Et déjà, mon pays, ma famille me manquent. Je repense à mon enfance et j'aimerais écrire là un souvenir. Ça soulagera peut-être ma nostalgie.

J'ai toujours été fière d'aller à l'école. C'est là que j'ai appris à compter, à lire, à m'exprimer, ce qui me sert beaucoup aujourd'hui. Mais j'avais aussi une très grande peur de l'école car les professeurs y étaient très sévères, ils nous battaient violemment sans aucune pitié.

Je me souviens encore de cette époque et d'un épisode particulier.

Un matin, je partis à l'école. Comme d'habitude je tenais à la main mon cahier d'exercices pratiques, je marchais rapidement car j'avais peur d'être en retard. J'entendis la cloche de mon établissement sonner

alors je me précipitai pour entrer en classe. Au début du cours, le maître nous dit que chaque élève devrait aller au tableau conjuguer le verbe *résoudre* au présent et qu'en cas d'erreur, il frapperait l'élève avec des branches d'arbre. À ces mots, tous les élèves furent pris de panique, y compris moi, car nous savions que nous serions incapables de conjuguer ce verbe. Le maître nous annonça qu'il interrogerait par ordre alphabétique. Je me tournai vers mon amie car elle était la première de la liste. Elle se leva et alla au tableau ; elle commença à conjuguer le verbe et y arriva tant bien que mal jusqu'à la troisième personne où elle bloqua. Donc le professeur, comme promis, la saisit et l'emmena dans un coin sombre de la classe, puis il ajouta : « Aminata n'a pas su conjuguer ce verbe, je l'ai mise au fond de la classe pour que les autres élèves fainéants puissent la rejoindre. » Ce fut ensuite le tour de Sidi, il fut très honnête et courageux et avoua au professeur qu'il ne savait pas conjuguer ce verbe. Le maître, furieux, lui cria : « Et vous me dites cela comme ça ! Vous vous moquez de moi ! Je vous corrigerai et vous saurez. Allez rejoindre votre camarade ! » L'élève prit peur et s'enfuit par la fenêtre. Le professeur en fut très irrité. Très énervé, il demanda qui ne savait pas conjuguer ce verbe. Tous les regards se figèrent. Personne n'osa répondre mais finalement beaucoup de doigts se levèrent. Comme précédemment, le maître prit les élèves un par un et les emmena dans le coin sombre de la classe. Il ne restait plus que moi et quatre autres camarades qui attendions, on ne sait quoi. Le maître me regarda et j'eus peur, tellement peur que je me mis à pleurer. Sèchement, il m'ordonna d'aller au tableau. J'essayai mes larmes puis je repris confiance en moi. Je commençai : « Je résous, tu résous, il ou elle résout, nous résolvons, vous résolvez, ils ou elles résolvent ». Il s'approcha et me dit : « Bravo, mademoiselle ».

Est-ce que je saurai, demain, être aussi forte ? Il le faut car pour moi, ici, une nouvelle vie commence et papa compte sur moi.

---

*Ici s'interrompt le journal fictif de ma mère. Quelques pages de sa vie pour mieux la comprendre aujourd'hui.*

Ahmed Taibi,  
par son dernier petit-fils,  
Sofiane Taibi.

**E chtié geddé, e douneth ! \***

\* “e chtié geddé, e douneth! “ : parole kabyle qui signifie « pour toi grand-père, pour la vie »



## Chapitre I : Le soldat courageux et fidèle.

Les quelques jours qui précédèrent le départ de mon grand père, Ahmed TAIBI, né en 1893, furent ressentis par ce dernier comme une libération. Et ce fut pour lui une libération parce que, bien qu'il eût l'âge d'être un homme, il ne sortait jamais de chez lui car ses parents le lui interdisaient. Ces interdictions étaient dues à d'anciennes croyances, fréquentes dans son village où on croyait beaucoup aux rites de sorcellerie et aux sorciers. Mais revenons à ses parents. Ils étaient tous deux de petits paysans d'un gros village nommé Bouandas, en Algérie, dans les montagnes en Kabylie, à cent kilomètres de Sétif. Avec eux, il n'était pas toujours heureux. Il se faisait souvent battre, il ne mangeait pas tous les jours, et pourtant, il ne leur manquait jamais de respect et il leur était toujours fidèle. Mais pour lui, le fait d'être enfermé ainsi dans sa maison, sans aucune activité, était un véritable supplice. Alors lorsqu'il partit, à l'âge de vingt-et-un ans, pour le service militaire, il éprouva une sorte d'enthousiasme mais aussi de l'anxiété à l'idée de quitter son milieu familial. Dans son esprit, le fait de combattre et de souffrir pour une grande cause, celle de défendre un pays, était comme une chose inexplicable qui l'éloignait de toute peur.

Lorsque l'avant-veille de son départ arriva, il décida de faire une grande fête pour célébrer son engagement pour sa noble cause. Il ramena donc de la viande, de la semoule pour préparer du couscous et beaucoup d'eau. Tous les membres de la famille étaient présents : il y avait ses parents, son épouse, ses oncles et tantes et ses cousins et cousines. Mais bien qu'il ait eu lui-même l'idée d'organiser cette fête, il se hâta de se retirer du groupe. Il mangea et but au fond de la pièce, dans son coin et ne parla plus à personne. Et sa famille ne lui dit rien car elle était habituée à le voir seul, taciturne, timide mais violent lorsqu'il le fallait, et surtout très mystérieux car, bien qu'il vécût avec sa famille, cette dernière ne le comprenait guère.

Ainsi, quand quelqu'un venait le voir, il lui adressait rarement la parole et restait seul.

Le grand jour arriva enfin. Il s'était levé très tôt, ce jour-là, et partit prier à la mosquée. Il pria longtemps et fit beaucoup d'invocations. À la sortie de la mosquée, il retourna chez lui afin de prendre ses affaires et de dire au revoir à ses parents adorés et à son épouse bien-aimée. Malgré tout, son départ fut ressenti comme un déchirement. Dès qu'il ferma la porte de sa maison, son épouse et sa mère se mirent à pleurer. Son père, lui, s'était retiré dans sa chambre pour y pleurer à son tour.

À partir de ce moment-là, des jours noirs commencèrent pour mon grand père. Il était accablé par ses douleurs, la fatigue, la faim, la soif et le chagrin de voir chaque jour ses amis soldats disparaître devant lui sous les fumées opaques des obus. Et ces visions le hantèrent jour et nuit. Et pourtant, il était toujours debout et prêt à combattre comme un véritable soldat. Et même s'il voyait certains désespérer, lui, dans sa détermination, ne renonçait jamais. Les mois passèrent et les jours devinrent plus durs encore. Les conditions de vie étaient terribles. Il n'y avait rien à manger car sur les champs de bataille, il n'y avait que des bêtes mortes ou la chair des soldats morts. Il faisait très froid parfois, et il n'y avait rien pour s'abriter, ni pour se réchauffer. La puanteur des corps et des bêtes augmentait jour après jour. Les nuits blanches des soldats encore survivants qui restaient éveillés de peur de se faire prendre par l'ennemi épuisaient leurs corps. Les chemins de boue venaient se mêler avec le sang des morts. Et des fois, en pleine nuit, lorsque les soldats avançaient, ils tombaient sur les corps qui gisaient par terre. Toutes ces atrocités continuèrent jusqu'à la fin de la guerre. Et donc chaque jour, l'idée de mort l'obsédait à cause de ce qu'il voyait.

Deux ans s'étaient écoulés.

Les combats continuaient et les conditions de vie devenaient de plus en plus dures à supporter. En outre, une chose venait troubler l'esprit de mon grand père. Ahmed était rongé par un doute : il n'était plus tout à fait sûr de la sincérité et de la fidélité de certains soldats arabes qui l'entouraient. Et ce doute se confirma lorsqu'il surprit une discussion d'un groupe de soldats qui se demandaient s'ils ne devraient pas changer de camp. Et depuis ce jour-là, il ressentit de la méfiance et du mépris envers le peuple arabe. Et c'est sans doute pour cette raison que par la suite, on l'entendit souvent médire et proférer des injures sur ce peuple. Ce mépris et cette répugnance, nichés au plus profond de son cœur, perdurèrent malheureusement jusqu'à la fin de sa vie.

Enfin, la guerre se termina.



Il retourna chez lui, impatient de revoir son épouse et ses parents. Mais il allait être une fois de plus confronté à la mort. Lorsqu'il rentra chez lui, il s'empressa d'embrasser son épouse et lui demanda où étaient ses parents. Elle lui répondit que sa mère était chez elle mais que son père était mort pendant qu'il était au combat. Dès qu'il entendit cette tragédie, il alla dans sa chambre afin de trouver un peu de solitude et d'y pleurer jusqu'à épuisement. Les jours passèrent et il resta ainsi dans sa chambre, assis sur son lit, ne pleurant plus mais méditant sur la mort, la vie et toutes les blessures qu'elles infligent.

## **Chapitre II : Le croyant.**

Mon grand père fut très affecté par la mort de son père. Il n'avait plus d'appétit et avait perdu toute joie de vivre. Toutefois, cette tristesse s'atténa peu à peu, bien qu'elle fût toujours enfouie en lui.

Quelques mois plus tard, la fête de l'Aïd, celle qui représentait la fin du Ramadan, arriva. Et cette fois-ci, il participa vivement aux festivités. Il était content de voir le monde qui l'entourait. Puis, lorsque cette fête se termina, il partit s'occuper des terres que son père avait laissées avant de mourir. Et pendant des années, il les cultiva et put ainsi subvenir aux besoins de sa famille.

Un jour de 1923, un bonheur entra dans sa vie : il partit faire son pèlerinage à la Mecque. Il avait trente ans. À son arrivée, il fut surpris par ce qu'il voyait. Tous ceux qu'il croisait le saluaient, l'invitaient à manger avec eux et même, quelquefois, certains l'invitaient à dormir chez eux. Mais bien qu'il fût accueilli avec hospitalité, il ne pouvait s'empêcher de se remémorer ce qui s'était passé pendant la guerre. Et donc il restait à l'écart des autres. Ce qu'il aimait le plus, c'était les longues marches à la gloire de Dieu. Et durant son pèlerinage, il ne cessa de demander pardon à Dieu pour ce qu'il avait pu faire pendant la guerre, et surtout, il le pria d'être indulgent avec l'âme de son père afin qu'Il puisse lui donner une place au Paradis. Il Lui demandait aussi d'avoir la santé, d'être toujours fort, de n'être jamais touché par le mal et si possible, d'être toujours heureux avec sa famille et de pouvoir l'agrandir. Il y avait aussi les rondes autour de la Kaaba qui étaient pour lui une grande joie car c'était dans ces moments-là qu'il avait l'impression de se rapprocher le plus de Dieu. Il y eut aussi le jour où il dut jeter les sept pierres sur le mur symbolisant le diable. Après ce grand acte du pèlerinage, vint enfin le jour du sacrifice, c'est-à-dire, la fête du « Grand Aïd ». Mais il n'avait pas assez d'argent pour payer un mouton pour le sacrifice. Par chance, un pèlerin qu'il avait croisé de nombreuses fois, lui donna ce qu'il lui manquait et il put ainsi payer un mouton. Mon grand-père vécut ce jour du sacrifice comme un bonheur et une profonde confiance en Dieu : il savait à présent que Dieu l'aimait et l'aiderait à chaque difficulté qu'il rencontrerait.

Hélas, le dernier jour du pèlerinage se termina. Afin de remercier Dieu, il fit trois prières et jura de revenir un jour.

## **Chapitre III : L'homme.**

Mon grand-père était, comme je l'ai déjà dit, un homme sombre, mystérieux et n'aimant pas du tout la conversation avec autrui. Il avait une femme et trois enfants. Sa femme s'appelait Ouardia. Son premier enfant fut une fille, Tasardia, née en 1940. Puis il eut deux fils, l'un prénommé Tayeb (mon père), né le 10 juillet 1944, et l'autre, Mehdi, né en 1948. Mon grand-père était très dur avec sa femme et ses enfants. Il leur infligeait les mêmes tourments que ceux que lui avait vécus étant jeune. Dès que l'un de ses enfants l'importunait ou lui demandait, n'était-ce qu'une chose toute simple, il le battait. Il ne pouvait pas supporter des enfants proches de lui, qui couraient partout, jouaient bruyamment, et se plaignaient sans arrêt. Il ne le supportait pas. Pourtant, il veillait à ce qu'ils ne manquaient de rien. Mais il traitait sa femme comme une véritable esclave. C'est elle qui faisait tout à la maison et sans se plaindre, en plus. En effet, c'était cette mentalité-ci qui existait en ce temps-là. Heureusement, Tasardia était toujours là pour aider sa mère à faire le ménage, la cuisine, aller chercher de l'eau, ou lui tenir compagnie. Pour montrer à quel point il pouvait être dur avec ses enfants : un jour, son fils Mehdi lui demanda de lui acheter quelque chose à manger. Il le lui refusa, mais non pas d'une manière tranquille. Mon grand-père regarda son fils d'un regard terrifiant ; puis, il prit un bâton qui était à côté

de ses pieds et le roua de coups, juste pour avoir osé demander de lui apporter de quoi manger. Et lorsqu'Ouardia rentra à la maison, elle remarqua que Mehdi saignait de la jambe gauche ; elle demanda à son mari pourquoi il l'avait battu ainsi. Mais à force de lui répéter la même question, elle finit par subir la même chose. Les jours comme ceux-là étaient fréquents. C'était surtout Ouardia qui se faisait le plus battre.

Mais l'acte le plus impitoyable qu'il ait fait, fut de chasser de la maison son fils Tayeb en 1962. Du jour au lendemain, Tayeb se retrouva livré à lui-même alors qu'il n'avait que dix-huit ans. Il y avait des jours où il ne mangeait pas. Il restait souvent près de la maison de son père pour que, parfois, son frère, sa sœur viennent lui apporter de la nourriture. Mais d'autres fois, il était bien obligé d'aller voler pour vivre. Puis, quelques mois plus tard, il envisagea d'aller travailler en France. Comme il n'avait pas perdu le contact avec sa famille, sa mère lui donna régulièrement des sommes d'argent afin qu'il puisse quitter l'Algérie. C'est ainsi qu'en 1964, il partit pour la France. Il pardonna à son père puisqu'il envoya régulièrement, dès qu'il travailla, de l'argent à celui qui l'avait chassé de sa propre maison. Ainsi, bien que Tayeb ait subi une terrible vie quand il était jeune, il n'oublia pas pour autant le respect et la gratitude que tout enfant, selon lui, doit à ses parents. Quant à Ahmed, bien qu'il reçût quelquefois de l'argent de Tayeb, il le recevait de manière discourtoise. **Tel était mon grand-père, froid, sombre, rude et impitoyable.**

Mais jusqu'à aujourd'hui, ses enfants, lorsqu'ils parlent de leur « bien-aimé » père en se remémorant les années noires de son existence, ne peuvent que le nommer « le grand seigneur » et parler de lui avec respect et amour car bien qu'il fût très dur avec eux, pour eux, il restera pour toujours leur papa.

Mais maintenant revenons un peu en arrière.

En 1975, mon grand-père passait ses journées dans son lit car son état de santé se dégradait. Ce fut d'ailleurs à partir de cette année qu'il ne cessa de répéter qu'il commençait à ressentir les prémices de la mort. Ouardia, Mehdi et Tasardia ne pouvaient s'empêcher de pleurer lorsqu'ils le voyaient ainsi. En France, pourtant, c'était la joie qui régnait car Tayeb assistait à la naissance de son premier enfant, sa fille Hassina (qui a elle-même aujourd'hui deux enfants). Lorsque mon grand-père apprit cette nouvelle, il s'empressa de charger Ouardia et Mehdi de joindre Tayeb afin de lui faire part de quelque chose qui relevait, pour lui, de la plus haute importance. À son arrivée, Tayeb embrassa sa mère, son frère et sa sœur. Chacun le félicita pour cette joyeuse nouvelle. Il voulut aller dans la chambre de son père, mais sa mère l'arrêta et lui dit :

« Ne rentre pas maintenant ! Il se repose. D'ailleurs, il m'a dit de te dire qu'il voulait que tu manges d'abord et qu'après seulement tu ailles le voir.

- Pourquoi a-t-il tant insisté pour que je vienne le voir ?

- Personne ne le sait, mon fils. »

Il partit donc manger. À la fin de son repas, il alla dans la chambre de son père. Dès qu'il entra, il fut surpris de voir le vieil homme qu'était devenu son père car il ne l'avait plus vu depuis 1962. Ils parlèrent longtemps ensemble.

Voici ce qu'ils se dirent :

« Que la paix soit sur toi, papa !

- C'n'est pas la peine de faire semblant, assieds-toi et écoute ce que je vais te dire.

- Je ne fais pas semblant.

- Tu as vraiment de la chance que je ne sois plus en état parce que, sinon, tu te serais pris un bon coup de marteau sur ta tête, race de chien que tu es.

- Moi, je viens te voir et toi, tu m'insultes.

- Tu continues, en plus.

- C'est bon, c'est bon.

- Ecoute bien ce que je vais te dire et ne l'oublie jamais.

- Quoi ?

- Avec tes enfants, sois sans pitié ! Fais les pleurer, eux, avant qu'ils ne te fassent pleurer, toi. Parce que, si ce sont eux qui pleurent, ça ne fait rien, mais si c'est toi qui pleures, tu es fini pour toujours. Je dis bien : pour toujours. Ça, c'est pour tes enfants. Pour la vie qui t'attend dans ce monde de diables, ne fais confiance à personne ! Surtout à cette race de chien d'Arabes. Ceux-là, ils auront beau mettre leur tête au sol cinq fois par jour, s'ils le veulent, ils ne réussiront jamais dans leur vie. Chez eux, il

n'y a que des menteurs, des voleurs, des escrocs et des traîtres. Il y a d'autres races qui sont comme ça, mais celle-là, c'est l'une des pires.

T'as compris ou pas ?

- Oui, j'ai compris.

- J'espère. Bon, je t'ai dit ce que je voulais te dire. Tu repars quand ?

- Dans trois jours.

- De toute façon, il ne me reste que quelques mois à vivre.

- Arrête de dire ça !

- Tais-toi. Qu'est-ce que tu en sais ? Je sens bien que ça ne va plus tarder. Je vais enfin quitter ce monde noir pour entrer, j'espère, dans le monde blanc.

Sors maintenant. Laisse-moi. »

Mon père sortit de la chambre, puis de la maison, pleura et la vie reprit son cours...

*Voici, enfin, ce que je peux raconter et transmettre de la vie de mon grand-père à qui veut bien l'entendre. Je vous ai présenté un homme dur et violent dont le cœur s'est assombri au fur et à mesure que les années ont passé et, malheureusement, qui n'a pu trouver la lumière pour illuminer son cœur noir. Mais je crois qu'il ne faut pas le juger trop vite car c'était un homme qui souffrit tout au long de sa vie, notamment à cause de la guerre, de la perte de son père survenue trop tôt. De plus, c'était un homme d'un autre siècle et d'une autre mentalité.*

# Fatima Mghari, par sa fille, Saïda Talib.

*Je dédie ce récit à ma maman que j'aime très fort.*

---

Mon récit portera sur la vie de ma mère, Fatima Mghari, née en 1960 au Maroc, à Oujda, une ville à la frontière du Maroc et de l'Algérie.

C'est là qu'elle a grandi avec ses parents, ses frères et sœurs. Sa mère s'appelle Camélia et son père Mocktar. Elle a eu une enfance assez tranquille entre l'école et la maison. Elle s'occupait de ses petits frères et sœurs pour aider sa maman ; par conséquent, elle dut finir par arrêter l'école assez tôt bien que ce ne fût pas son choix. Mais au Maroc, à cette époque, il était banal et normal qu'une fille ne fasse pas de longues études.

C'est une chose que ma mère eut des difficultés à accepter car elle aimait apprendre et se cultiver. Alors souvent elle me rappelle que c'est une chance inouïe d'aller à l'école. Ma mère eut cependant une jeunesse tranquille, elle aimait aller chez sa tante dès qu'elle le pouvait car celle-ci habitait à cinq minutes de la plage, à Saïdia. Sa tante vivait dans une belle maison avec un jardin où il y avait des fleurs et des arbres fruitiers, c'est très beau. Ma mère aimait se promener au bord de la plage, elle y allait pour changer d'air et se changer les idées, elle aimait regarder les couchers de soleil au bord de la mer, elle trouvait cela magnifique. Saïdia est aujourd'hui une ville touristique mais en hiver elle est presque déserte. Seuls les habitants en profitent. La ville est actuellement en plein développement, un nouveau port est en construction ainsi qu'un nouveau centre commercial. La ville grandit de plus en plus.

Mais revenons au temps de ma mère, elle allait tous les après-midi au souk, un grand marché ouvert chaque jour de la semaine ; aux alentours de dix-huit heures, tout le monde s'y retrouvait car c'était le moment et c'est encore aujourd'hui le moment où tout le monde sort se promener et acheter plein de petites choses car il s'y vend vraiment de tout. Tous les après-midi, les marchands ouvrent leur boutique de vêtements, de chaussures ; les marchands de glace sont là aussi... C'était et cela reste un rituel qui est loin d'être déplaisant.

À l'âge de dix-huit ans, elle rencontre mon père. En effet, un jour, ma mère alla chez des cousins qui n'habitaient pas très loin de chez elle. Ce jour-là, son cousin rentra chez lui accompagné d'un ami, Salem. Ce fut le coup de foudre, le flash pour ma mère, elle sentit son cœur battre à tout rompre.

Désormais, elle ne pensait qu'à lui, il occupait toutes ses pensées, bref elle était bel et bien amoureuse. Ils se lancèrent juste des regards brefs car tous deux étaient timides. Avec le temps, à chaque fois qu'ils se rencontraient chez sa cousine, ils discutaient ensemble et apprenaient à se connaître. Ils se trouvaient beaucoup de points communs, le courant passait très bien entre eux. Tout se passait naturellement. Le temps défila, les mois et puis les années, ils étaient très attachés l'un à l'autre, ma mère avait trouvé en lui ce qu'elle cherchait : il était sympathique, mignon, sociable... Du côté de mon père, les sentiments étaient réciproques, il tenait de plus en plus à elle. Durant deux ans, ils se virent en cachette ; puis un jour, ils décidèrent de vivre leur amour au grand jour. Ils en parlèrent chacun à leurs parents pour des fiançailles éventuelles. Ma mère décida d'abord d'en parler avec sa mère :

« Maman, je voudrais te parler de quelqu'un.

- Ah oui ? De qui ?

- De mon futur fiancé. Il s'appelle Salem et cela fait deux ans que je le connais, il me plaît beaucoup, il est l'homme de ma vie. Je voudrais qu'on se fiance.

- Comment est-ce que tu l'as connu ?

- C'est le copain du grand frère de Samia.

- Bon ; je voudrais bien le rencontrer, lui ainsi que sa famille d'abord. Et nous verrons tout cela par la suite.

- D'accord, j'en suis ravie. »

Deux mois après, ils se fiancèrent à leur plus grande joie. Ils firent une grande fête pour cet événement. Après les fiançailles, ils continuèrent à se voir et cette fois sans devoir se cacher. Salem repartit en France car il y habitait et il avait promis à ma mère qu'en juillet, quand il reviendrait, ils se marieraient. Pour passer le temps, ma mère commença à organiser son mariage avec sa belle-famille et sa mère. Juillet arriva et mon père revint au Maroc, les retrouvailles furent fortes en émotions. Le jour de leur mariage arriva, tout était prêt. Le mariage dura deux jours : le premier, chacun fit une fête chez soi. Durant la soirée, chez la mariée, eut lieu la cérémonie du henné ; la mariée était vêtue d'une robe traditionnelle (*teghita*), les mains et les pieds ornés des plus beaux dessins. Le marié, quant à lui, n'eut qu'un cercle de henné dessiné sur la paume de ses mains comme tous les autres invités. Les gens dansèrent. Le lendemain soir, le mariage se déroula dans une grande salle de réception mais cette fois-ci les deux familles étaient présentes, la mariée se changea sept fois et elle finit par la robe de mariée blanche. Les mariés furent portés sur des sièges. Il y eut de la musique et on dansa beaucoup.

Après leur mariage, ils s'installèrent en France.

Pour Fatima ce fut une joie au début de découvrir un pays nouveau. Pays qui n'était pas si étranger que cela car elle entendait souvent parler de la France par son frère qui s'y trouvait également. Elle le questionnait souvent sur toute sorte de choses. Elle rêvait depuis longtemps de s'y rendre. Le jour du départ arriva et elle dut dire au revoir à toute sa famille. Elle était à la fois très triste de partir, car elle savait qu'elle ne pourrait plus les revoir autant qu'elle le désirerait, mais aussi heureuse, la France la faisait rêver. Arrivée en France, elle sentit un petit pincement au cœur. Le temps n'était pas très joyeux : le ciel était gris avec un peu de pluie, mais il en fallait plus pour la rendre triste. Les deux jeunes mariés rejoignirent enfin leur nid douillet. Durant les premiers jours, mon père fit découvrir Paris à ma mère, la ville l'enchantait. Elle trouva Paris absolument sublime. Les jours défilèrent, ma mère s'habitua de mieux en mieux à la société française. Dès qu'elle avait un petit coup de blues, elle partait chez son frère qui habitait à Paris, cela lui faisait beaucoup de bien de retrouver de la famille. En effet, les moments conviviaux avec tous les siens lui manquaient énormément.

Puis, ma mère voulut devenir maman. Elle rêvait de pouvoir enfin fonder une vraie famille. Arriva le jour où elle apprit qu'elle était enceinte, ce fut une grande joie. Il lui fallait l'annoncer à son jeune époux qui fut très ému et heureux de cette nouvelle. Elle découvrit les joies d'une femme enceinte. Bien évidemment, le prénom était déjà choisi, ce serait Ghizlaine. Huit mois plus tard, l'enfant tant attendu naissait. Elle était tellement heureuse d'avoir un bébé qui désormais partagerait son quotidien et représenterait tout pour elle.

Les années passèrent et elle voulut un autre enfant... *moi*, la petite dernière, qui m'appelle Saïda. Ce prénom fut choisi par mon père.